

# Créés à son image

*Mythes et réalité dans le pays de Sumer*

## Seconde partie

10. La réalité vivifiante de l'amour conjugal (p. 2)
11. Le choix originel (p. 47)
12. Le pardon si peu connu du jardin d'Eden (p. 68)
13. La vie nouvelle par la conversion (p. 90)
14. Le nouvel Adam éclaire et ouvre l'horizon (p. 117)
15. Le précaire dans la création (p. 136)
16. Quand et où ? (p. 156)
17. La mesure sumérienne du temps (p. 185)
18. Un déluge dans le pays de Sumer (p. 195)
19. La tour de Babel (p. 214)
20. De la chute de Sumer à la construction du temple (p. 219)

## 10. La réalité vivifiante de l'amour conjugal

Dans l'évangile de St Matthieu, lorsque Jésus est interrogé sur la pratique du divorce et la fidélité des époux, il situe immédiatement sa réponse à l'origine de l'homme et se réfère au récit de la création dans la Genèse. Il en confirme ainsi la valeur d'une manière qui peut nous permettre de comprendre pourquoi l'union sexuelle est tellement importante au point qu'elle engage l'humain pour toute sa vie.

Jésus nous dit que *« au commencement du monde, quand Dieu créa l'humanité, il les fit homme et femme. À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et les deux ne feront qu'une seule chair.*

*Ainsi, ils ne sont plus deux mais une seule chair.*

*Donc, ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas ! »* (Mt 19,4-6 ; Mc 10,8-9).

À notre époque où le choix mutuel des époux l'un par l'autre et leur liberté sont d'une valeur incontestable, Jésus vient nous dire que cela ne suffit cependant pas pour bien comprendre ce qu'est l'union conjugale. Il nous dit que, dès l'origine, c'est Dieu qui unit. L'union sexuelle d'une femme et d'un homme n'est pas seulement un choix libre des époux, car Jésus nous révèle qu'à travers eux, c'est un acte d'union réalisé par Dieu lui-même. Un acte de l'origine, un acte de la création que chaque union sexuelle reproduit dans le présent.

Cet acte est tellement important qu'une séparation de deux époux est une blessure contre ce qui est à l'origine de

l'humanité, de sa création.

Cette blessure peut être de deux natures différentes. Il y a l'adultère par lequel une personne mariée s'unit à une autre personne que son conjoint et il y a l'union sexuelle de personnes sans lien conjugal.

Dans un cas, il y a une infidélité à une union existante. Dans l'autre, il y a une union sans fidélité.

Pourquoi le Christ enseigne-t-il à ses disciples de ne pas séparer ce que Dieu a uni et d'éviter toute union sexuelle en dehors du lien conjugal, du mariage ?

C'est par une explication que le Christ répond à cette question. C'est parce qu'à l'origine, il n'en était pas ainsi. Et l'origine est ici un mot qui est plus fondamental qu'une simple référence au commencement historique de l'humanité.

L'origine nous indique un élément essentiel de l'humanité. Et Jésus situe immédiatement cet élément en Dieu lui-même.

Nous connaissons si bien ses paroles que nous risquons de ne plus entendre en profondeur à quel point cet enseignement du Christ est une lumière pour toute l'humanité au moment où les discussions au sein de l'Église se concentrent souvent sur la discipline des sacrements, par rapport aux seuls baptisés.

C'est bien sûr important, mais n'oublions pas que la parole du Christ sur le mariage concerne tous les hommes, chrétiens ou non, croyants ou non.

Le pape Pie XI, dans l'encyclique *Casti Connubii* a écrit que « ces paroles du Christ s'appliquent à n'importe quel mariage, même

*seulement naturel et légitime ; car cette indissolubilité convient à tout vrai mariage, qui, par elle, pour ce qui est de la rupture du lien, est soustrait au bon plaisir des parties et à toute puissance séculière » et il a rappelé, citant son prédécesseur Pie VI, qu' « il est évident que même dans l'état de nature, et, en tout cas, bien avant d'être élevé à la dignité d'un sacrement proprement dit, le mariage a été divinement institué de manière à impliquer un lien perpétuel et indissoluble, qu'aucune loi civile ne peut plus dénouer ensuite » et que « quel que soit le mariage que l'on dit contracté, ou bien ce mariage est contracté en effet de façon à être effectivement un mariage véritable, et alors il comportera ce lien perpétuel inhérent, de droit divin, à tout vrai mariage ; ou bien on le suppose contracté sans ce lien perpétuel, et alors ce n'est pas un mariage, mais une union illicite incompatible comme telle avec la loi divine : union dans laquelle, en conséquence, on ne peut ni s'engager ni demeurer ».*

Selon le catéchisme de l'Église Catholique, « La communauté profonde de vie et d'amour que forme le couple a été fondée et dotée de ses lois propres par le Créateur. Dieu lui-même est l'auteur du mariage. La vocation au mariage est inscrite dans la nature même de l'homme et de la femme, tels qu'ils sont issus de la main du Créateur. Le mariage n'est pas une institution purement humaine » et « leur amour mutuel devient une image de l'amour absolu et indéfectible dont Dieu aime l'homme » de sorte que « cela signifie une unité indéfectible de leurs deux vies, le Seigneur Lui-même le montre. » (n°s 1603 à 1605).

Dès les origines, il a été donné à Adam et Ève de pouvoir transmettre leur vie nouvelle à toute leur descendance

biologique dans la nature.

Ce que le Christ nous révèle dans l'Évangile, c'est que cette transmission dans la nature, que le péché originel n'a pas supprimée, ne concerne pas seulement la transmission d'une immortalité de l'âme la rendant capable de partager éternellement la vie de Dieu, mais aussi la transmission d'une attirance entre l'homme et la femme par laquelle Dieu lui-même reproduit jusqu'à la fin des temps le lien conjugal d'Adam et Ève qui est l'image du lien conjugal du Christ et de son Église, dans tous les couples qui s'unissent comme Adam et Ève.

Ce lien conjugal ne fut pas rajouté à une création achevée. Il fut, dans le jardin spirituel d'Eden, le dernier acte du Créateur réalisant l'humanité à son image. Jésus nous révèle que Dieu n'a pas seulement créé l'homme et la femme, mais qu'il les a aussi unis Lui-même.

Pourquoi Dieu a-t-il créé l'humain à son image en le créant homme et femme ? N'est-ce pas parce que c'était nécessaire pour leur permettre par leur amour mutuel de partager la vie éternelle d'amour de Dieu, dans une humanité à l'image et à la ressemblance de la communion d'amour qui fait vivre la Trinité de toute éternité ?

Pourquoi les a-t-il unis ? N'est-ce pas, de même, parce qu'il fallait créer en eux l'amour même de la vie de Dieu pour les faire vivre comme Dieu, pour leur permettre de partager sa vie d'amour ?

C'est ce lien d'amour qui a achevé la création de l'humanité à

l'image de Dieu qui est une Trinité d'amour, qui a achevé de façonner l'âme humaine de manière à lui permettre de partager la vie éternelle d'amour de Dieu.

Cet achèvement s'est produit dans une communion d'amour entre Adam et Ève avec leur Créateur dont le Christ a révélé la transmission à toutes les générations ultérieures.

Ce souffle d'amour n'a donc pas été donné qu'une seule fois à Adam et Ève dans un passé révolu.

Des attirances et inclinaisons, inscrites dans la nature elle-même, attirent sans cesse des hommes et des femmes de toutes nations et de toutes races à s'attacher comme Adam et Ève, à réaliser par leur amour conjugal, le lien puissant de vie par lequel Dieu a insufflé dans l'humanité une vie d'amour capable de partager sa propre vie.

Le Christ nous révèle que le mariage d'Adam et Ève est une œuvre de Dieu qui se renouvelle dans tous les couples semblables de leur descendance. Il concerne de manière universelle tous les hommes de toutes les générations et en tout lieu, sans distinction entre chrétiens ou non chrétiens.

L'enseignement de Jésus nous montre désormais le mariage, qui ne paraissait et ne paraît encore pour beaucoup qu'une institution humaine consolidée par l'un des dix commandements, comme un signe et un moyen d'une action renouvelée de Dieu Lui-même.

Ainsi, avant de devenir un sacrement formel, le mariage a d'abord été indiqué par le Christ comme un sacrement naturel,

du spirituel dans du corporel, de l'immatériel dans du matériel, une parole faite chair. Un sacrement où depuis l'origine, dans chaque union semblable à celle d'Adam et Ève, un homme et une femme réalisent volontairement dans leur vie un acte de Dieu Lui-même, auquel ils collaborent même lorsqu'ils n'en sont pas conscients.

Bien avant d'être un sacrement chrétien, le mariage est un sacrement naturel qui permet à des inclinations dans l'homme et la femme de désirer et d'accueillir une union voulue et réalisée par Dieu lui-même.

Comme l'a écrit le pape Léon XIII, dans l'encyclique *Arcanum divinae*, « le sacrement de mariage existe chez les fidèles et chez les infidèles ».

Le sacrement du mariage est pour tous. Le mariage qui est signe et moyen de la présence de Dieu se réalise encore aujourd'hui partout et toujours lorsqu'il y a un vrai mariage semblable à celui de nos premiers parents.

Chaque fois qu'une telle union se réalise sur la terre, la lumière fondamentale du Christ, l'action créatrice de Dieu et l'image de Dieu créateur viennent surgir dans l'humanité créée avec toute la puissance inégalable de Dieu Lui-même.

Le souffle divin se renouvelle et est présent dans l'amour inouï qui peut surgir entre un homme et une femme qui s'unissent comme nos premiers parents.

Ainsi, comme le lien du Saint Esprit dans la Trinité divine, Dieu lui-même se fait lien dans une seule chair formée par un homme

et une femme qui, ainsi, ne sont plus deux, mais une seule chair formée par trois personnes : l'homme, la femme et Dieu qui les fait un comme l'Esprit Saint fait un avec le Père et le Fils.

Ainsi encore, l'homme et la femme mariés deviennent ensemble une image de Dieu Trinité par la présence agissante de Dieu qui les unit.

Et, parce qu'il est une œuvre de Dieu lui-même, Jésus a déclaré un tel mariage indestructible, indissoluble dans le cœur de tous les hommes qui le choisissent, même lorsqu'ils n'en ont aucune conscience. Il est ainsi une image adéquate pour figurer les noces indestructibles du Christ et de l'Église.

Jusqu'à la fin des temps, tout mariage qui reproduit l'union d'Adam et Ève incorpore un lien divin de Dieu lui-même parce que, dès l'origine, Dieu a mystérieusement intégré dans la nature de l'homme et de la femme tout ce qui était nécessaire pour leur permettre de reproduire entre eux le lien conjugal créé par Dieu, aussi sûrement qu'un prêtre peut reproduire la présence du corps et du sang du Christ.

Le mariage devient ainsi eucharistie, c'est-à-dire une action de grâce, un don qui rend Dieu présent dans un lien entre deux époux.

Comme dans le sacrement de l'Eucharistie, c'est Dieu lui-même qui se fait chair chaque fois qu'il unit un homme et une femme à travers leur propre volonté amoureuse comme il l'a fait pour Adam et Ève dans l'Eden. Dans l'eucharistie, il se fait corps et sang de chair. Dans le mariage, il se fait lien dans la chair pour



les époux.

De même que l'amour du Christ se renouvelle et est sans cesse présent à nouveau dans chaque eucharistie par l'acte volontaire d'un homme prêtre et un don de Dieu, qui, ensemble, réalisent une transsubstantiation qui rend le Christ présent sous les espèces du pain et du vin de sorte que celles-ci deviennent réellement le corps et le sang du Christ, quelles que soient les qualités et l'état de conscience du prêtre, l'enseignement de Jésus nous révèle qu'une transsubstantiation semblable se produit de la même manière lorsqu'un nouveau couple se constitue comme celui d'Adam et Ève.

Dans l'eucharistie, un même corps divin. Dans le mariage, un même lien divin.

Voici un enseignement sûr que le Christ adresse à toute l'humanité, et pas seulement aux chrétiens : Dieu unit lui-même. Dieu crée un lien substantiellement identique à celui qu'il a réalisé entre Adam et Ève, chaque fois qu'un homme et une femme de leur descendance s'unissent de la même manière.

Quelles que soient les fautes, les blasphèmes, les inconsciences et les faiblesses des hommes, un miracle eucharistique conjugal se reproduit d'innombrables fois dans l'histoire depuis Adam et Ève.

Ce miracle, inscrit dans la nature créée depuis les origines de l'humanité, insuffle sans cesse le souffle divin d'amour et de vie des origines dans l'humanité et la création toute entière. Il fait entrer le souffle divin d'amour avec autant de puissance et

d'efficacité qu'au premier jour de l'humanité.

Ce miracle qui se reproduit sans cesse insuffle dans toute la création l'amour de Dieu, son amour pour l'humanité. Il préfigure depuis les origines l'amour du Christ et de l'Église.

La force d'amour de ce miracle perpétuel est un bienfait qui innerve la vie de l'humanité tout au long de son histoire comme un levain dans la pâte sans lequel la souffrance et la mort déborderaient de toutes parts.

Le Christ nous invite à veiller soigneusement à ce trésor eucharistique perpétuel. Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas.

Dans ce trésor, le Christ lui-même, par qui tout a été fait, est présent.

L'Église, qui est le corps du Christ, ne cesse jamais de veiller soigneusement à proclamer cette grâce donnée à tous les hommes et à bénir les hommes et femmes de toutes nations, de toutes religions et de toutes convictions qui, dans un élan d'amour, quittent père et mère pour s'attacher l'un à l'autre et former une seule chair.

Même s'ils ne le savent pas, c'est Dieu Lui-même qui les unit par un lien indissoluble.

Certes, les charges peuvent être fades et lourdes. Parfois, notre plat quotidien n'a guère de goût lorsqu'il manque de lumière et d'amour pour l'assaisonner. Mais, parfois aussi, dans le terre à terre, notre cœur peut se remplir d'un sel qui donne de la saveur.

Le récit de la création est un pot de sel dans lequel nous pouvons puiser pour y prendre une pincée qui peut donner du goût à notre plat, qui peut allumer un feu qui réchauffe et éclaire dans le froid et l'obscurité.

À chacun de prendre la quantité qui lui convient pour donner à son plat la saveur qu'il aime.

Cependant, le sens spirituel du mariage n'est que du vent sans la réalité concrète qu'il habite.

Un mariage, c'est concret.

Lorsqu'un homme et une femme s'unissent comme l'ont fait Adam et Ève en premiers, c'est concret. Quitter père et mère, s'attacher, une seule chair : c'est concret.

Lorsqu'un homme est attiré par une femme, ou réciproquement, et envisage de se lier de cette manière, c'est concret.

Lorsqu'une personne mariée comme Adam et Ève est tentée de se lier avec une autre personne que son conjoint, sait-elle encore aujourd'hui que Dieu Lui-même l'a unie « *définitivement* » à son conjoint ou pense-t-elle davantage, selon une expression trop souvent entendue, que son mariage est une réalité concrète qui peut échouer « *définitivement* » ?

Lorsque des jeunes se marient aujourd'hui doivent-ils prudemment considérer, de manière concrète, que leur mariage peut échouer définitivement ou peuvent-ils croire la parole du Christ qui leur dit que c'est Dieu lui-même qui unit par un lien que l'homme ne peut plus séparer ?

Lorsqu'une personne mariée comme Adam et Ève se présente

pour faire bénir ou accueillir dans l'Église une autre union, est-il vrai que le lien du mariage antérieur est toujours présent, que son conjoint reste son conjoint donné par Dieu, et que, même dans une situation d'échec qui paraît irrémédiable dans le présent de la réalité terrestre, son mariage reste une grâce vivante et une communion divine à l'image de Dieu, donnée par Dieu dans sa vie ? Ou est-il vrai que ce lien a « *définitivement* » échoué ?

Le prétendu échec définitif de certains mariages est-il une vérité ou une erreur concrète ?

Le parcours concret d'un être humain peut être chaotique, rempli de chutes, d'infidélités et d'échecs.

Mais, un mariage où la volonté des hommes réalise une volonté de Dieu peut-il échouer définitivement ?

L'homme peut abandonner, mais Dieu n'abandonne jamais.

Et ce mystère spirituel s'accomplit dans la réalité concrète de chaque mariage qu'un homme et une femme ont noué comme Adam et Ève. L'indissolubilité n'est pas une abstraction spirituelle, c'est une vérité concrète que l'homme a seulement la possibilité de nier, à laquelle l'homme peut ne pas croire.

Mais, personne ne pourra effacer les paroles de Jésus, ni la réalité de l'action indissoluble de Dieu.

Faut-il en déduire que les nombreux remariages de divorcés sont autant d'unions contraires à la volonté de Dieu ?

Non ! Ce serait oublier la liberté fondamentale de l'humain qui peut s'engager en toutes choses d'une manière autre que celle

que Dieu lui propose de sorte que biens des mariages civils ou religieux ne sont pas, en fait, noués « *comme* » Adam et Ève.

L'image de Dieu mise en nous, le projet qu'il nous propose, c'est une vie d'amour en communion, comme celle qui est vie de Dieu Père, Fils et Esprit Saint, de toute éternité. Le mariage inspiré par Dieu en est le reflet, mais les humains peuvent préférer un chemin où chaque personne est pour elle-même le but principal, où l'individu prime sur la communion, où la valeur ultime c'est le moi et la conscience individuelle, une pyramide avec le moi au-dessus et l'autre (ou les autres) en-dessous plutôt qu'une union du moi avec l'autre (ou les autres).

Il faut bien constater que, dans la réalité concrète, bien des unions sexuelles sont nouées davantage par une rencontre d'affections et d'intérêts individuels que par un désir partagé d'une communion totale des conjoints.

Et, si la différence peut être cachée au moment de la rencontre amoureuse, elle peut souvent apparaître plus tard par un désir d'autres affections ou d'une séparation.

Mais d'autres peuvent découvrir progressivement, après des unions précaires, un chemin de communion délaissé auparavant.

Il faut éviter, dès lors, de confondre trop vite la beauté de l'union conjugale indissoluble que Dieu ne cesse de réaliser parmi les hommes avec les apparences des unions concrètes qui se nouent. Évitions les jugements que nous ne sommes, en réalité, pas capables de rendre car nous ne pouvons pénétrer le

coeur des autres.

Le Christ lui-même n'a pas rejeté la réalité du divorce admise par Moïse car le coeur de l'homme s'est endurci. Derrière des apparences juridiques, un mariage peut, en fait, être contracté sans l'attachement d'amour inspiré à Adam et Ève. Derrière les apparences amoureuses d'un mariage, d'un concubinage ou d'une relation sexuelle, le seul fait d'une union sexuelle n'implique pas nécessairement la communion d'une seule chair par laquelle un homme et une femme unissent non seulement leurs corps, mais aussi toute leur intelligence, leur affectivité, leur vie terrestre sous tous ses aspects, y compris professionnels ou ludiques, dans une communion où chacun s'unit à l'autre tout entier.

Les possibilités d'annulation reconnues par l'Église montrent le décalage qu'il peut y avoir entre certaines unions et une communion conjugale telle que Dieu la suscite.

Dans la réalité concrète, c'est dans le secret des coeurs et l'intimité des couples que chacun peut reconnaître l'action de Dieu, et il est difficile d'en juger de l'extérieur.

Mais, le Christ nous l'affirme, Aujourd'hui encore, Dieu continue à unir « *comme* » il a uni Adam et Ève, et ce qui vient de Lui reste un chemin d'amour et de vie dont Il invite chacun à ne pas se détourner, mais à reconnaître comme une grâce.

Certes, la beauté et la grâce resplendissantes d'un mariage suscité par le Créateur lui-même ne permet pas d'oublier que l'union au Christ est un mariage bien supérieur au mariage

naturel et que tous les humains n'ont pas la vocation à se marier.

Le mariage est une grâce donnée à tous les hommes, en ce sens que cette grâce est « *mise à la disposition* » de toute l'humanité, de toutes les générations et des humains de toutes convictions ou religions, mais cela ne veut évidemment pas dire que cette grâce est « *attribuée* » ou « *imposée* » à tous les « *individus* », ni que tous les individus sont appelés à se marier, ni qu'il n'y a pas d'autre vocation que le mariage.

Les Écritures autant que la tradition de l'Église n'ont cessé de montrer la valeur du célibat consacré librement choisi. Par ailleurs, le célibat subi involontairement est certainement une souffrance pour laquelle Dieu lui-même a une affection d'autant plus grande qu'il sait bien mieux que nous les circonstances, voire les blessures, qui maintiennent parfois longuement dans l'attente d'un amour conjugal ou qui parfois en éteignent l'espérance.

Mais, lorsque la grâce du mariage se fait attendre ou semble disparaître de l'horizon, la grâce de Dieu vient sans aucun doute ouvrir pour chaque célibataire d'autres portes qui peuvent ouvrir une voie supérieure à celle du mariage dans les noces du Christ et de son Église.

Le mariage est « *l'ultime* » action de Dieu lors de la création et, selon les paroles du Christ, cette ultime action de Dieu se reproduit dans les mariages semblables ultérieurs de l'humanité.

De ce point de vue, le mariage nous est révélé par le Christ,

comme un « *moyen* », parmi d'autres, pour prolonger l'action créatrice « *ultime* » de Dieu et y participer.

La valeur du mariage mise en évidence par le Christ n'a rien à craindre des nuances et des précisions qui peuvent et parfois doivent être apportées pour ne pas tomber dans des caricatures qui peuvent enfermer de manière fautive les trésors que Dieu met à notre disposition.

Lorsqu'un trésor de Dieu est enfermé fausement, il a déjà quitté la pièce.

Le lien sacré du mariage a toute sa valeur même pour des époux qui ne peuvent avoir d'enfant ou qui sont devenus trop âgés pour encore en avoir.

Il ne faut évidemment pas nier le lien qui existe entre le mariage et la procréation. Il n'y a pas de véritable amour conjugal sans ouverture à la vie. Comment deux époux unis dans un amour infini pourraient-ils ne pas accorder la plus haute valeur à un être nouveau en qui ils peuvent être réunis, être un ? Qui mesurera l'infinie valeur de cette participation à la création de l'humanité ? Créer avec le conjoint que j'aime et avec Dieu, qui en mesurera la joie ?

Selon le Catéchisme de l'Église Catholique, « *Par l'union des époux se réalise la double fin du mariage : le bien des époux eux-mêmes et la transmission de la vie.* On ne peut séparer ces deux significations ou valeurs du mariage sans altérer la vie spirituelle du couple ni compromettre les biens du mariage et l'avenir de la famille.

*L'amour conjugal de l'homme et de la femme est ainsi placé sous la*



*double exigence de la fidélité et de la fécondité* » (n° 2363).

Mais, cette ouverture ne veut pas dire que la fécondité est la finalité principale du mariage ou le but poursuivi par les époux, comme si l'enfant à venir avait plus d'importance que l'amour mutuel des époux ou que cet amour par lequel Dieu crée une communion à son image n'avait pas une valeur sacrée en lui-même.

La question est importante tant pour ne pas donner un excès de valeur ou une priorité à l'enfant possible d'une union que pour ne pas affaiblir la valeur prépondérante de l'amour des époux qui est à l'image de la communion d'amour de Dieu qui unit le Père le Fils et l'Esprit Saint et à laquelle elle a la vocation de ressembler.

À cet égard, le mot « *finalité* » est un mot difficile qui peut créer de la confusion. Souvent, ce mot est utilisé pour exprimer les effets bénéfiques et désirables du mariage d'une manière qui peut faire oublier que le mariage a d'abord une valeur en lui-même, indépendamment de tout ce qu'il permet de réaliser.

Lorsque le Catéchisme indique que « *le bien des époux eux-mêmes et la transmission de la vie* » est la double fin du mariage et qu'« *on ne peut séparer ces deux significations ou valeurs du mariage sans altérer la vie spirituelle du couple ni compromettre les biens du mariage et l'avenir de la famille* » (CEC, n° 2363), il nous montre, en fait, des effets du mariage mais non la beauté du mariage en lui-même. Ces effets peuvent certes être considérés et recherchés pour eux-mêmes. Ils peuvent être une finalité du mariage ou d'un désir de mariage.

Ni dans le jardin d'Eden, ni dans l'enseignement du Christ sur le mariage, il n'est fait mention de la procréation. La procréation n'y est pas évoquée explicitement en relation avec le mariage.

Lors de la création, le commandement « *Soyez féconds et multipliez-vous* » a été adressé tant aux animaux (Gn 1,22) qu'aux humains (Gn 1,28). Il a ainsi une portée beaucoup plus large que la fécondité conjugale qui permet de réaliser ce commandement dans et par l'union des époux.

L'éblouissement amoureux entre les époux, dans le récit d'Adam et Ève, a toute sa valeur indépendamment de leur descendance. Il en va de même pour l'indissolubilité de leur union indiquée par le Christ.

Dans plusieurs textes du magistère, on peut relever que l'amour des époux est premier, même si la procréation est « *aussi* » une finalité du mariage.

Le pape Paul VI a rappelé, dans l'encyclique *Humanae Vitae*, que l'amour conjugal est « *avant tout* un amour pleinement humain, c'est-à-dire à la fois sensible et spirituel. Ce n'est donc pas un simple transport d'instinct et de sentiment, mais aussi et surtout un acte de la volonté libre, destiné à se maintenir et à grandir à travers les joies et les douleurs de la vie quotidienne, de sorte que les époux deviennent un seul cœur et une seule âme et atteignent ensemble leur perfection humaine.

C'est ensuite un *amour total*, c'est-à-dire une forme toute spéciale d'amitié personnelle, par laquelle les époux partagent généreusement toutes choses, sans réserves indues ni calculs égoïstes. Qui aime

*vraiment son conjoint ne l'aime pas seulement pour ce qu'il reçoit de lui, mais pour lui-même, heureux de pouvoir l'enrichir du don de soi.*

*C'est encore un amour fidèle et exclusif jusqu'à la mort. C'est bien ainsi, en effet, que le conçoivent l'époux et l'épouse le jour où ils assument librement et en pleine conscience l'engagement du lien matrimonial. Fidélité qui peut parfois être difficile, mais qui est toujours possible et toujours noble et méritoire, nul ne peut le nier. L'exemple de tant d'époux à travers les siècles prouve non seulement qu'elle est conforme à la nature du mariage, mais encore qu'elle est source de bonheur profond et durable. » (n° 9).*

Le pape Saint Jean-Paul II, dans l'Exhortation apostolique *Familiaris Consortio*, a rappelé que « l'effet premier et immédiat du mariage (res et sacramentum) n'est pas la grâce surnaturelle elle-même, mais le lien conjugal chrétien, une communion à deux typiquement chrétienne parce que représentant le mystère d'incarnation du Christ et son mystère d'alliance. Et le contenu de la participation à la vie du Christ est aussi spécifique : l'amour conjugal comporte une totalité où entrent toutes les composantes de la personne - appel du corps et de l'instinct, force du sentiment et de l'affectivité, aspiration de l'esprit et de la volonté -; il vise une unité profondément personnelle, celle qui, au-delà de l'union en une seule chair, conduit à ne faire qu'un cœur et qu'une âme; il exige l'indissolubilité et la fidélité dans la donation réciproque définitive; et il s'ouvre sur la fécondité » (n° 13) et que « même dans les cas où la procréation est impossible, la vie conjugale garde toute sa valeur » (n° 14).

Selon le Catéchisme de l'Église Catholique, « Les actes qui

*réalisent l'union intime et chaste des époux sont des actes honnêtes et dignes. Vécue d'une manière vraiment humaine, ils signifient et favorisent le don réciproque par lequel les époux s'enrichissent tous les deux dans la joie et la reconnaissance " (GS 49, § 2). La sexualité est source de joie et de plaisir : Le Créateur lui-même (...) a établi que dans cette fonction [de génération] les époux éprouvent un plaisir et une satisfaction du corps et de l'esprit. Donc, les époux ne font rien de mal en recherchant ce plaisir et en en jouissant. Ils acceptent ce que le Créateur leur a destiné. Néanmoins, les époux doivent savoir se maintenir dans les limites d'une juste modération (Pie XII, discours 29 octobre 1951) » (n° 2362).*

L'amour et l'union des époux considéré comme finalité principale aussi naturelle que divine est, bien sûr, une communion totale fondé sur un désir de communion qui inclut toute la personne et non seulement son corps. Cette communion comprend aussi de l'amitié, l'union des âmes et des cœurs.

C'est cette communion totale à l'image de Dieu qui constitue la valeur essentielle et première du mariage. C'est ce bien prépondérant que cherchent « *avant tout* » les époux. C'est ce bien prépondérant (y compris les inclinaisons sexuelles) qui est sacré et d'une valeur eucharistique en lui-même comme signe et moyen de la présence de Dieu.

Il comprend l'ouverture à la vie autant que le bien des époux, mais, avant même de recueillir cette fécondité et ce bienfait comme effets bénéfiques du mariage que les époux peuvent rechercher et considérer comme des finalités, il y a d'abord le

désir et la réalisation d'une communion entre les époux. C'est cela qui est premier.

Mais, pour éviter toute déduction hâtive et erronée qui voudrait dissocier fautivement le mariage de l'ouverture à la vie, tant l'évangile de St Matthieu que celui de St Marc nous racontent qu'immédiatement après son enseignement sur le mariage, Jésus a pris des petits enfants dans ses bras et a déclaré à ses disciples : « *Laissez venir à moi les petits enfants* » !

L'Eucharistie peut éclairer ce point de vue. Le sacrement de l'Eucharistie comme l'union des époux dans le mariage est un bien en soi. La présence du Christ dans le pain eucharistique est un bien en soi. Mais, c'est aussi un bien pour ceux qui communient au Christ et une source de fécondité.

Selon les époques et les circonstances, le point de vue est orienté vers tel ou tel aspect du mariage.

À certaines époques, le point de vue a pu retenir prioritairement la valorisation du célibat consacré, la lutte contre la concupiscence ou les questions relatives à la contraception, mais sans écarter pour autant la valeur du mariage en lui-même.

La splendeur eucharistique du mariage ne se situe ni sur le plan d'une quelconque comparaison avec le célibat (ni a fortiori avec le célibat consacré), ni sur le plan des effets du mariage ou des finalités qu'il permet d'atteindre.

On ne se marie pas (du moins principalement) « *pour* » avoir des relations sexuelles (ce serait faire de son conjoint un objet en

séparant son corps de sa personne), ni « *pour* » avoir des enfants (ce serait faire de son conjoint un instrument utilitaire en séparant une fonction de sa personne).

Tant chez les incroyants que chez les croyants, chez les païens que chez les chrétiens, le désir et la réalisation d'une communion d'amour des personnes est la finalité première et déterminante pour des fiancés qui veulent s'unir comme Adam et Ève. Elle a été inscrite dans l'humanité par Dieu lui-même.

Je me marie avec toi parce que je t'aime.

Ne faudrait-il pas s'inquiéter de celui qui viendrait dire : je me marie avec toi parce que je ne sais pas contenir ma sexualité ou je me marie avec toi parce que je veux des enfants ?

Entre un mariage considéré comme un bien en soi ayant comme valeur première une union de deux personnes et un mariage considéré d'abord pour ses effets pour la reproduction ou la lutte contre la concupiscence, il y a une différence qui peut être lourde dans l'approche de toutes les questions secondaires.

Un mariage qui serait motivé principalement par la reproduction ou la lutte contre la concupiscence serait-il réellement un mariage « *comme* » celui d'Adam et Ève, une communion suscitée par Dieu lui-même à travers une volonté des époux conforme à la sienne ?

Alors, le mariage : splendeur eucharistique et sacrement naturel ou sacrement utilitaire pour lutter contre la concupiscence et faire des enfants ? La différence est au coeur de l'oeuvre de Dieu lors de la création de l'humanité et reste essentielle tout au

long de l'histoire.

Mais, le mariage est aujourd'hui profondément blessé. Il y a aujourd'hui une grande souffrance. Sa valeur peut et doit être redécouverte.

Pourquoi rester si méfiant et craintif lorsque le Christ lui-même nous révèle que, des milliers d'années après Adam et Ève, c'est encore et toujours Dieu lui-même qui unit les époux, c'est encore et toujours le premier des sacrements de l'histoire humaine ?

Mais, encore faut-il croire à sa parole ! C'est la foi qui sauve !

Que les jeunes qui aspirent au mariage se tournent avec ferveur vers le Seigneur pour lui demander ce don indissoluble qu'il promet de donner !

L'amitié conjugale qui unit totalement un homme et une femme, corps, esprit et âme, reste un trésor magnifique que peut découvrir celui qui accepte d'y voir la main de Dieu collaborant avec les époux qui se laissent conduire par Lui.

Le récit de la Genèse ne se limite pas à nous montrer la création de l'humanité dans un amour conjugal pour que l'humain puisse aimer comme Dieu et avec Dieu.

En nous rappelant que c'est Dieu qui unit, c'est la marque même de Dieu dans l'humanité que Jésus nous montre en rappelant le récit de la Genèse.

Et la conclusion qu'il en tire est extraordinairement forte : que l'humain ne sépare pas ce que Dieu a uni. Cela rejette certes l'adultère qui sépare des époux par une union de l'un d'eux

avec une autre personne. Mais, cela rejette aussi toute union sexuelle en dehors du lien conjugal dans laquelle l'homme et la femme sont séparés parce qu'il n'y a pas de lien voulu et vécu.

L'attirance enthousiaste d'un homme et d'une femme qui fonde une union intime totale vient de Dieu autant que de leur désir de manière indivisible. Il n'y a pas d'amour conjugal « *semblable à celui d'Adam et Ève* » sans Dieu.

À l'origine, tous les humains sont créés avec une sexualité qui leur permet de vivre l'un avec l'autre, de désirer une communion d'amour à l'image et selon la ressemblance de l'amour trinitaire de Dieu.

Ils sont créés à l'image de Dieu. C'est l'image même de Dieu, la vie même de Dieu, qui se retrouve dans leur sexualité. Leur union sexuelle est l'image de la communion et de l'amour qui sont en Dieu, qui unissent dans l'éternité les trois personnes de la Trinité, de manière indissoluble, inséparable.

Il apparaît ainsi contraire à la réalité essentielle de l'humain, inscrite en lui dès l'origine dans sa création à l'image de Dieu qui est amour, de vivre une union sexuelle dans un état de séparation, soit sans mariage, soit en dehors du mariage.

Ce qui blesse l'humanité et contredit ce que Dieu a uni, c'est la séparation de l'homme et de la femme qui s'unissent sexuellement.

Une union sexuelle en dehors d'un lien inséparable est une contradiction par rapport à la communion éternelle en Dieu dont elle est l'image et une blessure à la vie qui n'existe que



dans une telle communion permanente d'amour.

L'auteur inspiré du récit de la création dans la Genèse nous en parle avec discrétion et délicatesse.

Après avoir raconté ce qu'est la création d'un « *adame* », qui n'est d'abord nommé ainsi que par référence au sol terrestre (l'*adamah*), et après avoir relevé qu'un adame « *seul* », ce n'est « *pas bon* », le récit de la création nous fait découvrir celle qui va être nommée « *la vivante* » (Ève) et ce n'est que par sa présence que tout va devenir très bon. La Genèse va alors nous parler de l'*isha* (la femme) et de l'*ish* (l'homme masculin) et plus seulement de l'*adame* dont le mot désigne tant le mâle que la femelle comme le récit biblique le précise spécialement (Gn 5, 2).

Quelle force amoureuse dans ce récit ! Chacun connaît l'extase, l'enthousiasme du premier homme : os de mes os, chair de ma chair ! C'est si fort qu'il va s'attacher lui-même, librement, avec joie, à sa femme, la première femme ! C'est si fort qu'il va quitter ceux qu'il aime naturellement le plus, son père et sa mère ! C'est si fort qu'il va unir sa personne toute entière à la personne toute entière d'un autre !

Mesurons-nous toute la puissance de l'amour qui a suscité une telle réaction ?

Quand le premier homme quitte son père et sa mère, la séparation est bien davantage que physique. Après la séparation des cieux et de la matière, de la lumière et de la nuit, et toutes les autres séparations des six jours de la création, cette ultime séparation marque le moment le plus décisif de l'histoire,

celui où le Créateur a créé, à son image, des âmes capables de partager éternellement sa vie d'amour dans des corps mortels de ce monde matériel façonnés par une longue histoire, des âmes fondamentalement différentes de toute autre créature. La création du premier homme et de la première femme a créé des êtres radicalement différents de leurs pères et mères biologiques préhumains.

Percevons-nous, au milieu de tant d'incroyance à notre époque, que l'instant fut fabuleux, d'une importance cosmique incomparable ? Il n'y avait pas d'âmes immortelles appelées à partager la vie de Dieu du temps des dinosaures et des premiers primates, même s'il existait déjà parmi eux des êtres biologiques dont naîtraient un jour le corps des premiers humains créés à l'image de Dieu.

Et le moment décisif qui sépare le premier humain de ses père et mère radicalement différents, c'est lors de la rencontre de la première femme, dans l'éblouissement de cette rencontre.

L'être biologique existait déjà puisque l'adame (la créature terrestre) a d'abord été mis dans l'Eden, mais le récit nous dit que la femme (isha) a été façonnée, créée, à ce moment. C'est à ce moment que l'adame masculin va pour la première fois être nommé ish, l'homme. Il a déjà été relevé que la Genèse nous dit que tant le mâle que la femelle sont nommés « *adame* » (Gn 5, 2). Ici, deux adames vont devenir isha et ish, femme et homme.

Ne faut-il pas être attentif à toute la portée du récit par rapport à la sexualité ? Oublions-nous que Jésus lui-même va s'y référer pour enseigner l'essentiel de ce que nous avons à découvrir, à

aimer et à respecter dans la sexualité ?

Croyons-nous qu'il n'est pas question ici d'union sexuelle, contrairement à ce que le Christ nous en dit expressément ?

Comme le Christ nous y invite lui-même, sachons lire dans le récit de la création le fondement même de nos convictions quant à la manière de vivre la sexualité en harmonie avec la création et son créateur.

Croyons-nous que l'extase du premier homme résulte d'un acte magique par lequel, en un instant, un os d'Adam aurait été retiré pour être transformé en une femme sans existence biologique antérieure, par un développement magique de matière ?

À notre époque où la parole sur la sexualité est si explicite et où nous comprenons que les étapes successives et les séparations des six jours de la création se sont étendus sur des milliards d'années, ne pouvons-nous découvrir que le récit de la création dans la Genèse peut nous donner une parole sur la sexualité particulièrement actualisée qui peut avoir un écho nouveau pour nos générations ?

Lorsque le premier homme rencontre la première femme et s'unit à elle, tous deux proviennent de l'évolution, mais le récit de la création nous donne des détails décisifs qui nous révèlent que, par la sexualité, le premier homme et la première femme vivent l'un par l'autre, deviennent l'un par l'autre et avec l'autre des créatures nouvelles.

Il faudrait peut-être l'approche d'un psychanalyste pour

comprendre la persistance de tant de chrétiens de notre époque à croire que l'auteur inspiré du récit de la création n'a pas fait allusion à un acte sexuel mais seulement à une intervention de type chirurgical lorsqu'il nous relate, pour introduire l'éblouissement amoureux du premier homme devant la première femme, qu'une côte de l'homme a été prise, puis que les chairs de la côte de l'homme ont été refermées à sa place, et qu'avec ce qui a été pris de cette côte, la femme a été façonnée.

À l'image de la communion d'amour qui unit les trois personnes divines et les font vivre, c'est dans la communion et l'amour que Dieu a façonné les premiers humains. Il n'y a pas de vie éternelle, semblable à la vie même de Dieu, sans communion et amour.

Aussi, il est essentiel de croire que, dans leur création, le premier homme et la première femme vivent non seulement l'un avec l'autre, mais qu'ils reçoivent la vie, celle qui est en Dieu lui-même et qui en vient, l'un par l'autre.

C'est pour cela aussi que l'union sexuelle est tellement sacrée et importante. Elle porte dans son origine et dans son fondement même l'image de la communion et de l'amour qui font vivre. Une union sexuelle ne peut, sans un dommage essentiel, être vécue d'une manière étrangère à l'amour inséparable de Dieu qu'elle exprime uniquement dans une union à l'image de l'union indissoluble du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

C'est pourquoi une union sexuelle sans le lien indissoluble du mariage est si gravement contraire à la foi et à la vérité de l'humanité créée.

Le mot mariage n'est peut-être pas très clair. Le mariage des premiers humains ou des patriarches bibliques fut bien différent de ceux que nous connaissons. Il y a le mariage civil de formes très variables selon les époques et les pays. Il y a le sacrement du mariage.

Les juristes et les canonistes peuvent préciser les enjeux.

Ce qui est essentiel, c'est l'engagement indissoluble à l'image de Dieu. À cet égard, on ne peut imaginer une relation instable ou un divorce entre les personnes divines de la Trinité.

Avons-nous conscience que l'union des époux est non seulement l'image de l'union indissoluble du Christ et de son Église, mais qu'à l'origine elle est à l'image de la communion d'amour indissoluble de Dieu lui-même et que c'est par le don d'un tel amour qu'ils nous a créés à sa ressemblance ?

Dans l'union sexuelle des humains créés à l'image de Dieu, le corps de l'autre n'est pas un objet que l'on essaie puis que l'on peut rejeter sans une profonde blessure.

S'il n'y a pas un attachement ferme qui engage la vie entière, s'il n'y a pas un nouveau foyer stable détaché des père et mère, l'union sexuelle devient tout autre chose que l'image de Dieu qu'elle est dans une union indissoluble inspirée par Dieu lui-même.

Certes, dans un monde marqué par le mal en nous et autour de nous, une telle union conjugale peut paraître inaccessible dans la réalité concrète où la précarité nous rejoint en tout.

Mais, en vivant, au moins en espérance et par la foi, avec la

volonté d'être en communion avec Dieu et de vivre en harmonie avec ce qui nous constitue vraiment, tel que nous avons été créés à l'origine sans notre éloignement de Dieu, nous devenons lumière et témoins de ce qui est vrai.

La « *rupture de la communion avec Lui* », c'est ce que les chrétiens nomment le « *péché* » (C.E.C. n° 1440) et que Saint Augustin nommera le « *péché originel* », ce qu'il ne faut pas confondre avec les innombrables « *péchés* » concrets qui n'en sont que d'infinies expressions variées dans la réalité concrète des vies humaines.

Seul le péché nous a éloigné de notre identité véritable d'êtres créés à l'image de Dieu.

Personne ne contestera toute l'affection et tous les aspects positifs qui peuvent exister dans des relations affectives et sexuelles indépendamment ou avant tout mariage, mais l'enseignement du Christ et de l'Église à sa suite restera toujours de redire que l'union sexuelle mérite bien plus de respect et de considération, qu'elle peut, par la foi, être une union entière d'un homme et d'une femme dans laquelle il peuvent s'engager par un sacrement indissoluble qui signifie et réalise une communion d'amour voulue par Dieu, une image concrète de l'union du Christ et de l'Église qui est son corps.

Elle est un ciment pour une vie de couple stable et indissoluble permettant d'être signe et moyen de la présence de Dieu en ce monde.

L'union sexuelle séparée d'une mise en commun définitive de la vie des deux personnes qui forment une seule chair est très

banal à notre époque, mais cela reste une profonde et grave perte par rapport à la vie d'amour que Dieu offre à l'humanité.

Une union sexuelle dans laquelle chacune des personnes n'est pas assurée de l'engagement définitif de l'autre réalisée de manière indissoluble par Dieu lui-même, mais reste dans l'incertitude d'une appréciation instable de la qualité de la relation et de chacun par l'autre, transforme chacun en partenaire à l'essai ou précaire, bien loin de l'image du don total et de la communion indissoluble qui est en Dieu.

Pourquoi construire ainsi ce qui essentiel dans notre vie ? Dieu nous aime-t-il à l'essai ? Son don et son amour sont irrévocables et c'est parce que nous pouvons être sûr de son amour que nous pouvons donner le meilleur de nous-mêmes, que nous pouvons vivre dans l'assurance du pardon.

Dans une relation à l'essai et précaire, l'union sexuelle qui touche au plus profond de notre humanité rend un tout autre témoignage : non pas celui d'un amour ferme et définitif où la vie est donnée irrévocablement, mais une situation dans laquelle chacun reste en permanence évalué et jugé par l'autre, dans laquelle les mérites et les intérêts individuels seront appréciés avec le temps et de manière variable, incertaine.

Tout le contraire de l'Évangile où Dieu aime sans condition, où le salut et la vie sont des grâces gratuites.

L'amour de Dieu ne se gagne pas par une accumulation de mérites personnels ou après une évaluation de nos qualités et défauts, mais par l'accueil gratuit de Sa vie donnée, par le don

de notre vie en retour.

Dire à celui qu'on aime, je veux attendre et ne m'unir pleinement à toi que dans un engagement total pour la vie, c'est un chemin de vie et une marque profonde d'un amour à l'image de Dieu, conforme à la création de l'humanité, à sa vérité réelle. Une source de sainteté et de joie.

À cet égard, rien dans le récit de l'Écriture ne permet de considérer que l'attirance physique et spirituelle aurait été modifiée du fait du péché originel. Au contraire, les paroles du Christ nous indiquent que ce récit n'a jamais perdu de son actualité.

Et la Genèse nous en dit davantage.

Le premier amour conjugal d'Adam et Ève les plonge dans une harmonie qui n'est pas faite que de bonheur mais aussi de liberté profonde que le récit biblique nous montre par leur nudité, l'absence de vêtement.

Le vêtement c'est ce que nous mettons pour nous recouvrir afin de nous protéger de désagréments susceptibles de nous atteindre depuis l'extérieur de nous-mêmes.

Du froid, du vent, du soleil ou de la pluie, certes, mais aussi des regards qu'un autre pourrait porter sur notre corps.

Quelle était la réalité corporelle concrète dans le jardin d'Eden ?

Elle nous échappe inévitablement dans une large mesure. Car, si nous voulons nous représenter de manière concrète les événements du jardin d'Eden qui étaient corporels « et » spirituels, nous ne pouvons que réduire voire supprimer ce qui



est spirituel que nous ne pouvons saisir avec des mots terrestres. Dans le récit imagé des événements du jardin d'Eden, les mots de la réalité terrestre qui sont utilisés ne peuvent être que des images, des symboles ou des signes lorsqu'ils nous parlent des réalités spirituelles de l'Eden.

Inévitablement, comme pour les apparitions du Christ ressuscité, même pour exprimer la réalité corporelle terrestre, les mots ne peuvent être que imagés lorsqu'ils veulent y intégrer la réalité transcendante du monde de Dieu, des cieux. Certains détails physiques sont donnés mais ils ne peuvent nous dire tout. Ils seraient trompeurs et même faux s'ils nous présentaient une réalité uniquement corporelle et terrestre comme si la réalité transcendante des événements pouvait être entièrement dissociée de la réalité concrète.

À cet égard, la question de la nudité est très présente dans le récit de la Genèse sur les origines de l'humanité. Adam et Ève sont d'abord nus et sans honte avant le péché originel. Ils se rendent compte ensuite qu'ils sont nus, à cause d'une rupture de la communion avec Dieu qui est « *le* » péché. Lorsque Dieu s'approche, ils se cachent parce qu'ils sont nus. En dehors de la communion avec l'Autre, ils ressentent désormais le besoin, nouveau, de se protéger de l'autre.

Le pape saint Jean-Paul II y a consacré de multiples audiences des mercredis de 1979 et 1980 qui mettent en évidence que la nudité d'Adam et Ève révèle, en réalité, la perfection de leur création comme êtres libres.

Ne pensons-nous pas trop vite au péché originel pour en déduire qu'ils devaient, pour le commettre, avoir une imperfection ? Ne devaient-ils pas être pécheurs dès l'origine pour se laisser tenter par une telle faute et y succomber ?

Il nous semble parfois évident que le péché originel aurait dû être impossible pour un humain parfait, sans défaut, comme si le « *bon* » choix de la communion avec Dieu ne pouvait qu'être le seul choix possible en parfaite connaissance de cause par quelqu'un de parfaitement éclairé.

Mais, sans réel choix, y a-t-il une réelle liberté ? Sans liberté, y a-t-il une réelle possibilité d'aimer, de participer à la vie même de Dieu ? Sans liberté en parfaite connaissance de cause, y a-t-il d'ailleurs une responsabilité possible ?

Si l'humain avait commis le péché originel parce qu'il lui manquait une connaissance ou n'importe quoi d'autre, la responsabilité de la faute ne serait-elle pas reportée sur son Créateur ?

Cette tentation de déresponsabiliser l'humain est sans fondement dans le récit de la Genèse qui nous montre, au contraire, toute l'œuvre divine pour donner à l'humain tout ce qui lui était utile, y compris la connaissance et la liberté, pour être vraiment et pleinement à l'image de Dieu, tellement parfaitement à l'image de Dieu que Dieu lui-même pourra se faire homme.

Le récit nous montre d'abord comment le Créateur a façonné le corps humain jusqu'à lui faire disposer d'un cerveau le rendant

capable d'écrire comme Dieu, de se faire des images et des paroles intérieures de n'importe quelle réalité connue ou inventée puis de pouvoir transformer ces images ou paroles intérieures immatérielles en un écrit matériel visible.

Le récit nous montre que ce corps a été insufflé par un souffle venant de Dieu lui-même qui lui a donné un esprit capable d'entrer en relation avec Dieu, avec la réalité spirituelle, avec le monde des cieux.

Le récit nous montre aussi que l'humain a été mis ensuite dans le monde de Dieu, dans la réalité spirituelle, celle de l'Eden, du paradis de Dieu.

Le récit nous montre enfin que l'humain y a été éclairé par un amour suscité par Dieu lui-même qui l'a rempli de joie de sorte que l'humain s'est retrouvé en parfaite harmonie avec la création toute entière, avec l'autre autant qu'avec lui-même. Il ne lui manquait rien. Il n'avait besoin d'aucune protection. Il pouvait vivre nu et sans gêne.

Comme pour les autres détails du récit de la Genèse, il y a beaucoup de significations qui ressortent de cette nudité dans le jardin d'Eden.

À cet égard, le pape Jean-Paul II ne s'est cependant pas limité à se référer au sens symbolique ou mythique du récit biblique, ni aux réalités spirituelles dont ce récit nous parle, car il nous parle aussi et simultanément de la réalité historique et concrète.

C'est par rapport à toute une théologie du corps que le pape Jean-Paul II a exploré la nudité physique dans le récit d'Adam

et Ève. Que nous dit-il ?

En fait, le Pape observe d'abord que « *La phrase disant que les premiers êtres humains — l'homme et la femme — « étaient nus, sans en éprouver de honte » décrit indubitablement l'état de leur conscience, et même leur expérience réciproque du corps, c'est-à-dire l'expérience que fait l'homme de la féminité révélée dans la nudité du corps et, réciproquement, l'expérience analogue de la masculinité faite par la femme »* (audience du 12 décembre 1979).

Mais, le Pape précise ensuite qu'on ne peut « *déterminer ce que signifie la nudité originelle en prenant seulement en considération la participation de l'homme à la perception extérieure du monde. On ne peut le déterminer sans descendre au plus intime de l'homme...*

*Cette participation à la perception du monde — dans son aspect extérieur — est un fait direct et, en quelque sorte spontané, antérieur à toute complication « critique » de la connaissance et de l'expérience humaine »* (audience du 19 décembre 1979).

« *La « nudité » signifie le bien originel de la vision divine. Elle signifie toute la simplicité et la plénitude de la vision à travers laquelle se manifeste la valeur « pure » de l'être humain comme homme et femme, la valeur « pure » du corps et du sexe...*

*La révélation originelle du corps [...] ne connaît pas de rupture intérieure ni d'opposition entre ce qui est spirituel et ce qui est sensible, de même qu'elle ne connaît pas de rupture ni d'opposition entre ce qui constitue humainement la personne et ce qui, dans l'homme, est déterminé par le sexe : ce qui est masculin et ce qui est féminin.*

*En se voyant mutuellement [...], l'homme et la femme se voient eux-mêmes encore plus pleinement et plus distinctement qu'à travers la vue, c'est-à-dire à travers les yeux du corps. En effet, ils se voient et ils se connaissent eux-mêmes avec toute la paix du regard intérieur »* (audience du 2 janvier 1980).

À cet égard, le corps humain exprime « *la personne concrète sur le plan ontologique et existentiel* » et « *le corps, du fait qu'il est visible, manifeste l'homme* » (id.) de sorte que, dans le jardin d'Eden, la nudité originelle « *exprime cette liberté intérieure de l'homme* » et montre que l'humain « *est en même temps libre de la « contrainte » de son corps et de son sexe* » (audience du 9 janvier 1980).

« *On peut dire que, créés par l'Amour, c'est-à-dire dotés dans leur être de masculinité et de féminité, l'un et l'autre sont « nus » parce qu'ils sont libres* » et « *Libres intérieurement par rapport à la contrainte de leur corps et de leur sexe, libres de la liberté du don, l'homme et la femme pouvaient jouir de toute la vérité, de toute l'évidence humaine* » (audience du 16 janvier 1980).

La nudité originelle exprime ainsi la personne et son ouverture à l'autre dans toute sa vérité et sa liberté. Elle est ainsi dans les conditions nécessaires pour pouvoir faire, à l'abri du mensonge comme de la contrainte, un choix éclairé et libre.

Sous ce premier aspect, la nudité de l'humain montre l'absence de nécessité d'un vêtement pour se protéger d'une atteinte à la vérité ou la liberté qui pourrait provenir de l'extérieur de lui-même. Nulle crainte d'un tel danger chez Adam et Ève.

Il ne faut cependant pas en déduire un état d'innocence naïve.

Saint Jean-Paul II nous montre, au contraire, que la nudité originelle exprime une plénitude de conscience, un état parfait de connaissance et de liberté.

En effet, « *Les mots employés par Genèse 2, 25 : « ils n'en éprouvaient pas de honte » n'expriment pas une carence. Ils indiquent au contraire une plénitude particulière de conscience et d'expérience, surtout une plénitude de compréhension de ce que signifie le corps, en liaison avec le fait qu' « ils étaient nus » [...], de ce qui est inhérent à la personne, de ce qui est « visiblement » féminin et masculin et constitue l' « intimité personnelle » de la communication réciproque dans toute sa pureté et sa simplicité radicale. À cette plénitude de perception « extérieure », exprimée par la nudité physique, correspond la plénitude « intérieure » de la vision de l'homme en Dieu, c'est-à-dire selon la mesure de « l'image de Dieu » [...]*

« *La nudité correspond à cette plénitude de conscience du corps et de ce qu'il signifie [...] l'homme et la femme étaient originellement donnés l'un à l'autre dans cette vérité puisqu'« ils étaient nus » [...] La honte, et en particulier la pudeur sexuelle que l'on y voit apparaître, sont en effet, liées à la perte de cette plénitude originelle » (audience du 19 décembre 1979).*

« *Si la « honte » porte avec elle une limitation spécifique de la vue par les yeux du corps, cela arrive surtout parce que l'intimité personnelle est comme troublée et presque « menacée » par cette vision. D'après Genèse 2, 25, l'homme et la femme « n'éprouvaient pas de honte » : en se voyant et en se connaissant eux-mêmes dans toute la paix et la tranquillité du regard intérieur, ils « communiquaient » dans la plénitude de l'humanité qui se manifeste en eux comme une*

*complémentarité réciproque précisément parce qu'ils sont « homme » et « femme »...*

*Dans la réciprocité, ils arrivent ainsi à une compréhension particulière de la signification de leur propre corps. La signification originelle de la nudité correspond à cette simplicité et à cette plénitude de vision » (audience du 2 janvier 1980).*

Mais, surtout, le Pape met en lumière que la nudité originelle exprime une communion de personnes car « Lorsque Dieu Yahvé dit qu'il « n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2, 18), il affirme que l'homme, par lui-même, ne réalise pas totalement cette essence. Il la réalise seulement en existant « avec quelqu'un » — et encore plus profondément et plus complètement en existant « pour quelqu'un » » et, dans ces conditions, « la relation et la communion des personnes sont fondamentales et constitutives pour l'homme. Une communion des personnes signifie exister dans un « pour » réciproque, dans une relation de don réciproque » (audience du 16 janvier 1980).

*« Cette communion se construit de l'intérieur en comprenant aussi toute l' « extériorité » de l'homme c'est-à-dire tout ce qui constitue la nudité pure et simple du corps dans sa masculinité et dans sa féminité. Alors — comme nous le lisons dans Genèse 2, 25 — l'homme et la femme n'en éprouvaient pas de honte. »*

*« Le corps qui exprime la féminité « pour » la masculinité et, vice versa, la masculinité « pour » la féminité, manifeste la réciprocité et la communion des personnes. Il l'exprime à travers le don comme caractéristique fondamentale de l'existence personnelle. Tel est le corps, témoin de la création comme d'un don fondamental et, par conséquent, témoin de l'Amour comme source d'où est né ce don lui-même. »*

(audience du 16 janvier 1980).

« Il s'agit donc d' « accueillir » l'autre et de l' « accepter », précisément parce que, dans cette relation mutuelle dont parle Genèse 2, 23-25, l'homme et la femme deviennent don l'un pour l'autre par le moyen de toute la vérité et de toute l'évidence de leur propre corps » (audience du 6 février 1980).

Ainsi, sous divers aspects, la nudité originelle montre toute la clarté de la conscience d'Adam et Ève. Rien ne leur manquait.

Mais, tout restait à choisir en pleine lumière, dans la joie de l'amour et de l'harmonie.

Car, parce que leur perfection pour pouvoir aimer impliquait la liberté, tout pouvait aussi encore être perdu.

Il peut être observé que c'est quasi le même mot qui indique qu'Adam et Ève sont « sans vêtement » (Gn 2, 25) puis qui est utilisé ensuite dans la phrase suivante pour dire que le Serpent est « avisé », « subtil », « rusé » (Gn 3, 1), ce qui pourrait correspondre à un lien entre l'absence de vêtement et la perception intelligente du réel.

Il semble qu'on pourrait traduire que Adam et Ève étaient « sans vêtements » (en hébreu : *orumim*) mais que le serpent était « le plus sans vêtement » (en hébreu : *orum m kl*). Aucun n'avait besoin d'une protection contre l'extérieur. Ils vivaient en harmonie dans le monde tant matériel que spirituel. Peut-être que le serpent, en qui la Tradition reconnaît le premier ange déchu, était encore plus en harmonie du fait qu'il ne devait pas subir les limites particulières d'un corps matériel comme Adam



et Ève. Les anges aussi ont été créés, mais ils n'ont pas le privilège d'un corps terrestre.

Adam et Ève n'avaient pas besoin d'une protection contre l'extérieur, ni pour l'extérieur physique, ni pour l'extérieur spirituel où ils pouvaient vivre en parfaite intelligence avec Dieu.

À l'origine, lorsqu'il est dit qu'Adam et Ève sont sans vêtement, cela peut viser les deux réalités (corporelle et spirituelle). Ils sont parfaitement en harmonie avec leur environnement. Ils dominent la créature matérielle qui ne les menace en rien. Ils ne craignent ni le froid, ni la chaleur, ni le vent, ni la pluie, ni les autres créatures. Ils sont en communion avec Dieu, ils partagent sa vie spirituelle, ils ont une parfaite connaissance de tout leur environnement spirituel, du monde spirituel. Rien ne les gêne, ni ne les menace. Ils ont reçu le pouvoir de dominer toute la création.

Ils vivent pleinement tant dans la réalité matérielle que dans la réalité spirituelle. Ils voient aussi bien avec les yeux de leur cœur qu'avec les yeux de leur corps. Ils sont unis à Dieu. C'est ainsi qu'ils peuvent dominer toute la création, comme le chante le psaume 8 ou comme nous le montrent tous les signes puissants de Jésus, le nouvel Adam, qui nous manifestent toute la puissance de la vraie humanité créée par Dieu sans le péché qui va la blesser.

Adam et Ève sont créés dans la nature avec une possibilité surnaturelle de ne pas mourir. Rien ne peut leur faire du mal. Tout leur est soumis. Ils n'ont besoin d'aucune protection contre

un risque extérieur quelconque, d'aucun vêtement, ni pour leurs corps, ni pour leur âme, ni pour leur esprit. L'harmonie est totale.

Harmonie avec la réalité terrestre. Harmonie aussi avec la réalité spirituelle. Harmonie avec Dieu.

Ils voient la réalité corporelle avec les yeux de leur corps, ils perçoivent les réalités immatérielles du monde terrestre avec leur cerveau et la sensibilité de leur chair. Ils voient et perçoivent aussi la réalité spirituelle dans laquelle ils vivent et dialoguent avec Dieu.

À cet égard, lorsque nous lisons la Genèse, nous devons prendre garde de ne pas ramener tout à la seule réalité matérielle que nous sommes encore capables de percevoir. Le récit nous parle de réalités concrètes, mais aussi de réalités spirituelles.

Il ne s'agit pas ici de considérer deux réalités distinctes, comme s'il y avait d'un côté, la réalité terrestre que nous percevons dans une certaine mesure et, d'un autre côté, une réalité spirituelle.

Aujourd'hui, il est vrai que le péché ne nous permet plus de voir toute la réalité du monde créé, mais il est important de relever qu'il n'y a qu'une seule réalité créée dans laquelle la réalité corporelle est unie à la réalité spirituelle.

## 11. Le choix originel

Le récit de la Genèse nous montre qu'au cœur de l'Eden, Adam et Ève se retrouvent confrontés au « *plus intelligent* » de tous les vivants de la terre (Gn 3, 1).

Comment se représenter aujourd'hui l'antique « *serpent* » ?

D'où sort-il ? Pas un mot de son origine, de sa création, de celle des anges, de la rébellion de certains d'entre eux. Même Satan n'est pas nommé par la Genèse mais seulement représenté, de

manière symbolique, par un serpent.

Mais, qui est cette « *créature* » qui semble venir à la rencontre d'Adam et Ève à l'heure où ils sont remplis d'amour, de liberté, de vérité et d'harmonie ?

Quelle est la créature « *la plus intelligente* » ? Est-ce une personne ? Rien ne le dit.

En fait, la créature la plus intelligente n'est-ce pas le cerveau humain augmenté d'un esprit insufflé par le souffle divin du créateur ? N'est-ce pas l'humain lui-même ?

Nous savons mieux que jamais dans l'histoire que la personne humaine ne se confond pas avec son intelligence. Aujourd'hui déjà, et demain probablement, l'intelligence artificielle dépassera de beaucoup l'intelligence humaine naturelle non seulement dans ses capacités logiques et mathématiques, mais aussi par l'ampleur des données mémorisées qu'une intelligence peut gérer et même pour la perception et la gestion des émotions et des sentiments.

Rien ne permet cependant de confondre cette intelligence artificielle, qui se développe à une vitesse inouïe bien au-delà de la plus grande des intelligences naturelles, avec une personne.

La sinuosité d'un serpent n'exprime-t-elle pas d'abord la sinuosité illimitée de notre cerveau qui a reçu la faculté illimitée de pouvoir tout imaginer. Non seulement des faits réels autant qu'inventés, mais aussi tout lien réel autant qu'inventé. L'humain a reçu la capacité d'une pensée libre.

Mais, cette pensée n'est pas que naturelle et son cerveau a été augmenté au-delà des limites de la matière par le souffle créateur qui fait de l'humain créé à l'image de Dieu un être ayant une double nature corporelle (naturelle) et spirituelle.

Parce qu'il a reçu un esprit, la transcendance est ainsi en l'homme. Elle nous dit que « *plus est en nous* ». Elle se réfère à notre « *esprit* », à ce quelque chose qui est au-delà de toute science, au-delà du cerveau. Ce « *quelque chose* » qui nous permet de connaître et de partager une réalité au-delà de celle que notre petit cerveau naturel nous permet de connaître.

N'est-ce pas ici que se glisse la possibilité d'une double lecture du récit du serpent dans la Genèse, si ce serpent qui peut se faufiler par l'agilité de son intelligence n'est pas seulement le symbole d'un être extérieur mais aussi le symbole de notre propre intelligence ?

La Tradition du peuple hébreu, reprise par l'Église, y a discerné une créature spirituelle ayant rompu sa communion avec Dieu. Un ange devenu démon, présent dans la réalité spirituelle.

Parce que l'humain a été créé libre et autonome, un esprit séparé de Dieu pouvait être présent à son cerveau autonome mais augmenté lui-même d'un esprit.

Est-ce seulement Satan, le prince des esprits séparés de Dieu, ou aussi le cerveau humain lui-même qui a exprimé la première des questions : Dieu a-t-il réellement dit la parole mémorisée ?

Mais, en fait, dans la réalité spirituelle de l'Eden, la réponse est-elle divisible ? N'est-ce pas simultanément et indivisiblement

tant la matrice humaine de la vie et de l'amour qu'était Ève, dans toute sa vérité et son harmonie, que l'esprit séparé le plus intelligent qui posent ensemble la même question ?

Le serpent, la plus intelligente des créatures, c'est Satan, mais c'est aussi le cerveau humain. N'en déduisez pas que le cerveau humain c'est Satan ! Non, bien sûr. L'intelligence du cerveau humain comme l'intelligence des anges sont des réalités bonnes mais libres.

La liberté essentielle au cœur de l'amour ne devait-elle pas ouvrir devant l'humain créé à l'image de Dieu le choix décisif et libre entre, d'une part, un esprit séparé de Dieu qui veut être pour lui-même la référence principale, le but prépondérant, ou, d'autre part, un esprit en communion avec Dieu, qui veut choisir de manière prépondérante la vie en communion avec Dieu ?

L'humain, pour pouvoir librement aimer, devait pouvoir, avec la plus parfaite intelligence, voir, regarder et assumer ce choix spirituel le plus essentiel à sa vie dans sa double alternative.

Dès lors qu'il était en présence du choix fondamental de vivre ou non en communion avec Dieu, ne se trouvait-il pas aussi en présence même de l'esprit qui a choisi la réponse négative ?

Ce choix qui met l'humain en présence de l'esprit qui a choisi la réponse négative le met aussi, d'abord et tout simplement, devant cette alternative dans son propre cerveau spirituel.

Le choix de l'humain est en lui autant que devant lui.

Le serpent c'est l'expression extérieure du choix présent dans la

liberté humaine, de la possibilité d'écarter la communion avec Dieu. Le serpent représente la réponse négative personnalisée à la ressemblance proposée par Dieu.

Ainsi, le serpent, la plus intelligente des créatures, peut représenter tout autant et simultanément le cerveau humain libre en ce qu'il porte en lui le choix possible de la séparation et le plus intelligent des anges qui a fait ce choix.

Car tout se passe en parfaite connaissance de cause. Avec la plus haute intelligence.

Le choix originel d'Adam et Ève ne fut pas le résultat d'une incapacité ou d'une ignorance que Dieu aurait lui-même créée.

Avec toute la lumière spirituelle de Dieu, les premiers humains créés avaient non seulement les capacités cérébrales et affectives qui sont les nôtres, avec un corps semblable à celui du Christ comme au nôtre, mais ils avaient en plus une intelligence spirituelle pleinement éclairée dans l'Eden dont ils n'ont été privés que par leur choix originel qui nous marque encore.

N'est-il pas très erroné de penser que notre savoir, acquis par l'éducation et des millénaires d'évolution culturelle, ou que notre conscience privée de la lumière de l'Eden seraient supérieurs à la connaissance et à la conscience des premiers humains créés dans la lumière de Dieu ?

Dans la communion divine, Adam et Ève ne connaissaient pas la discorde mais ont découvert un amour qui les a rempli de ravissement comme l'indique le magnifique récit de leur rencontre (« *chair de ma chair...* »).

Dans les conditions les plus parfaites d'amour, d'harmonie, de connaissance, d'intelligence et de liberté, Adam et Ève ont été amenés devant leur propre conscience. La tentation a commencé de la plus belle des manières en attirant leur attention sur la Parole de Dieu. Elle les a, d'abord, invités à s'interroger eux-mêmes, dans leur conscience propre, pour savoir ce que Dieu « *a vraiment dit* ».

C'est bien là, dans leur conscience, que le choix fondamental était à faire. Quelle primauté allaient-ils choisir ? Moi, seul, ou une communion avec un autre que Moi ?

C'est ensuite, et seulement ensuite, lorsque leur conscience avait pris la première place, que le tentateur les a amenés à nier la parole de Dieu.

Pour Ève, la tentation commence d'abord par cette question : « *Dieu a-t-il réellement dit ?* » (Gn 3, 1), ce qui invite Ève à en juger « *par elle-même* » et l'introduit déjà dans la possibilité de se détourner de la lumière de Dieu pour se tourner vers elle-même, vers sa conscience individuelle, pour qu'elle interprète elle-même et qu'elle juge elle-même de ce que Dieu a dit.

Car, c'est déjà une interprétation que le tentateur propose. Il ne répète pas la parole que Dieu avait dite (« *Tu pourras manger de tous les arbres du jardin* ») (Gen 2.16), mais demande à Ève de l'interpréter : est-ce que cela signifie « *Tu ne mangeras pas de tous les arbres du jardin* » ?

Il faut reconnaître que la citation du diable était « *objectivement* » exacte. En effet, puisque Dieu a interdit de manger d'un arbre, il



était « *objectivement* » exact de dire, comme l'a fait le tentateur, que Dieu avait interdit à Adam et Ève de manger de « *tous* » les arbres puisque l'un d'eux leur était interdit.

La tromperie était dans la suggestion d'une signification : Dieu veut vous priver de quelque chose (ce qui était faux), et dans la manipulation de la question en ce sens. La citation du tentateur n'était fautive que par cette manipulation.

En fait, le Serpent amène Ève dans la position d'examiner par elle-même, seule (et non dans une attitude d'ouverture à son créateur et de communion avec Lui), ce que dit la parole de Dieu.

Nous avons ici le premier exemple du danger d'une prétendue lecture « *littérale* » « *objective* ». Un premier exemple type d'une lecture qui isole la compréhension d'une parole tant de la personne qui la dite que du contexte dans lequel elle l'a dite et lui a donné son sens. On dirait aujourd'hui un premier exemple d'une lecture « *fondamentaliste* ».

N'est-ce pas un événement essentiel pour évaluer le principe protestant *Sola Scriptura* qui a si profondément blessé l'unité de l'Église ?

Il n'y a pas d'erreur objective d'interprétation dans ce que dit le tentateur. Il est d'ailleurs aussi prudent que possible.

En effet, le Serpent ne commence pas par une affirmation mais se limite à poser une question. Il ne prétend pas que Dieu a dit « *Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin* ». Il pose seulement une question, il interroge. Ensuite, il propose (sans

être affirmatif) une compréhension, une interprétation, de ce que Dieu a dit et cette interprétation est « *objectivement* » correcte : « *tous les arbres sauf un* » cela signifie, en effet, « *pas tous les arbres* » sauf que le regard est moins précis et ne précise pas que c'est seulement un arbre qui est en cause alors que dans l'expression « *pas tous les arbres* » de nombreux arbres, voire même une majorité, pourraient faire l'objet de l'interdit.

À cet égard, la question n'impliquait pas nécessairement et uniquement un « *oui* » ou un « *non* », un vrai ou faux, un bien ou mal. Il faut éviter d'enfermer le récit en rejetant ainsi la possibilité de nuances. Le vrai ou le faux peut se trouver ailleurs que dans un oui ou un non.

La question demandait d'interpréter, de détailler, de réfléchir, de nuancer. Que dit, que veut dire « *vraiment* », la parole de Dieu ?

Deux interprétations peuvent être objectivement correctes, mais être différentes par leur sens général.

Prenons l'exemple d'un enfant qui reçoit de son père un grand nombre de jouets lors d'une fête.

Un copain lui dit : « *Est-il réellement vrai que tu n'as pas reçu tous les jouets du magasin ?* » (cela correspond à la première question du Serpent). La question présente une absence (négative) d'une action négative (tu n'as « *pas reçu* »), un manque, une privation, une souffrance.

Un autre copain lui dit : « *Est-il réellement vrai que ton père ne t'a pas privé de tous les jouets du magasin ?* ». Ici, la question présente

une absence (positive) d'une action négative (il ne t'a « *pas privé* »), une absence de privation.

Dans ce double exemple qui compare deux questions, la différence objective n'est pas dans le texte objectif, mais dans le regard de celui qui interroge et l'orientation de ses questions.

Attirer le regard sur un manque lorsque quelqu'un est comblé de dons, c'est un déplacement du regard de la donation faite par celui qui donne vers une vérité particulière négative pour celui qui a reçu. Ève avait reçu un accès à tous les arbres sauf un et, au lieu de regarder le don qui correspond à la quasi-totalité des arbres, le Serpent attire son attention sur l'unique exception pour elle.

Dans l'Évangile, lorsque le tentateur propose à Jésus de se jeter en bas d'un rocher, il utilise aussi une citation exacte de la parole de Dieu. Jésus ne lui répond pas que la citation est incorrecte, mais il lui oppose un autre regard par une autre citation.

La question du serpent est juste « *mathématiquement* » mais elle introduit une perversion du tentateur en regardant l'interdit là où il y a surtout des dons. Et, hélas, celui qui reçoit des dons en abondance et qui, au lieu de s'en réjouir, regarde ce qui manque, perd toute la joie des dons reçus.

Par une interprétation objective exacte mais trompeuse, le Serpent propose de détourner le regard de Ève des dons de Dieu vers ce qui la sépare de Dieu et en le présentant comme un manque. En l'amenant à regarder elle-même la parole de Dieu

sur la base d'une interprétation certes exacte objectivement, mais par une approche critique et négative, le Serpent amorce ce qui peut nous paraître a posteriori un piège, mais qui, en réalité, amène seulement Ève vers le choix fondamental que nul ne peut éviter.

C'est le choix fondamental entre l'amour et le non amour qui est, en réalité, introduit : la connaissance en dehors de soi en communion avec un autre est-elle un chemin de vie ou une privation causée par un autre que soi ?

Dans sa réponse, d'un point de vue uniquement cérébral et terrestre, Ève a peut-être fait ce qu'elle a pu. Qui serait capable, après quelque temps, de répéter « *textuellement* » une longue phrase de plusieurs dizaines de mots ? Et, même si Ève avait pu le faire, il fallait encore bien comprendre.

Certains pourraient penser que si elle s'était accrochée à la Parole de Dieu, elle aurait pu éviter le piège.

Mais, ce n'est pas certain parce que le piège était précisément non dans la parole objective mais dans le fait de la considérer « *seule* », isolée de Dieu. En fait, elle a accepté de prendre une attitude critique et de se faire elle-même, seule, le juge du sens objectif de la parole de Dieu et elle a abouti, objectivement, à un doute car, objectivement, les mots sont toujours susceptibles de sens multiples.

Et, lorsqu'on est dans le doute, on est déjà sorti de la communion, de l'amour de Dieu.

D'abord le doute, puis la transgression.

La question du Serpent était pourtant « *objectivement* » neutre : il avait seulement demandé à Ève de « *vérifier* » ce qui avait été dit. Mais, en réalité, lorsque le tentateur commence par demander à Ève « *Dieu a-t-il réellement dit ?* », il invite Ève à en juger « *par elle-même* » et à se détourner ainsi de la lumière de Dieu pour se tourner vers elle-même, vers sa conscience individuelle, pour qu'elle interprète elle-même et qu'elle juge elle-même de ce que Dieu a dit.

Le tentateur demande à Ève de lui dire ou de « *vérifier* » ce qui a été dit, de comprendre ce qui a été réellement dit par la parole de Dieu. Bref, de l'interpréter, et de le faire elle-même, seule devant la parole de Dieu reçue.

Le Serpent amène ainsi Ève dans la position du principe *Sola Scriptura* : examiner par soi-même, seul, ce que dit la parole de Dieu. Il a attiré son attention sur la « *seule* » Parole de Dieu (oh que cela paraît bien !) mais, en réalité, en attirant son attention sur la « *seule* » Parole de Dieu, sans plus se préoccuper de son auteur et de la communion d'amour dans laquelle cette parole lui avait été dite, il l'a, surtout, invitée à s'interroger elle-même, dans sa conscience propre, pour savoir ce que Dieu « *a vraiment dit* ».

C'est la posture dans laquelle Ève se trouve : elle est interrogée pour dire elle-même, seule, ce que Dieu a dit. Et, en fait, elle a répondu sans se tourner ni vers Dieu, ni vers Adam.

Dès que Ève accepte cette posture, une faille s'ouvre. Elle exerce son propre jugement (celui de sa propre conscience et de sa

propre intelligence) pour déterminer « *ce que la parole de Dieu a dit* ».

Dès que Ève accepte cette posture, le choix originel n'est-il pas déjà effectué ?

En effet, le tentateur et Ève vont interpréter et comprendre la parole de leur point de vue. Bien différent de celui du Créateur.

Ève regarde ce que la parole dit mais elle n'en retient plus que sa propre compréhension, qui est, en réalité, une interprétation.

À cet égard, il faut d'abord observer qu'il y avait deux arbres au centre du jardin d'Eden. On y trouve tant l'arbre de vie que l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais (Gn 3, 3). Et, après avoir mangé du fruit de l'arbre de la connaissance, les humains pouvaient d'ailleurs encore manger du fruit de l'arbre de vie, ce que Dieu empêchera (Gn 3, 22).

Plusieurs arbres dans un même centre unique : c'est possible comme trois personnes en un seul Dieu.

Mais, le Serpent ne montre qu'un seul arbre et confond les deux arbres qui se trouvent au milieu du jardin d'Eden. Il montre uniquement l'arbre de la connaissance (mais il ne parle pas de l'arbre de vie qui est aussi au milieu du jardin) et il affirme à Ève que le fruit de l'arbre de la connaissance ne les empêchera pas de vivre (mais il ne parle pas de l'arbre de vie qui est donné pour faire vivre).

Le Serpent fait croire à Adam et Ève qu'en mangeant du fruit de l'arbre de la connaissance, ils vivront éternellement (« *Vous ne mourrez pas* ») (Gn 3, 4) sans plus avoir besoin d'entretenir et

d'alimenter leur vie à l'arbre de vie, à la communion spirituelle avec Dieu.

Dieu avait dit : « *vous mourrez* ». Ève interprète : il y a un risque que vous mourriez.

Le tentateur suggère alors une autre interprétation de la parole de Dieu : de quelle vie et de quelle mort Dieu a-t-il parlé ? Physiquement et matériellement, en y intégrant le temps, le tentateur a pu présenter « *objectivement* » une autre vérité (Il était vrai que Adam et Ève allaient continuer à vivre physiquement après une transgression de l'interdit et que leur intelligence individuelle allait s'ouvrir) pour contredire la parole de Dieu.

Le tentateur, après avoir amené Ève à juger par elle-même de ce que Dieu a réellement dit, l'a fait réfléchir sur ce qu'était la « *mort* » indiquée par Dieu et a pu la convaincre que, dans la réalité physique immédiate, elle continuerait à vivre après s'être emparée du fruit interdit, ce qui était objectivement vrai puisque Adam et Ève ont, en effet, encore vécu sur terre de nombreuses années après leur transgression.

C'est ainsi que Ève va désormais comprendre et interpréter la parole de Dieu jusqu'à la nier.

En effet, dès qu'elle commence à répondre, elle interprète et son affirmation de ce que Dieu a dit n'est plus exactement ce que Dieu a réellement dit, mais une parole interprétée, son interprétation de la parole de Dieu.

Et cette interprétation de Ève laisse d'emblée s'infiltrer une

confusion.

Dieu dit : « *Tu pourras manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, car le jour où tu en mangeras, tu mourras* » (Gn 2, 16-17).

Ève dit : « *Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez* » (Gn 3,3).

Ève a ainsi étendu l'interdiction de manger pour en faire une interdiction de toucher.

Toucher la connaissance, voir et avoir pleinement accès à cette connaissance n'était pas interdit, bien au contraire. Il n'y avait aucune limitation à la connaissance elle-même.

Ce que Dieu indiquait à l'humain créé à son image, c'était uniquement de ne pas « *manger* » la connaissance du bon et du mauvais. Manger, c'est faire passer ce qui est extérieur à soi-même à l'intérieur de soi-même, c'est supprimer l'altérité de ce qui est mangé, c'est déplacer la connaissance avec un autre que soi par une connaissance exclusivement en soi.

À l'origine, Adam et Ève étaient parfaitement créés. Tout était très bon. Ils avaient tout en communion avec leur Créateur. Tout, y compris la connaissance, contrairement à ce que pourrait faire penser une lecture trop rapide du récit biblique.

Pourquoi Dieu, qui a créé les humains à son image, aurait-Il voulu les priver de la connaissance du bon et du mauvais sans laquelle leur liberté ne pouvait exister ?

Que vaut une liberté de choix si celui qui l'exerce n'a pas la possibilité de connaître le bon et le mauvais dans les



alternatives entre lesquelles il exerce sa liberté ?

En fait, Dieu n'a pas refusé l'accès des humains à la connaissance du bien et du mal. Ce qui leur était interdit c'était, non pas la connaissance, mais de manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

C'est seulement en interprétant la parole du Créateur qu'Ève a affirmé que Dieu aurait dit « *Vous n'y toucherez pas* » (Gn 3, 3) alors qu'il avait seulement dit « *tu n'en mangeras pas* » (Gn 2, 17).

Manger, cela signifie prendre, détacher de l'arbre et mettre la connaissance en soi-même. C'est une connaissance séparée, une rupture d'une connaissance partagée en Dieu et avec Dieu.

Dans ces conditions, l'interdiction ne concernait que le fait de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais. Mais, pas la connaissance elle-même. Ils y avaient accès, ils pouvaient la toucher, mais il était essentiel, vital, qu'elle reste en dehors d'eux-mêmes, portée par un autre qu'eux-mêmes.

Comment imaginer que, dans le paradis, nous n'aurions pas une parfaite connaissance en vivant dans la communion de Dieu ?

Créé à l'image de Dieu, l'humain avait la liberté parfaitement éclairée de Dieu lui-même. Il n'a pas péché par manque de connaissance. Hélas, il a péché librement et en parfaite connaissance de cause. Dieu n'en est en rien responsable.

Cette liberté de l'humain créé à l'image de Dieu est très importante. Comment pourrions-nous aimer Dieu sans être

libres ? Comment pourrions-nous partager sa vie éternelle d'amour sans pouvoir l'aimer librement ?

Appelés à gouverner le monde et à le développer pour achever son enfantement, Adam et Ève avaient une totale liberté pour cette mission qui ne faisait l'objet que du seul commandement concernant le fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais. Dans la communion avec Dieu, où la vision du bon et du mauvais est partagée avec Lui, tout est possible, tout est permis.

Mettre en doute la liberté d'Adam et Ève, ce serait mettre en doute leur création à l'image de Dieu.

C'est Satan qui a essayé de faire croire à une absence de liberté en suggérant un manque de connaissance.

Il ne faut certes pas exagérer la notion de liberté. Dieu lui-même déclare qu'il ne peut se renier. Personne n'en déduira qu'il n'est pas libre.

La liberté, ce n'est pas davantage un pouvoir absolu car cela empêcherait toute création d'un être libre. En effet, en nous créant libres, Dieu Lui-même s'est dessaisi de ce que notre liberté peut choisir.

Mais, en elle-même, Ève n'a plus vu qu'un manque, le manque de connaissance suggéré par Satan.

Ensuite, de la vérité d'une mort certaine dite par la parole de Dieu, Ève n'entend plus qu'un risque à craindre.

Dieu dit : « *vous mourrez* ». Ève interprète : « *il y a un risque que vous mourriez* ».

Selon Ève, Dieu aurait dit : « *de peur que vous mourriez* » : elle ne perçoit plus la différence « *objective* » entre un risque et une certitude, mais le Tentateur voit aussi qu'elle ne voit pas clairement ce que signifie mourir. Ève interprète qu'elle risque de perdre la vie. Quelle vie ?

Dieu avait dit : « *de mort tu mourras* ». Elle ne perçoit pas que la mort dont Dieu parle est autre que celle d'un animal naturel. Cette mort là peut être franchie, comme le Christ le révélera par des miracles puis, surtout, par sa résurrection.

Légères nuances de l'interprétation sur la base desquelles le tentateur va argumenter pour que Ève aille plus loin dans sa réflexion, maintenant qu'elle a été tournée vers ses propres pensées.

Car la tentation ultime de l'interprétation personnelle, c'est la négation radicale.

Le Serpent va pouvoir, cette fois, contredire « *dans un sens objectif* » la parole de Dieu et affirmer « *vous ne mourrez pas* ».

Oui, Dieu n'avait pas précisé de quelle vie il parlait, ni précisé le moment de la mort qui sanctionnerait une transgression, et c'est donc de manière objectivement exacte, ici encore, que le Serpent a pu dire à Ève : « *Vous ne mourrez pas* », ce que l'histoire a confirmé dans l'immédiat sur le plan physique et matériel. La transgression de l'interdit divin n'a pas provoqué la mort naturelle immédiate d'Adam et Ève.

Le Serpent avait donc raison : sur le plan matériel et en se situant dans le temps immédiat, il pouvait dire « *objectivement* »

que si Ève mangeait du fruit elle ne mourrait pas (immédiatement et physiquement). Mais, ce qu'il ne regarde pas c'est qu'il y a une autre vie et une autre mort. Ce fut la réalité. Ève puis Adam ont mangé et, objectivement et matériellement, ils ne sont pas morts physiquement le « jour » où ils ont mangé. Le Serpent aurait pu dire à Ève (et peut-être l'a-t-il fait) : « *Réfléchis Ève, regarde objectivement, interprète et comprend bien toi-même : la mort dont Dieu a parlé, ce n'est que du spirituel* ».

Le Serpent utilise la raison et des vérités « *partielles* » pour détourner de Dieu.

Dès la première tentation, on peut constater, en effet, que le dialogue du démon est trompeur. Non seulement, il commence par une affirmation fautive dans son contenu, mais elle est aussi fautive dans son objectif. Son but est de détruire la relation avec Dieu, de causer une rupture. Et pour cela, Satan utilise même la vérité. Il fait de la vérité un mensonge. Le vrai est utilisé de manière fautive pour susciter le mal.

Il y a plusieurs manières de mentir. On peut mentir en disant une affirmation qu'on sait contraire à la réalité. On peut aussi mentir en disant beaucoup d'affirmations vraies dans un but détourné pour en déduire une conclusion fautive, en raisonnant fausement des réalités vraies, ou pour donner du crédit à une affirmation fautive mêlée à du vrai, ou même uniquement pour provoquer une faute.

Satan sait très bien que Dieu n'a pas interdit de manger les fruits de tous les arbres, mais, ce qui peut surprendre, c'est que,

pour atteindre son but qui est de tromper pour provoquer le péché, il trompe en disant ... le vrai !

Dès que Ève choisit l'attitude qui consiste à donner l'autorité à son propre jugement (au jugement de sa propre conscience et de sa propre intelligence) pour déterminer ce que Dieu a dit, il faut bien constater qu'avant même de pécher concrètement, sa compréhension personnelle de la parole de Dieu est déjà une interprétation qui la modifie.

Ce n'est que dans la communion et l'harmonie avec Dieu, que l'homme « *sait* » décider ce qui est conforme à cette communion d'amour harmonieuse. Le résultat de l'homme « *seul* », avec « *sa* » conscience et « *son* » interprétation, on le connaît désormais.

La prétention de Ève à juger elle-même, « *seule* », de ce que dit la parole de Dieu, ouvre une porte déterminante. C'est la première application du *Sola Scriptura* (même si la Parole de Dieu n'était pas encore écrite) : elle regarde ce que la parole dit mais elle n'en retient que sa propre compréhension, qui est, en réalité, une interprétation.

Et quelle sera la tentation déterminante, le motif de cette rupture de la communion avec Dieu que nous appelons « *péché originel* », depuis Saint Augustin ?

Ève vit que le fruit interdit était « *précieux pour ouvrir l'intelligence* », son intelligence individuelle, isolée de Dieu, désormais apte à servir de référence suprême pour donner la « *bonne* » compréhension de ce point de vue.

Elle a vérifié seule ce que dit la parole de Dieu, elle a ainsi mis sa conscience personnelle au sommet. Elle a assumé « *sa* » responsabilité mais elle s'est ainsi séparée de Dieu.

Elle a ainsi choisi de faire de sa conscience individuelle l'autorité suprême.

Mais, il y a un immense « *mais* », la vie qui nous vient de Dieu est amour et communion. La solitude de l'homme est un enfer, une infinie souffrance, mais cette souffrance est un choix possible pour celui qui croit que le fait de ne pas être le maître suprême de sa propre vie est une souffrance pire encore.

Ce choix originel est une rupture avec la vie de Dieu. C'est le sens du mot péché. Parce qu'il est rupture avec Dieu, ce choix originel est un péché originel.

Et parce qu'il tue la vie même reçue du Dieu qui est amour et communion, cette vie reçue n'était plus transmissible qu'avec cette blessure mortelle.

## 12. Le pardon si peu connu du jardin d'Eden

Chassés du jardin d'Eden, Adam et Ève nous apparaissent facilement comme les premiers punis de l'histoire humaine et nous nous sentons vite injustement punis à cause d'eux pour une faute que nous n'avons pas commise.

Ne sommes-nous pas aveugles et injustes ?

Dans la nature, Adam et Ève n'étaient que des homo sapiens mortels. Même avec un esprit insufflé, leur belle intelligence supérieure ne leur donnait en rien accès à la vie divine, à une immortalité.

Les êtres terrestres sont naturellement mortels, temporaires. Dieu seul a la capacité de créer de l'immortalité.

Lorsque Dieu a fait entrer et a façonné des créatures terrestres dans son monde spirituel, dans son Eden, pour leur ouvrir la possibilité d'une vie éternelle en communion avec Lui, Il n'a pas anéanti leur réalité terrestre, naturellement temporaire et mortelle.

Adam et Ève ont été avertis d'un fait fondamental : la vie de Dieu qu'ils pouvaient partager éternellement en communion avec Dieu lui-même, comprend en elle-même une liberté sans laquelle il n'y a pas d'amour vivant. Cette liberté implique un choix sans lequel elle n'existe pas. Et Dieu a donné ce choix libre à Adam et Ève invités dans son Eden.

Mais, avec une parole vraie : si vous ne restez pas dans cette communion, si vous choisissez une « *connaissance* » séparée,

vous serez coupés de la vie éternelle qui est en Dieu et vous ne serez plus que des mortels selon votre propre nature sans Dieu. Vous mourrez (Gn 2,17).

Pas de suite, certes. Mais, en dehors de la communion avec Dieu, les êtres naturels ne subsistent pas plus longtemps que la courte durée de leur existence terrestre.

Remarquons-le : le choix du péché originel d'Adam et Ève de « *connaître* » séparément de Dieu ne les a privés immédiatement de rien de perceptible directement ni dans la réalité terrestre, ni même dans la réalité spirituelle du jardin d'Eden. Après le péché originel, Adam et Ève ont continué leur existence terrestre et même leur existence spirituelle dans le jardin spirituel d'Eden. Ils ont continué à vivre tant dans la réalité terrestre, là où ils vivaient dans le monde présent à un moment de l'histoire, que dans le monde spirituel imagé du jardin d'Eden qui échappe à toute réduction matérielle dans le temps ou l'espace.

Mais, coupés de la vie qui est en Dieu et de tout ce qu'elle leur permettait de réaliser dans la nature en communion avec leur Créateur, Adam et Ève étaient désormais des êtres mortels soumis aux limites de la nature, à la maladie, à la vieillesse et à la mort. Sans remède. Par nature. Ils étaient aussi mortels qu'une fleur ou que n'importe quel animal. L'avertissement de Dieu était clair et simple : vous mourrez !

« *Le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement* » (Gn 2,17).

Mais, dans le cœur de l'adam, tout ne n'est pas éteint lorsqu'il a



choisi d'en manger. L'adam, créé mâle et femelle, se souvient de l'action de Dieu qui, dans un sommeil mystérieux, a façonné une femme qui a ouvert entre Adam et Ève un amour éblouissant et l'humain nomme cette femme « Ève », ce qui signifie la « vivante », parce qu'elle est reconnue comme mère de toute vie (Gn 3,20).

N'y a-t-il pas ici, chez l'humain, une reconnaissance de la création de Dieu, un tout petit lumignon d'amour et de gratitude pour la vie donnée par Dieu dans le jardin d'Eden ?

Oui, Seigneur, c'est bien toi qui a tiré de l'adam terrestre, une mère de tout vivant.

Et la réaction de Dieu est remplie de tendresse.

Non, Il ne chasse pas Adam et Ève du paradis terrestre pour les punir de leur faute comme on le pense parfois trop vite. Pas du tout. Bien, au contraire.

Après le péché originel, après aussi le tout petit grain de reconnaissance manifesté par le nom donné à la première femme, Dieu a un geste d'une tendresse infinie.

Il recouvre Adam et Ève d'un vêtement (Gn 3,21). Le vêtement, c'est ce qui protège des agressions extérieures, tant physiques que morales.

Avant le péché originel, nous savons que, dans la communion avec Dieu, leur vie était parfaitement protégée. Ils n'avaient aucun vêtement (Gn 2,25). Ils n'avaient pas besoin d'une protection quelconque.

Mais, désormais, sans communion avec Dieu après s'être

emparés d'une connaissance séparée, Adam et Ève allaient mourir. Certainement (Gn 2,17). Selon les règles normales de la nature.

Pour les sauver de la mort, Dieu a recouvert leur peau terrestre d'un vêtement. Donné par Dieu lui-même, ce vêtement est une protection divine.

Faudrait-il croire que Dieu les a couverts d'un vêtement de peau arraché à une bête ?

Adam et Ève n'avaient pas besoin de Dieu pour se fabriquer une fourrure pour les protéger du froid s'ils le souhaitaient. Rien dans le texte ou dans la révélation chrétienne n'invite à penser que ce « *vêtement de peau* » serait une peau d'un animal.

Le corps physique d'Adam et Ève avait déjà nécessairement une peau corporelle, matérielle, comme tous les animaux.

Il serait difficile d'imaginer que Dieu lui-même aurait tué des animaux pour en retirer la peau et fabriquer un vêtement. Adam et Ève auraient pu aisément le faire eux-mêmes, après avoir utilisé des végétaux pour cacher leur nudité.

Il est donc utile de chercher s'il n'y a pas un autre sens possible pour ce vêtement dont Adam et Ève sont revêtus à un moment où ils se trouvent encore dans le jardin spirituel de l'Eden qui transcende leur réalité terrestre.

On peut rapprocher le vêtement de peau et les feuilles de figuier. Mais, la finalité était-elle la même ? Les feuilles de figuier sont utilisées comme vêtement par Adam et Ève après le péché qui a blessé leur communion avec Dieu.

À cet égard, les feuilles de figuier ne protégeaient de rien d'autre que du regard de Dieu. Et encore... C'est l'homme qui se cache, qui évite de rencontrer Dieu.

Le vêtement de peau, par contre, est voulu par Dieu lui-même. Contrairement aux feuilles de figuier, ce vêtement n'est pas choisi par l'homme. C'est une conséquence qui vient de Dieu.

Les feuilles de figuier avec lesquelles le récit de la Genèse nous dit qu'Adam et Ève tentent de se cacher, ne sont guère efficaces.

L'homme croit volontiers qu'une simple feuille peut suffire à le protéger du regard, de la présence de Dieu qu'il vient de trahir. Mais, une feuille, cela se met, cela s'enlève.

Hélas, l'effet de la transgression qui a blessé la relation de l'homme à Dieu est beaucoup plus grave et ses effets s'étendent à toute la réalité terrestre de l'homme. C'est toute sa vie terrestre et toute sa chair qui sont blessés et qui doivent désormais être revêtus d'un vêtement qui les protège dans la rupture qu'Adam et Ève ont choisie. Ils ont choisi de se saisir eux-mêmes du fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, d'exister par eux-mêmes, de manière autonome, en ignorant que la vie est en Dieu, dans la communion d'amour avec Lui.

En hébreu, le mot « *peau* », dans le texte de Gn 3, 21 qui indique que Dieu revêt Adam et Ève d'un vêtement de « *peau* », est exactement le même mot que celui qui, avec une autre ponctuation, se traduit par « *aveugle* » dans d'autres passages bibliques (Lév 19, 14 et 21, 18; Dt 15, 21 et 27, 18 ; 2 Sam 5, 8 ; 2 R

25, 7 ; Is 42, 19 et 43, 8, ...etc). C'est un vêtement de « *peau* » qui le rend « *aveugle* ».

Voir Dieu face à face est brûlant pour l'homme pécheur. Il ne peut voir Dieu sans mourir (Ex 33, 20 ; Jg 13, 22). Après le péché originel, il y a une incompatibilité entre la vie divine et la vie terrestre.

Que signifie, dans ce contexte, le « *vêtement de peau* » dont Dieu revêtit Adam et Ève ?

Le vêtement, c'est ce qui nous protège de l'extérieur, de l'autre, et, ainsi, il exprime aussi ce qui nous en sépare et suppose des menaces ou des dangers dont il sert à protéger.

Le mot *peau* ne doit donc pas nécessairement nous faire penser à une fourrure d'homme préhistorique. Le mot principal est le mot *vêtement*. Désormais, notre *peau*, notre chair terrestre, notre corps autant que notre esprit sont recouverts d'un vêtement, quelque chose qui nous protège de la lumière et de la présence divine dont nous ne pouvons vivre sans être en communion avec Dieu.

Le vêtement de *peau* est donné à Adam et Ève à la fin du récit du péché originel dans lequel seules des images peuvent nous relater le drame spirituel qui s'est produit. À ce stade du récit, le langage reste inévitablement imagé bien qu'il nous parle d'une réalité historique, de faits qui se sont produits à un moment et à un endroit bien précis de l'histoire de notre monde, mais il s'agit de faits principalement spirituels, d'une rupture avec Dieu.

La difficulté vient de ce que nous ne pouvons parler de réalités spirituelles qu'avec des mots de la réalité terrestre. Lorsque le récit nous parle de leur choix spirituel, de leurs dialogues avec Dieu et avec Satan, de la connaissance du bon et du mauvais, seules des images peuvent nous en parler.

Après leur rupture avec Dieu et leur éloignement de l'Eden, nous qui sommes faits de corps et d'esprit, nous avons tellement difficile à percevoir la réalité de l'esprit. Nous ne voyons plus qu'à travers un voile...

Ce n'est qu'après son choix originel que l'humain ressent le besoin d'une protection à l'égard de l'extérieur (Gn 3, 7 et 10) et qu'un voile (le vêtement de « *peau* ») va exister entre lui et Dieu, entre lui et le monde de l'esprit.

Ne sommes-nous pas ici à un moment décisif pour notre salut ?

Après avoir annoncé la mort à Adam et Ève s'ils mangeaient le fruit interdit, le vêtement qu'ils ont reçu de Dieu, avant d'être rejetés du monde spirituel de l'Eden, n'est-il pas la protection essentielle qui va les préserver et permettre leur salut ?

N'est-ce pas un cadeau inouï ? Regardons ce qu'il donne à l'humain selon ce que Dieu en dit lui-même après l'avoir revêtu : « *Voici, l'adam est devenu comme un autre nous-même* » ! ! ! Dieu constate qu'il peut désormais « *prendre de l'arbre de vie pour en manger et vivre éternellement* » (Gn 3,22).

Désormais, revêtu de son vêtement divin, l'humain ne doit plus nécessairement et certainement mourir.

Ainsi, malgré leur transgression mortelle à cause de laquelle

Adam et Ève devaient mourir « *certainement* » et la mortalité naturelle de leur corps, leur mort n'est plus certaine. Avec leur vêtement nouveau, ils ne meurent plus comme Dieu le leur avait dit. Par le don de ce vêtement divin, Dieu les a rendus capables désormais de vivre éternellement.

Le vêtement reçu de Dieu est le premier pardon fait à l'humanité.

Ce « *vêtement de peau* » donné par Dieu n'est-il pas le dernier acte créateur de notre être actuel qui complète notre nature humaine transmise de génération en génération dans toute la descendance d'Adam et Ève qui un corps humain naturel façonné progressivement parmi toutes les autres créatures depuis des milliards d'années avec un esprit insufflé et une immortalité de son âme spirituelle ?

Cette immortalité de tous les descendants d'Adam et Ève n'était pas encore assurée lorsqu'ils étaient dans le jardin d'Eden puisqu'ils pouvaient encore mourir s'ils mangeaient le fruit défendu. Mais, avant d'être privés de l'Eden spirituel de Dieu, Adam et Ève ont reçu un vêtement qui a rendu leur vie immortelle et leur a permis de transmettre cette vie immortelle à toute leur descendance. Une vie demeurant ainsi capable de partager éternellement la vie de Dieu, une vie qui peut être sauvée.

C'est le pardon et l'immortalité révélés à l'humanité dès le jardin d'Eden là où tant de lecteurs du récit biblique ne paraissent voir qu'une punition injuste pour une descendance innocente.

Dieu aime et pardonne encore. Malgré le péché originel.

Avec ce vêtement nouveau, cette création supplémentaire, Adam et Ève peuvent vivre éternellement. Désormais, ils sont comme Dieu.

Mais. Car, il y a, hélas, un immense « *mais* » ! Un « *mais* » infiniment douloureux.

Que vaut cette vie éternelle sans la communion avec Dieu ?

Avec ce vêtement nouveau, reçu de Dieu qui « *par-donne* », qui donne « *par-dessus* » la transgression, le choix libre qui sépare de Dieu n'a pas disparu, la vie éternelle possible reste celle d'une vie dans un état séparé de Dieu par le péché originel.

Et ici, Dieu va encore ajouter un surplus de tendresse et d'amour.

Observons, en effet, que Dieu a créé un vêtement qui permet à l'humain de vivre éternellement malgré le péché.

Bonheur ou terrible perspective ?

Le néant de la mort physique n'est rien. La feuille qui tombe et se décompose n'est qu'un fait passager. Mais, survivre à la mort physique en dehors de la communion de Dieu, n'est-ce pas l'enfer ? La privation éternelle de l'amour de Dieu n'est-elle pas la pire des souffrances ?

N'est-ce pas pour sauver l'humain de cette perspective que Dieu décide de retirer l'humain de son jardin d'Eden ? N'était-ce pas la seule manière d'éviter que l'humain ne vive éternellement dans des conditions « *infernales* » que de lui

barrer l'accès à l'arbre de vie en le mettant en dehors du jardin d'Eden ?

C'est ce que Dieu constate : « *Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bien et du mal ! Maintenant, ne permettons pas qu'il avance la main, qu'il cueille aussi le fruit de l'arbre de vie, qu'il en mange et vive éternellement !. Alors le Seigneur Dieu le renvoya du jardin d'Éden* » (Gn 3, 22-23).

De ce point de vue, ce n'est pas par punition, pour lui causer un mal ou le priver d'un bien, mais par un surplus d'amour protecteur et prévenant, que Dieu décide aussitôt, après avoir recouvert Adam et Ève d'un vêtement protecteur qui leur permet de pouvoir vivre éternellement en se nourrissant à l'arbre de vie, de les écarter du jardin d'Eden et de l'arbre de vie.

Et là nous pouvons nous réjouir de voir Dieu qui intervient pour protéger l'humain.

Sans le vêtement de peau reçu de Dieu, Adam et Ève seraient morts éternellement. Réduits à rien d'autre que de la poussière du sol.

Avec ce vêtement, ils sont désormais comme Dieu. Ce vêtement protège leur âme et maintient éternellement leur capacité à se nourrir à l'arbre de vie. Ce vêtement spirituel les a rendus immortels parce que Dieu est immortel, mais leur corps terrestre reste soumis à la mort naturelle.

Grâce à ce vêtement, l'humain peut encore être sauvé de la mort.

Grâce à son éloignement temporaire de l'arbre de vie, l'humain peut encore éviter la souffrance infinie d'une vie sans Dieu.



C'est déjà la perspective du Christ qui s'annonce.

Le Christ va lui ouvrir un chemin nouveau, la possibilité d'un autre choix différent de celui du premier couple humain qui a plongé l'humanité dans le péché originel.

À défaut de pouvoir s'alimenter à la vie et à la connaissance de Dieu dans le jardin spirituel d'Eden, Adam et Ève vont certes devoir subir la mort terrestre naturelle, mais ils vont pouvoir éviter de vivre éternellement séparés de Dieu car le vêtement qui les protège demeure. Parce que ce vêtement est spirituel, la mort de leur corps, selon les lois normales de la nature, ne peut plus détruire leur âme dès lors que sa réalité spirituelle est protégée.

Avec ce vêtement, l'humain conserve, malgré le péché originel, la possibilité d'accéder à l'arbre de vie. Il est « *comme chacun de nous* » dit Dieu (Gn 3,22). Par la connaissance du bon et du mauvais, hélas acquise de manière séparée par le péché originel. Mais aussi par sa capacité protégée de pouvoir se nourrir éternellement à l'arbre de vie auquel il aussi accès désormais « *comme chacun de nous* ».

Tout descendant de ce premier couple sauvé de la mort, est désormais protégé par un vêtement divin qui lui a été donné dans le jardin d'Eden, dans le monde spirituel de Dieu, dans les cieux. Ce vêtement fait partie de son être et a été transmis par Adam et Ève à toute leur descendance.

Grâce à ce vêtement, l'âme de tous les enfants d'Adam et Ève que nous sommes est préservée et ainsi devenue immortelle

parce que notre être spirituel conserve la capacité de s'alimenter éternellement à l'arbre de vie par une protection divine. Mais, pour éviter l'enfer d'une vie séparée de Dieu, il va falloir rétablir un accès à l'arbre de vie dans une communion avec Dieu délivrée du péché.

Le récit biblique du livre de la Genèse nous invite ainsi à reconnaître que nous avons certes hérité d'une vie blessée, diminuée, dégradée, par le péché originel. Mais, aussi, d'une vie protégée par un vêtement divin, un « *vêtement de peau* », et préservée d'une vie éternellement éloignée de l'amour de Dieu.

Car, qu'est-ce qu'une peau ? Une peau a deux particularités : d'abord, elle recouvre la totalité du corps de la tête au pied et toutes les parties du corps sans exception sont recouvertes par sa peau. Ensuite, elle est essentielle à la vie même du corps et sans une peau, le corps meurt.

Le vêtement nouveau est comme une peau qui nous recouvre tout entier sans exception et sans lequel nous ne pourrions vivre de la vie de Dieu.

Nous retrouvons ici une image du Christ que nous sommes invités à revêtir. « *Revêtez le Christ* », nous dit l'Écriture (Rom, 13, 14). Le Christ nous sauve tout entier. C'est tout notre être, corps, âme et esprit, qui est sauvé par la Christ.

Préfigurant le Christ, le vêtement de peau a protégé entièrement Adam et Ève de la mort méritée et les a rendus capables d'être sauvés par le Christ. Comme une peau, ce vêtement fut le premier cadeau à l'humanité pécheresse

couvrant et préservant tout leur être, protégeant leur vie, pour qu'Adam et Ève et leurs descendants puissent encore partager éternellement la vie de Dieu par le Christ.

La mort était certaine. Seul un don gratuit, pleinement réalisé dans le Christ, a sauvé l'humanité de la mort, par un don unique fait à un couple sauvé de la mort par un « *vêtement* » le protégeant tout entier, protégeant sa vie.

C'est cette vie protégée du péché originel qui nous a été transmise et nous permet aujourd'hui encore d'être sauvés par le Christ.

Chassés provisoirement du jardin d'Eden, oui. Mais, pour pouvoir encore être sauvés par un pardon divin, même si, au delà des limites de la réalité corporelle, un « *vêtement* » nous sépare actuellement d'une claire vision, nous aveugle. Même s'il nous sépare aujourd'hui de l'harmonie avec Dieu.

Désormais, une peau de chair nous recouvre et elle nous a rendu aveugles à la réalité du monde spirituel dans lequel on ne peut vivre qu'en communion avec Dieu. Mais, ce monde spirituel subsiste et sa présence se manifeste encore.

Le monde spirituel peut avoir des manifestations matériellement visibles, comme celles du Christ ressuscité qui vient manger avec les siens, se laisser toucher, qui apparaît et disparaît à la vue des yeux de chair de ses amis. Mais, la réalité spirituelle est bien davantage que ce que nos moyens terrestres nous permettent de percevoir.

Le jardin d'Eden, dans lequel il n'y a pas de séparation entre la

vie corporelle et la vie spirituelle, mais la possibilité de vivre en communion avec Dieu, n'a pas disparu. Il est toujours présent, mais nous ne pouvons plus le voir.

Nous sommes cependant appelés à être sauvés, à retrouver pleinement notre humanité faite de chair et d'esprit.

Notre situation est bien décrite par Saint Paul, lorsqu'il nous parle de la connaissance humaine : « *En effet, notre connaissance est partielle...*

*Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel disparaîtra. Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je raisonnais en enfant, ; une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. Car nous voyons à présent dans un miroir, en énigme, ... À présent, je connais d'une manière partielle » (1 Co 13, 8-12).*

Les miroirs de l'époque ne renvoyait qu'une image troublée, « *comme à travers un voile* » selon certaines traductions.

Même très approfondie, une exploration terrestre avec nos moyens de chair ne peut pas nous permettre de retrouver ou de voir le jardin d'Eden dont la réalité était cependant bien présente et perceptible pour Adam et Ève avant leur choix originel. Aujourd'hui, ce jardin n'a pas disparu dans la réalité spirituelle, mais sa perception nous est barrée parce qu'un vêtement « *de chair* » nous recouvre et réduit notre vue.

À travers le Christ sans péché, nous pouvons cependant retrouver en lui et par lui cette perception qui nous est voilée.

En regardant le Christ et ses miracles, nous pouvons prendre conscience de ce que l'homme sans péché aurait pu faire, de ce

qu'Adam et Ève pouvaient faire en communion avec Dieu, comment ils auraient pu vivre dans le monde terrestre.

La mort physique y est un renouvellement naturel, mais cette mort physique dans la création naturelle était soumise à l'homme lui-même. En communion avec Dieu, l'humain pouvait faire vivre sans limites matérielles toutes les choses créées, y compris son propre corps.

Vous ne mourrez pas avait dit Satan. Cela allait être vrai, même si cette vérité était détournée pour tromper et provoquer une transgression mortelle. Sans la communion de Dieu, les humains étaient voués à la mort naturelle.

En dehors de Dieu, leur existence débouche sur la mort de la vie divine insufflée en eux.

Mais, revêtue du vêtement protecteur donné par Dieu, l'âme d'Adam et Ève est devenue immortelle et ils ont transmis cette immortalité à tous leurs descendants.

Vous serez comme des dieux, avait dit Satan. C'était vrai aussi mais Satan en cachait une modalité essentielle : la communion d'amour et de vie avec le Créateur.

Satan, qui était un ange déchu de Dieu, a-t-il deviné que Dieu, qui est amour, n'abandonnerait cependant pas l'humanité dans la mort causée par le péché que Dieu savait possible en créant l'humain à son image avec une liberté semblable à la sienne ?

La parole de Dieu avait dit la vérité aux humains créés à son image : s'ils s'emparaient d'une connaissance séparée du bon et du mauvais, ils étaient voués à la mort car seule la vie reçue de

Dieu pouvait les faire vivre au-delà de leur vie naturelle mortelle. Certes, Dieu pouvait et allait venir à leur secours. Mais ce secours demandait un acte d'amour nouveau de Dieu.

L'immortalité donnée aux humains est tout autre que la caricature que Satan a présentée dans le jardin d'Eden. Tout autre aussi la possibilité de partager l'amour, la vie et la connaissance de Dieu qui leur a été donnée. Contrairement à l'immortalité séparée montrée par Satan, l'immortalité de la vie en Dieu et le partage de l'amour de Dieu ne peuvent se vivre en dehors de son amour.

La vérité cachée par Satan demeure : le péché conduit à la mort de la vie divine en l'humain.

Vous ne mourrez pas dit Satan. Celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais lui répond Jésus.

Cette immortalité offerte est un par-don gratuit de Dieu. Un don gratuit d'un chemin de vie éternelle offert à l'humain libre.

Et ce pardon inouï a bien commencé dès le jardin d'Eden. Revêtue du vêtement donné par Dieu, l'âme d'Adam et Ève était immortelle lorsqu'ils ont été chassés de l'Eden. Revêtue du vêtement donné par Dieu, leur âme restait capable de partager la vie éternelle de Dieu lorsqu'ils ont été chassés de l'Eden. Revêtue du vêtement donné par Dieu, leur âme pouvait encore être sauvée par le Christ.

C'est cette vie blessée par leur choix originel mais protégée par Dieu qu'Adam et Ève nous ont transmise, avec son lot de souffrances dans un état désormais soumis aux phénomènes

naturels dont la mort.

Dieu ne pouvait-il prévoir qu'en créant un être nouveau aussi libre que Lui, il y avait, au moins, un risque que cet être nouveau fasse le choix libre de se séparer de Lui ?

Comment imaginer le contraire ? La possibilité de se séparer est essentielle à l'existence d'un être libre, autant qu'à une vie d'amour impossible sans une telle liberté, et le choix d'une telle séparation, même mortelle, était prévisible.

En réalité, nous pouvons penser que Dieu préparait déjà le salut par son Fils unique lorsqu'il a créé l'humanité. En créant un être à Son image et à Sa ressemblance dans le monde créé, il rendait possible simultanément de devenir Lui-même une telle créature dans le monde créé et de venir sauver ainsi le développement et l'enfantement du monde confié aux humains, même après un choix contraire de leur part. Comment aurait-il pu se faire homme s'il n'avait d'abord fait l'homme à son image ? Comment aurait-il pu ne pas préparer un tel salut en sachant que cet homme, créé libre comme Lui, pouvait choisir un chemin de mort pour lui-même et pour le monde, et qu'il faudrait un autre homme, un nouvel Adam, pour reprendre et accomplir la mission originelle confiée à l'humanité créée à l'image de Dieu ?

En présence du péché le plus absolu qui soit, celui qui brise la communion avec Dieu et qui porte en lui tous les meurtres et tous les péchés les plus douloureux de la suite de l'histoire humaine, le récit de la Genèse vient nous montrer qu'en effet, le pardon s'est manifesté dès l'origine. Le pardon commence déjà

dans le jardin d'Eden et s'accomplira pleinement dans le Christ.

La réalité de la création de l'humain créé libre à l'image de Dieu et l'action puissante de Dieu pour le sauver de son éloignement mortel dès l'origine sont au cœur de l'Évangile à annoncer.

Comme les apôtres avant, pendant et après la transfiguration, Adam et Ève sont restés dans la même réalité terrestre lorsqu'ils ont vécu dans l'Eden (le monde spirituel de Dieu) et lorsqu'ils en ont été chassés.

Adam et Ève ont reçu la capacité de vivre en communion avec Dieu. Mais, créés à l'image de Dieu, ils ont aussi reçu la liberté sans laquelle une vie d'amour n'est pas possible et nous connaissons la suite.

Blessée par le péché originel, revêtue par un vêtement divin, et éloignée de l'Eden, notre vie héritée d'Adam et Ève est, hélas, profondément incapable de vivre en communion avec Dieu autant que de se soustraire aux désordres de la séparation avec Lui, sans la délivrance du Christ.

La nature de l'être humain n'a cependant pas été changée par le choix originel des premiers humains créés à l'image de Dieu, ni par sa sortie du jardin d'Eden. Rien dans la Genèse ou la foi de l'Église n'affirme cela. Il a seulement perdu les dons liés à la communion qu'il avait avec Dieu et, notamment, le don préternaturel lui permettant de vaincre la mort, de la franchir.

Parce qu'il est rupture avec Dieu, l'Église, à la suite de Saint Augustin, désigne ce choix originel comme un péché, « *le* » péché originel.



Nous savons que, depuis ce péché originel, il y a eu une interruption dans l'enfantement du monde confié à l'humanité, et que ce monde reste aujourd'hui dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore, mais cela n'a pas changé la nature terrestre, mais seulement la capacité de l'humain de la gouverner et de la développer en harmonie avec Dieu.

Avant comme après, l'évolution se poursuit sans discontinuité. Nous ne pouvons savoir ce que l'humain en harmonie avec Dieu aurait fait du monde présent.

Alors que l'esprit de nos premiers parents avait accès à l'Eden de Dieu, notre esprit, notre raison et notre sensibilité terrestres sont aujourd'hui comme entravés dans les limites de notre cerveau.

Ils ne peuvent rien savoir de ce qu'il y a en dehors de ces limites par leurs seuls moyens. Comment un humain, qui ne voit que ce qu'il y a dans la boîte à l'intérieur de laquelle ses capacités humaines peuvent percevoir quelque chose, peut-il savoir ce qu'il y a à l'extérieur de ce que son cerveau peut connaître ?

Heureusement, il nous reste un esprit, insufflé dans notre ADN au jour de la création de l'humanité, qui peut recevoir l'Esprit Saint.

Le Christ nous révèle pleinement qu'en dehors de ce que notre cerveau naturel peut percevoir, il n'y a pas seulement une réalité plus vaste, ni une réalité distincte de la nôtre, mais un Dieu qui est une union de personnes et qui agit, qui crée, qui invite dans son monde à Lui, avec une puissance d'action dans

la réalité terrestre que le Christ, le vrai fils de l'homme tel qu'il a été créé, sans péché, nous montre par ses miracles et par sa résurrection.

Le Christ a été mis dans la même situation qu'Adam avant le péché originel (avec un corps identique à celui d'Adam avant ce péché) mais il a fait un autre choix.

Dieu a pu se faire homme pour restaurer la communion perdue par l'humanité non seulement parce qu'il a d'abord créé l'humain à son image avec une nature dans laquelle il pouvait parfaitement s'incarner lui-même mais aussi parce qu'après le péché originel, l'humain actuel est toujours, comme au moment de la création, une créature « *bonne* » et « *à l'image de Dieu* ». Notre nature est toujours bonne comme lors de sa création. Notre corps n'est pas différent de celui d'Adam et Ève avant le péché originel, ni déchu. C'est spirituellement que nous sommes déchus parce que séparés de la source de notre vie et, comme notre âme est le produit de l'union du corps et de l'esprit qui constitue chaque humain, notre âme en est blessée et notre corps privé des bienfaits de la communion de Dieu.

Le monde n'est en rien devenu mauvais, mais il est actuellement privé de son développement harmonieux qui avait été confié à l'humain et demeure dans l'attente d'un enfantement que l'humain ne peut réaliser qu'en communion avec Dieu. C'est cette communion que le Christ a rendue à nouveau possible en Lui et par Lui.

### **13. La vie nouvelle par la conversion**

Que devient l'humain avec son vêtement de peau qui protège désormais sa vie, créée à l'image de Dieu mais blessée, dans un monde précaire qu'il ne contrôle plus et où il est désormais soumis à la souffrance et la mort ?

L'amour de Dieu et son respect de la liberté de l'humain vont aller au-delà du choix originel d'Adam et Ève.

Car, après avoir fait le choix originel de faire prévaloir le moi individuel sur la communion avec Dieu, de mettre la connaissance en lui-même plutôt que dans un chemin d'attention à un autre, l'humain découvre dans la réalité terrestre les effets concrets de ce choix. Il expérimente son choix, ce qui, même s'il avait toutes les connaissances préalables possibles, ajoute encore un ultime surplus de connaissance et de conscience de la réalité de ce choix originel et de ses conséquences.

Et pour percevoir toute la réalité en cause, l'humain va ainsi

pouvoir connaître l'expérience contraire à celle d'une humanité en communion avec son créateur qui lui a été offerte. Il va connaître l'alternative choisie par Adam et Ève.

Mais, un nouvel Adam va aussi révéler pleinement l'autre choix possible et le réaliser dans l'humanité créée pour permettre à l'humain qui a expérimenté l'autre choix, hérité d'Adam et Ève, de pouvoir pleinement et librement faire à nouveau le choix de la communion avec Dieu qui existait à l'origine dans le jardin d'Eden.

Et si une nourriture, la connaissance du bon et du mauvais qui était un fruit dans l'Eden de Dieu, a été mangée par Adam et Ève qui l'ont ainsi absorbée au plus profond d'eux-mêmes, jusqu'au plus profond de leur conscience, alors qu'ils en disposaient pleinement dans la communion harmonieuse d'amour avec leur Créateur, Dieu ne les a cependant pas abandonnés. Ni eux-mêmes, ni aucun de leurs descendants qui ont reçu leur vie blessée mais divinement protégée par un vêtement qui leur permet, aujourd'hui encore, un autre choix.

Aujourd'hui, c'est une autre nourriture que Dieu donne pour rejoindre pleinement l'homme blessé jusqu'au fond de sa conscience. Et cette nourriture, c'est Dieu lui-même.

Car Dieu lui-même vient nous rejoindre dans notre humanité en se faisant lui-même nourriture que nous puissions manger pour guérir cette autre nourriture mortelle que fut le fruit de la connaissance du bon et du mauvais dans le jardin d'Eden.

En fait, la conscience du chrétien, où le fruit interdit a

désormais placé la connaissance du bon et du mauvais, a besoin, comme tout son être, de se convertir, de ne pas rester l'esclave d'elle-même, mais de retrouver la communion perdue avec son Créateur.

Sans la communion d'amour avec Dieu qu'Adam et Ève ont délaissée, la conscience et l'intelligence humaines sont obscurcies. Ce n'est pas seul, dans sa propre conscience, que l'homme peut retrouver l'harmonie avec Dieu, la vie avec Dieu, l'intelligence et la compréhension de la Parole de Dieu.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. C'est vérité profonde que la parole de Dieu exprime dans la Genèse n'a jamais cessé d'être vraie. Cela ne concerne pas que l'union conjugale par laquelle Adam et Ève ont pu refléter la vie d'amour de Dieu qui est Père, Fils et Esprit Saint. Cette vie conjugale à l'image de Dieu c'est aussi l'ouverture de l'humanité à la vie de Dieu qui est amour et communion. Cette vie « *n'est pas* » en dehors de cette communion où toute connaissance du bon et de mauvais comme du vrai et du faux est en Dieu.

Convertissez-vous !!! Tournez-vous vers le Royaume des Cieux qui est tout proche ! C'est le fondement de l'Évangile prêché par le Christ.

Et, attention ! À cet égard, l'expression « *repentez-vous* » qui, en français, ne met l'accent que sur la pénitence, la désolation du mal commis, ne rend pas toute la force de l'Évangile. L'expression « *convertissez-vous* » met mieux l'accent sur le changement de direction qui semble essentiel et que la traduction par « *repentez-vous* » fait disparaître.

La repentance ne suffit pas si elle ne s'accompagne pas d'une conversion qui inverse le choix originel qui a blessé l'humanité.

Comme pour l'arbre de la connaissance dans le jardin d'Eden, celui qui choisit librement la communion avec Dieu considère que le « *bon* » c'est ce qu'il partage en communion avec Dieu et que c'est donc le « *bien* » et, inversement, que ce qui n'est pas en communion avec Dieu est « *mauvais* », contraire au Bien, et donc « *mal* », que celui qui se tourne vers lui-même plutôt que vers le bien doit se « *repentir* », que tout ce qui sépare de la communion avec Dieu est « *péché* », mais tout cela ne peut nous faire oublier qu'il ne s'agit pas d'un bien ou d'un mal qui s'imposerait à l'humain comme une contrainte préétablie contraire à sa liberté.

« *Dieu seul est bon* » nous dit le Christ (Mt 19, 17).

Mais, la liberté de l'humain c'est de pouvoir saisir toute connaissance et la manger pour la mettre en lui pour décider lui-même de ce qui est « *bon* » ou « *mauvais* ».

Dieu s'est dessaisi Lui-même de tout pouvoir contre cette liberté lorsqu'il a décidé de créer un être à son image et à sa ressemblance, aussi libre que Lui, pour qu'il puisse aimer comme Lui avec la même liberté et partager sa vie divine.

Dieu ne peut que nous avertir, nous donner toute la connaissance nécessaire pour que nous puissions choisir librement, en pleine connaissance de cause, puis nous inviter par cette parole essentielle : « *convertissez-vous* », tournez-vous vers Dieu, car il est et reste tout proche. Plus encore, en assumant notre condition humaine et en franchissant la mort

par sa résurrection, le Christ a restauré le chemin qui nous permet à chacun de pouvoir réintégrer l'Eden de Dieu.

Mais, cette fois non plus dans un jardin limité mais dans la plénitude de l'amour de Dieu qui ne peut être partagé pleinement que si il est librement choisi.

Car, tout est là : comment renverser, retourner, la voie sans issue d'une connaissance mangée par nos premiers parents qui l'ont ainsi placée en eux-mêmes ?

Certains, surtout nos frères protestants, pensent qu'il suffirait, grâce à la présence de l'Esprit Saint qui nous est donnée, d'écouter et d'accepter la parole de Dieu. *Sola scriptura* : la Bible seule suffirait pour être fidèlement en communion avec Dieu.

Mais, comment sur ce point essentiel, pourrions-nous oublier les circonstances qui ont amené Adam et Ève à manger le fruit de la connaissance du bon et du mauvais malgré l'avertissement contraire de Dieu ?

Suffirait-il pour connaître la volonté de Dieu et nous mettre en harmonie avec elle de regarder la parole de Dieu et de nous demander : Que dit-elle, au juste ?

À cet égard, il est important d'observer que c'est précisément de cette manière que Ève a été amenée à la transgression mortelle et d'entendre un enseignement pour aujourd'hui.

Il n'y a que dans la communion avec Dieu que Sa parole peut être bien comprise. L'intelligence séparée de l'homme est un piège dans lequel Ève puis Adam sont tombés.

Si nous croyons être capables de comprendre « *seuls* » la parole de Dieu, nous faisons de l'homme l'interprète de la parole de Dieu par son propre jugement !

Rappelons-nous le Serpent de la Genèse ! Il pose une question (« *Dieu a-t-il réellement dit ?* ») que tout exégète comme tout homme peut se poser à n'importe quel sujet lorsqu'il cherche lui-même une réponse dans la Bible.

Il peut découvrir une interprétation objectivement exacte (« *Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin* », ce qui est juste puisqu'il ne devait éviter de manger que les fruits d'un arbre), mais néanmoins trompeuse par un regard personnel différent (Ne plus voir tous les fruits donnés par tous les autres arbres pour se concentrer sur un seul et y voir un manque).

Le récit nous montre que l'homme « *seul* » est capable de quitter la joie de ce qu'il a reçu pour la tristesse, lorsqu'il regarde négativement la même réalité.

L'objectivité ce n'est jamais que la concordance d'un mot ou d'une phrase avec un sens que le lecteur peut donner, souvent au milieu de plusieurs autres possibles. La vérité n'est pas dans cette seule objectivité mais dans le regard de celui qui lit ou écoute, dans la relation entre celui qui parle et celui qui écoute.

Le Serpent a exploité la compréhension objective de la parole de Dieu.

Oui, Dieu avait interdit de manger de « *tous* » les arbres du jardin puisque l'un d'eux était interdit.

Mais, le regard uniquement objectif ne suffit pas pour préserver



l'humain de la mort d'une connaissance qui ne se trouve qu'en lui-même.

Car par la seule objectivité prétendue d'une écoute personnelle, le tentateur invitait Ève à observer, à se mettre à l'écoute de la parole de Dieu, mais, en même temps à en juger par elle-même.

Mais, comment pourrions-nous faire autrement ?

C'est ici que l'Évangile résonne : « *Convertissez-vous !* »

Pour effacer jusqu'au plus profond de nous-mêmes les effets du fruit de la connaissance mangé par Adam et Ève, c'est un nouvel Adam, le Christ, qui se donne Lui-même à manger.

Son corps se fait nourriture pour atteindre tout ce que le fruit de l'Eden a pu atteindre en nous. En mangeant le corps du Christ, nous pouvons être guéris au plus profond de nous-mêmes.

« *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle* » (Jn 6, 54).

Certes, comme dans le jardin d'Eden, notre raison nous amène la même question « *Dieu a-t-il réellement dit ?* » A-t-il réellement demandé de manger son corps terrestre ?

N'est-ce pas seulement symbolique, figuré, spirituel ?

Ne suffit-il pas de croire en lui ?

Quelle importance alors qu'il ne s'agit que d'un petit morceau de pain ?

« *Ceci est mon corps* », a dit le Christ en instituant l'Eucharistie. Il s'en trouve pour dire : « *mais non, ce n'est pas réellement son corps, c'est symbolique : donc, sur le plan physique et matériel, ce n'est pas*

*son corps* ».

Mais, faisons bien attention aux conséquences, car, de même que nous mangeons un même pain eucharistique, nous formons ensemble un même corps et c'est le corps du Christ.

Le drame de ceux qui ne peuvent recevoir le corps du Christ donné par l'Eucharistie dans lequel ils ne voient qu'un symbole, c'est qu'ils risquent de ne pas percevoir toute la réalité concrète du corps du Christ aujourd'hui.

Car si nous ne mangeons qu'un même pain spirituel, nous ne formons ensemble qu'un corps spirituel.

Or, si ce corps qu'est l'Église est le corps du Christ et si ce corps n'était que spirituel, comment chacun pourrait-il être délivré de la tyrannie de ses propres pensées jusqu'au fond de sa conscience ?

Non, ce corps, rassemblé par le successeur de Pierre, le Pape, est un corps réel, concret, terrestre, autant que spirituel, comme chaque humain.

Parce que l'Église est le corps du Christ, elle est assurée non seulement de la communion avec le Père, mais aussi de la présence agissante et efficace de l'Esprit Saint.

Et ce corps n'est pas une abstraction pour des gens parfaits. Pierre était un pécheur avec des défauts que les Évangiles ne cachent pas. Mais, c'est à lui que Dieu a confié son corps qu'est l'Église et ses successeurs prolongent le ministère de Pierre jusqu'au retour du Christ.

Il y a eu des papes avec toutes sortes de défauts et qui ont

parfois commis des fautes très graves. Certains ont persévéré dans des comportements particulièrement répréhensibles et parfois criminels, mais le Christ n'a jamais cessé de porter tous les péchés des hommes et de prier pour que la foi de Pierre ne défaille pas (Lc 22, 32). Lorsque des scandales éclatent, il ne faut pas l'oublier.

Les péchés restent nombreux dans l'Église. En actes, mais certainement aussi en paroles, y compris dans de multiples détails de l'enseignement, mais l'Esprit Saint veille infailliblement à l'essentiel de la foi de l'Église que les fautes de ses membres, papes ou simples fidèles, ne peuvent atteindre, car c'est une garantie que le Christ nous assure lui-même.

Il ne s'agit pas de croire en une infaillibilité des hommes, mais au Christ dont l'Église est le corps.

C'est le seul chemin de délivrance pour notre propre conscience. L'Église est pour nous comme un nouvel arbre de la connaissance du bon et du mauvais dont les fruits peuvent être regardés et même touchés, contrairement à l'interprétation erronée de Ève, pour être ainsi partagés.

Mais, il est essentiel pour notre vie spirituelle de ne pas manger cette connaissance en faisant du fond de notre être le maître suprême. C'est dans l'Église, le corps du Christ, que nous pouvons retrouver la communion perdue dans le jardin d'Eden. C'est dans l'Église que la parole de Dieu peut être comprise dans la communion et l'amour.

C'est dans l'Église que la présence du Christ est pleinement

assurée par le Magistère de Pierre entouré des successeurs des apôtres. Rien ne peut l'altérer.

C'est la communion avec Dieu dans son Église qui permet de rester fidèle au trésor intégral de la foi et qui reste, en tous temps, la meilleure garantie pour la compréhension de l'Écriture Sainte et, dès lors, la seule possibilité pour convertir la conscience individuelle et la préserver d'être pour elle-même l'autorité suprême.

Car, sans l'Église, le Serpent reste le plus intelligent de tous et il sait observer « *objectivement* » la parole de Dieu pour tromper et pervertir.

C'est en communion avec l'Église que la conscience est délivrée de la malédiction d'être l'esclave d'elle-même.

L'Église est le corps du Christ qui en garantit la solidité de l'assemblage par des jointures et des liens jusqu'à son retour. C'est l'incarnation et le don de l'Église qui répond au piège de la conscience individuelle que montre le péché originel.

S'agirait-il d'un asservissement par lequel chacun devrait se dissoudre en Dieu ? Non ! L'Église elle-même ne reconnaît-elle pas la liberté de chacun de pouvoir suivre, en dernier ressort, la voix de sa conscience ? « *L'homme a le droit d'agir en conscience et en liberté afin de prendre personnellement les décisions morales* » et « *L'homme ne doit pas être contraint d'agir contre sa conscience. Mais il ne doit pas être empêché non plus d'agir selon sa conscience surtout en matière religieuse* » (C.E.C., n° 1782).

Le choix de la communion, de l'amour, de la vie avec Dieu, n'est

réel que s'il est libre jusqu'au plus profond de la conscience. C'est vrai aujourd'hui comme ce l'était pour Adam et Ève dans le jardin d'Eden.

La liberté de la conscience de chacun est une réalité indestructible sans laquelle il n'y a pas de vie en communion éternelle avec Dieu, ni d'amour possibles.

Cette liberté, qui demeure absolue et sans laquelle nous ne serions que des robots, nous permet cependant d'aimer et de choisir la communion avec un autre que nous-mêmes, Dieu.

C'est au cœur de cette liberté et jusqu'au plus profond de nous-mêmes que Dieu vient nous rejoindre malgré le péché originel.

« *L'amour ne fait qu'un, mais lequel ?* » pense le moqueur. Ici encore, on ne peut oublier que c'était la suggestion du Serpent dans le jardin d'Eden : faire croire que la communion n'est qu'une fusion qui anéantit un être dans un autre, que seule une connaissance séparée permettrait d'être comme des dieux, d'être pleinement parfaits.

Telle n'est pas la réalité de la vie de Dieu qui est amour et communion de toute éternité.

Et c'est parce que la vie divine elle-même est amour et communion qu'une personne autre peut y participer, que Dieu a pu nous créer capables de la partager.

Lui seul peut venir rechercher l'humain qui s'en est écarté depuis le choix originel du jardin d'Eden.

Aujourd'hui, comme hier, il n'y a qu'un seul chemin de salut : celui qui passe par la conversion. Une vraie conversion qui

implique de se tourner vers le Seigneur, ce que l'homme seul, même avec l'assistance de l'Esprit Saint, est cependant incapable de faire car nécessairement il se retrouve dans la position d'être lui-même le juge suprême de tout, quant bien même il fait tous les efforts possibles pour écouter l'Esprit Saint et se soumettre à la Parole de Dieu.

La conversion de la conscience est impossible pour l'homme « *seul* ».

Seul le Christ peut venir le sauver et lui permettre cette impossible conversion en le prenant en Lui. Pas seulement en théorie, symboliquement ou spirituellement, mais en entier, avec son corps, son intelligence et sa conscience. Parce que l'homme est âme, corps et esprit.

Tant que la conscience individuelle est son propre maître suprême, l'humain est dans un état d'éloignement de Dieu, de la source de vie qui est en Dieu, qui est Dieu.

À cet égard, on a trop vu dans le choix originel un « *péché* », une « *faute* ». C'est certes exact, mais uniquement pour celui qui croit et choisit Dieu comme « *le* » Bien. On a trop facilement considéré l'arbre de la connaissance dont le fruit ne pouvait être mangé comme un arbre d'une connaissance morale préétablie, un arbre de la connaissance « *du bien et du mal* », ce qui porte un préjugement moral qui ne paraît pas exact par rapport aux mots hébreux du texte original qui semblent mieux traduits par les mots « *du bon et du mauvais* » dont le sens est plus large.

Chacun doit sans cesse juger de ce qui lui paraît bon ou

mauvais dans toute situation, même lorsqu'aucune considération morale n'est en cause. Vais-je me rendre dans telle ville ou telle autre, vais-je manger tel aliment ou tel autre, vais-je poser tel acte ou tel autre ? Le choix est souvent à faire entre des alternatives qui sont, a priori, aussi valables l'une que l'autre, sans choix entre un bien ou un mal.

Pour vivre par une conversion véritable, l'homme a besoin de pouvoir se tourner « *concrètement* », « *réellement* » vers Dieu pour être délivré de la corruption du choix originel en lui-même, dans son propre corps (« *corporellement* ») mais aussi jusque dans sa propre conscience (« *spirituellement* »).

N'est-ce pas pour cela que le corps du Christ reste présent parmi nous, comme il nous l'a promis, dans l'Eucharistie et dans l'Église solidement assemblée de manière indestructible par la succession apostolique de Pierre ?

L'Église est le corps dont le Christ est la tête et l'Esprit Saint y est dès lors présent et à l'œuvre, car l'Église, le Christ et l'Esprit Saint sont en interaction de manière indivisible. L'Esprit Saint agit dans l'Église et par l'Église. Bien sûr, il agit « *aussi* » dans et avec chacun des chrétiens. Mais, sans contradiction et en harmonie.

Tout chrétien a besoin « *aujourd'hui* » de pouvoir s'unir « *aujourd'hui* » au Christ incarné (« *dans un corps terrestre* »), de pouvoir se tourner aujourd'hui vers le Christ incarné, sinon il est voué à se retourner nécessairement vers lui-même comme vers un gouffre qui le tire vers la dégradation et la mort.

Pour être sauvé du péché originel et de la mort qui ont brisé la vie d'amour en harmonie et en communion avec Dieu qu'Adam et Ève avaient reçue, le Christ vient nous rechercher dans le péché. Il est vivant et présent simultanément (comme Adam et Ève dans le jardin d'Eden) au ciel ET sur terre, dans les cieux autant que sur la terre.

Par le Baptême, qui est une grâce qu'il offre à tous les hommes dès leur naissance, il accueille notre conversion vers le Père, le Fils et l'Esprit Saint qui nous ouvre un nouvel accès à l'Eden de Dieu.

Par l'Eucharistie, le Christ nous offre, dès l'âge de raison de notre conscience individuelle, une grâce qui nous « *incorpore* » au Christ pour qu'en mangeant sa chair et en buvant son sang, nous soyons un même corps avec Lui et pour qu'ainsi, en ayant part à un même pain qui est (« *vraiment, réellement, substantiellement, concrètement...etc.* ») le corps du Christ, nous soyons un même corps (« *vraiment, réellement, substantiellement, concrètement...etc.* ») : c'est l'Église, corps vivant du Christ, saint et irréprochable bien que formé d'une foule de pécheurs.

De même que des millions d'ancêtres pécheurs ont engendré le corps terrestre de Jésus-Christ qui a été fécondé dans le sein de Marie, des millions de pécheurs baptisés forment le corps du Christ qu'est l'Église.

Par l'Eucharistie, qui est le corps du Christ, nous sommes en lui, présents (« *vraiment, réellement, substantiellement, concrètement...etc.* ») dans son corps qui meurt sur la croix et qui ressuscite.



Nous nous souvenons de ce qu'il a fait il y a deux mille ans et, « *aujourd'hui* », encore et sans cesse, nous pouvons le vivre avec lui, être en lui dans sa mort et sa résurrection. L'Eucharistie est le signe et le moyen efficace pour que moi qui suis né deux mille ans plus tard, je puisse être porté sur la croix par Lui et en Lui.

Par l'institution de Pierre et des apôtres, le Christ assure la solidité et l'unité de l'assemblage de tous les chrétiens jusqu'à la fin des temps et leur permet de vivre avec une conscience tournée et convertie vers lui concrètement.

L'Église est le corps du Christ.

Cela n'affecte en rien l'entière liberté de chaque membre du corps du Christ. Chaque catholique garde l'entière liberté de sonder sans cesse la Parole de Dieu, à la lumière de la Tradition préservée par l'Esprit Saint et en communion avec le Magistère que le Christ a établi et préserve de toute défaillance. Il ne perd rien de sa liberté parce qu'il croit que sa conscience et son intelligence ne sont que des outils faillibles qui peuvent s'égarer et qui ont sans cesse besoin d'être éclairés davantage par un autre qu'elles-mêmes, par le Christ et l'Esprit Saint dans l'Église qui est le corps concret du Christ aujourd'hui.

Certains les imaginent captifs par leur l'obéissance à l'Église catholique, alors qu'en réalité, nous sommes seulement lucides sur notre propre faiblesse. En fait, il faut choisir entre trois possibilités : la conscience individuelle comme maître suprême, le relativisme absolu ou la foi dans l'Église fondée par le Christ.

L'Esprit Saint veille sans cesse sur ce corps du Christ qui porte, en tous temps, tous les baptisés et tous leurs péchés dans son corps sur la croix et dans sa résurrection.

Ce n'est pas une œuvre terminée il y a 2000 ans, comme si l'incarnation était un fait objectif, terrestre, du passé.

Non, l'œuvre de la croix, achevée à un moment il y a deux mille ans, se poursuit concrètement aujourd'hui pour nous sauver.

Ni les péchés de Pierre et des apôtres, ni leur mort n'ont porté atteinte à la vie du Christ ressuscité dans son corps qu'est l'Église.

L'incarnation ne s'est pas achevée il y a deux mille ans, elle continue dans le corps du Christ qu'est l'Église, rassemblée de manière indivisible dans l'unité par la succession apostolique de Pierre et des apôtres.

Prenons garde d'oublier que le Christ nous a promis d'être lui-même présent avec nous jusqu'à la fin des temps ! Prenons garde de séparer le Christ de l'Esprit Saint !

Jusqu'à son ascension, l'Esprit Saint agissait dans et par le Christ dans son corps humain conçu dans le sein de Marie. À partir de la Pentecôte, l'Esprit Saint continue à agir dans et par le Christ dans son corps qu'est l'Église.

Dans l'éternité de Dieu, l'incarnation ne cesse jamais. C'est un mystère qui nous plonge dans une rencontre de l'éternité et du temps.

Dans le pain eucharistique comme dans l'Église, nous voyons le Christ vivant, qui continue à porter le pécheur qui mange ce

pain, dans son corps, et à le mener de la mort vers la résurrection.

Celui qui mange ce pain se retrouve avec le Christ, il fait un seul corps et un seul sang avec le Christ.

C'est pourquoi l'Église toute entière, dont tous les membres mangent son corps et boivent son sang, est son corps, parce qu'il y a un seul pain, un seul corps.

De même que le Christ, « Pierre » et « les apôtres » ne « meurent » pas. De même que, dans un corps humain naturel, les milliards de cellules qui le composent, meurent physiquement et sont remplacées physiquement par des semblables dans les mêmes fonctions, Pierre et les apôtres sont renouvelés constamment, tout au long de l'histoire, dans l'unique corps du Christ dont l'assemblage conserve la même solidité.

La Parole de Dieu et la Tradition par son corps qu'est l'Église sont ainsi inséparables.

Beaucoup regardent le pape, les évêques ainsi que le peuple catholique qui marche avec eux, et ils ne voient que des hommes pécheurs. En réalité, nous pouvons y voir le Christ vivant qui porte tous ces hommes pécheurs en lui, dans son corps vivant qu'est l'Église. Tous ces hommes et ces femmes sont sur la croix avec Lui. Mais, en Lui, ils traversent déjà la mort par sa résurrection.

Si certains ne voient pas le Christ vivant dans l'Eucharistie et dans l'Église réunie par le successeur de Pierre, comme Jésus l'a voulu, n'est-ce pas parce qu'ils n'ont pas les bonnes lunettes ?

C'est le corps du Christ ! Désolé que tant de chrétiens séparés de l'Église ne puissent pas croire que Jésus a réellement laissé à ses amis une Église visible, comme tout corps autant que spirituelle, solidement assemblée par des jointures et des liens contre lesquels ni la mort, ni les attaques du Serpent ne peuvent rien.

Mais, pour le voir, il faut convertir sa conscience afin qu'elle ne soit plus un maître mais un serviteur soumis au Christ, ce qui n'est possible aujourd'hui que si nous mangeons sa chair, si nous sommes en communion avec son corps vivant aujourd'hui dans le pain eucharistique et dans son Église rassemblée autour du successeur de Pierre.

Voici le Christ présent !

Aujourd'hui encore, il faut renoncer à vouloir suivre le tentateur qui invite toujours l'homme « *seul* » à vérifier lui-même la parole de Dieu. En réalité, elle ne se reçoit « *en vérité* » qu'en communion avec le Père, le Fils et l'Esprit.

Il ne faut pas en déduire faussement, de manière caricaturale, que le Magistère de l'Église aurait en tout et toujours « *La* » bonne interprétation. Qui peut prétendre enfermer la parole de Dieu dans « *une* » interprétation particulière ?

À l'écoute de la même et unique Parole de Dieu dont l'autorité s'impose aux dirigeants de l'Église autant qu'à tous les chrétiens, l'équilibre et la tension qui peuvent exister concrètement dans la compréhension et l'interprétation de l'Écriture, entre l'autorité de la tradition de l'Église et l'autorité

de la conscience individuelle, sont à considérer avec des nuances délicates qui demandent une attention et une prudence incessantes qui se soustraient souvent aux limites trop définies ou aux affirmations trop précises.

L'Église n'a pas le « *monopole* » de la vérité. Il est faux de prétendre qu'un catholique considère que la vérité ne vient « *que* » par elle. Par l'Église, Dieu nous conduit « *vers* » la vérité « *entière* », mais Dieu n'agit pas « *que* » par elle. En dehors de l'Église, il y a de la vérité mais elle n'est pas rassemblée intégralement en un seul corps, celui du Christ : l'Église.

Elle est le corps du Christ par lequel le Christ vit dans défaillance en communion avec l'Esprit Saint.

Nous recevons vraiment la Parole de Dieu en communion avec les autres membres du corps du Christ. Cette communion est réalisée par l'Esprit Saint dans le corps du Christ qu'est l'Église. La Parole de Dieu et la tradition de l'Église sont indivisibles. La tradition au fil des siècles, par le Magistère de l'Église, ne s'ajoute pas à la Parole de Dieu, elle est seulement le moyen par lequel la Parole nous parvient et peut être comprise.

Gardée et inspirée à l'Église par l'Esprit Saint, cette tradition, sans cesse réactualisée avec fidélité par le successeurs de Pierre, nous permet de bien comprendre la parole de Dieu, en communion avec le Christ et avec tous les membres de son corps, et nous préserve de nous perdre dans le labyrinthe des interprétations particulières.

En fin de compte, sans le magistère de l'Église et l'assistance de

l'Esprit Saint qui lui est assurée par le Christ pour que la foi de Pierre « *ne défaille pas* », la libre interprétation reste inévitable en dehors de la continuité apostolique de l'Église catholique, ainsi que l'incertitude qui en résulte pour chacun en présence des nombreuses interprétations contradictoires sur beaucoup de points importants pour la foi, même si chaque chrétien peut, en conscience et en espérant suivre l'Esprit Saint, choisir de suivre tel ou tel maître chrétien, telle ou telle tradition.

Mais, sans l'autorité du Magistère du Pape et de tous les successeurs de Pierre qui l'ont précédé, chaque chrétien reste seul avec ses propres pensées comme seule autorité déterminante.

Or, aucun individu n'est à l'abri de fausses compréhensions et de fausses interprétations. La vérité du Christ ne continue pleinement que dans son corps qu'est l'Église, tel qu'il l'a établie sous l'autorité de Pierre et des apôtres, ainsi que par leur succession apostolique.

Le corps du Christ qu'est l'Église est une continuation vivante du Christ. Non, la mort n'a pas triomphé de l'incarnation.

En fait, le chrétien catholique se soumet à l'autorité de l'Église. Il se déclare prêt à confesser toute doctrine qu'elle confesse, par le simple fait qu'elle le confesse, parce qu'il fait confiance à la promesse du Christ qui veille lui-même, par l'Esprit Saint, à ce que la foi de l'Église ne défaille pas, malgré les fautes et les erreurs des hommes, y compris les papes et les évêques. Dans l'Église catholique, le converti accepte de mortifier son propre jugement individuel pour lui préférer un jugement supérieur en

communion dans le corps du Christ qu'est l'Église catholique, qui lui parle très concrètement par la bouche de son Magistère transmis par la succession apostolique de Pierre et des apôtres. C'est un acte de foi qui prolonge la conversion de tout chrétien au Christ. En cela, le catholique reste tourné (converti) vers le Christ, dans son corps qu'est l'Église. Il reste dans l'attitude d'un converti tourné vers un Autre que lui-même.

Il évite ainsi de se retrouver, à peine converti, avec une Bible de mille pages, des innombrables opinions théologiques contradictoires, et l'obligation, après s'être tourné vers le Christ, de se reconverter dans l'autre sens, de se retourner vers sa propre conscience en lui attribuant à nouveau l'autorité suprême de la connaissance du bon et du mauvais, par une attitude qui consiste évaluer toute chose à la lumière (c'est inévitable) de *son* interprétation de l'Écriture, sous prétexte qu'il a l'assistance de l'Esprit Saint dont sa conscience individuelle libre et pécheresse reste cependant seule à pouvoir déterminer ce que l'Esprit lui dit de comprendre lorsqu'il écoute la Bible.

Triste retournement ! Triste piège ramenant l'homme à lui-même et aux innombrables compréhensions contradictoires de l'Écriture Sainte, pour le chrétien qui tient sa conscience personnelle comme le juge le plus fiable pour le conduire, parce qu'il bénéficie de l'éclairage de l'Esprit Saint.

En fait, c'est comme si sa conscience n'avait pas besoin d'être convertie au Christ, comme si elle avait échappé au péché originel alors même que ce péché est précisément une attitude

par laquelle Adam et Ève se sont emparés du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal et ont avalé en eux-mêmes cette connaissance dans leur conscience.

Notre conscience a été créée bonne pour nous permettre de vivre en harmonie avec Dieu mais l'humain s'en est, hélas, séparé.

L'examen « *objectif* » de la Bible, reconnue comme parole de Dieu peut, à cet égard, s'avérer un leurre qui n'a pas changé depuis le jardin d'Eden.

Certes, la Bible est vraie et entièrement digne de confiance, mais on ne peut pas en dire autant de son lecteur humain.

Dieu a-t-il réellement dit ? C'est une belle question pour celui qui regarde l'Écriture Sainte avec les yeux du Christ, dans le corps du Christ.

Mais, c'est aussi un piège mortel pour celui qui prétend regarder et comprendre « *seul* », sans être en communion avec le Christ, dans son corps qu'est l'Église solidement rassemblée autour de Pierre et de chacun de ses successeurs.

La parole du Christ protège le trésor de la foi dans son corps vivant qu'est l'Église.

Nul n'est sage sauf Dieu seul. Seul le Christ peut parvenir miraculeusement à faire passer la vérité de l'Évangile, sans défaillance, par un peuple de pécheurs réuni en un seul corps rassemble dans l'unité par l'Eucharistie et la succession apostolique.

Car, entre les mille pages de la Bible, et les milliards de pages



de nos vies et de nos pensées qui se succèdent dans l'histoire depuis déjà plus de deux mille ans, la révélation reste à comprendre et à être reçue. L'Église du Christ nous aide sans cesse à comprendre, au cœur des questions soulevées à chaque époque, comment pouvoir entendre et comprendre la Parole de Dieu en communion au corps du Christ.

Ce n'est pas à une existence et à une compréhension individuelles qui nous sommes appelés, ce n'est pas à une connaissance « *seul* » que nous sommes invités. Adam et Ève ont voulu s'emparer d'une telle connaissance et ils en sont morts.

Convertissez-vous, car le Royaume des cieux est tout proche ! Cette conversion au Christ doit le tourner tout entier vers le Christ, vers un autre que lui-même. Tout entier, y compris sa conscience.

Sa conscience blessée et obscurcie par le péché originel a aussi besoin de conversion et il est dramatique, pour celui qui s'est converti au Christ, de se retourner, de se reconverter, ensuite vers lui-même pour donner à sa propre conscience la valeur d'une référence suprême.

Il se retrouve à ne plus lire dans la Bible que sa propre interprétation et à faire de sa propre conscience le juge de toutes les autres interprétations. C'est le péché originel qui s'y retrouve.

Il bénéficie certes de l'assistance et de la lumière de l'Esprit Saint, mais celles-ci ne lui parviennent qu'à travers le filtre inconverti de sa propre conscience et le voile de son intelligence

pécheresse. Ce filtre et ce voile, infiniment variés selon les individus, se manifestent dans les innombrables variétés des interprétations et des compréhensions.

Non, le Christ ne nous a pas laissés seuls. Après sa résurrection, et par l'envoi de l'Esprit Saint, il a établi une Église aussi concrète et visible que son corps incarné dans le sein de la Vierge Marie.

L'Église est le corps vivant du Christ conduit par Pierre et ses successeurs sans défaillance, par l'Esprit Saint.

Certes, les fautes et les erreurs ont pu être nombreuses. Elles continuent à être portées par le corps du Christ qu'est l'Église, mais, soyons en sûrs, l'Évangile continue à être transmis dans toute son intégrité de génération en génération par Pierre et ses successeurs, conformément à la promesse du Christ et parce que l'Église est le corps du Christ.

Cependant, ne cherchons pas « *trop* » cette vérité dans la précision des mots ou dans les détails. Le vrai est toujours bien au-delà des mots qui tentent de l'exprimer.

L'infailibilité proclamée par Vatican I a fait l'objet de subtiles précisions très limitatives qui montrent qu'il faut se garder de tout excès. Les mots des hommes sont toujours insuffisants pour exprimer la réalité de Dieu.

Ce qui compte, c'est la communion au corps du Christ, c'est regarder avec les yeux du Christ dans son corps qu'est l'Église. Le Magistère ne nie ni notre conscience, ni notre intelligence, mais il nous propose des lunettes qui nous permettent de voir

plus clair que ce que nous permet notre conscience individuelle dont la vue est troublée depuis le péché originel.

Et ces lunettes qui permettent à notre conscience de voir plus clair par les yeux de l'Église, qui est le corps du Christ, augmentent aussi la clarté pour notre intelligence, mais chacun sait qu'il doit rester tourné vers le Christ, converti au Christ, car ni l'éclairage de l'Esprit Saint, ni les lunettes du Magistère, ne font disparaître les faiblesses et les incompétences de l'intelligence terrestre.

Nous n'avancions pas par la seule grâce et la seule miséricorde de Dieu, comme s'il n'y avait pas eu d'incarnation ou comme si l'incarnation avait pris fin, car cette grâce et cette miséricorde se sont incarnés en Jésus-Christ et cette incarnation se prolonge dans et par son corps qu'est l'Église qu'il a édifiée pour tous les siècles sur la foi de Pierre et de ses successeurs.

#### **14. Le nouvel Adam éclaire et ouvre l'horizon**

En incarnant sa propre personne éternelle dans une créature semblable, par un fait historique extraordinaire bien concret, le Christ, nouvel Adam, nous révèle et nous montre lui-même ce que fut le fait historique extraordinaire de la création d'Adam et Ève : une réalité historique et spirituelle.

Le Christ a refait pour nous le même chemin, mais sans le péché qui a rompu l'harmonie avec Dieu.

Pour comprendre ce qu'était la situation d'Adam, il nous suffit de regarder le Christ. Il est le vrai fils d'Adam. Le fils sans le péché qu'Adam n'a pas eu. Vrai Dieu mais aussi vrai homme.

À cet égard, les formules théologiques sont souvent délicates lorsqu'elles tentent de dissocier ce qui concerne le Christ vrai Dieu et vrai homme.

Tant St Jean que St Paul nous renvoient au début de la Genèse : le premier jour, Dieu crée la lumière par Sa parole. C'est déjà une première incarnation du Christ dans la création. Le Christ est déjà la Parole du Père qui dit « *que la lumière soit* » et St Jean nous montre que le Christ est déjà aussi la lumière du premier

jour qui va éclairer toutes choses dans les cieux et sur la terre.

De ce point de vue, le Verbe paraît à la fois la Parole même du Père qui crée toutes choses et la « *logique* », le « *Logos* » de toute la création, son principe essentiel, son « *logiciel* » fondamental. Le Verbe est ainsi à la fois présent éternellement dans le Père qui parle et la lumière créée du premier jour.

Cette lumière qui éclaire toute la création des cieux et de la terre, c'est déjà le Logos ou le Verbe, c'est la lumière que le monde ne reçoit pas, c'est le Christ.

La Parole de Dieu qui crée dès le premier jour, c'est déjà le Christ qui s'exprime par le Père et qui fait toutes choses.

Le verbe, la parole, le logos, la lumière : chacun de ces mots indique le Christ qui se fait chair.

Mais, puisque le Verbe « *se fait* » chair, on peut comprendre qu'il est présent « *avant* » de se faire chair.

Avant l'incarnation du Christ lors de l'annonciation, le Verbe est déjà présent. Le Verbe est en Dieu éternellement, avant même la création du monde. Le Verbe est Dieu.

Mais, dans chacun des mots Logos, Parole, Verbe ou Lumière, le Christ semble cependant être déjà Lui-même créature et St Paul nous précise même qu'Il est le premier né de toute créature (Col 1, 15), alors qu'il est vrai Dieu de toute éternité.

C'est par le Fils éternel que tout a été fait.

Le Père et le Fils, unis par l'Esprit Saint, sont indissociables dans l'éternité.

Il semble, dès lors, aussi impossible de dissocier le Verbe éternel du Verbe créé que de tenter de dissocier le Christ vrai Dieu du Christ vrai homme.

Ne sommes-nous pas toujours entraînés à tort, dans nos raisonnements, vers de vaines dissociations du Christ essayant vainement de distinguer sa divinité et son humanité ?

Nous comprenons bien qu'il s'est fait homme lorsque Marie est devenue enceinte.

Mais, nous avons beaucoup plus difficile à comprendre que c'est par Lui que tout a été fait depuis le premier jour de la création.

Et beaucoup plus difficile encore à comprendre qu'il est présent de toute éternité.

Le Christ ne surgit pas dans le monde comme un étranger lors de son incarnation à Nazareth. Il est déjà dans le monde dès le premier jour de la création. Plus encore, Il est déjà avec le Père et l'Esprit de toute éternité.

Mais, Dieu s'est fait homme. En tout, il a agi pleinement en vrai homme, sans cesser d'être vrai Dieu. Jésus n'était ni un surhomme, ni un dieu déguisé en homme que nous devrions regarder comme différent de nous. Il nous était en tout semblable sauf le péché, semblable au premier Adam avant le péché originel.

Jésus a revécu ce qu'Adam et Ève ont vécu en premier.

À cet égard, on peut s'interroger sur l'humanité pleinement assumée par Dieu. En tant que Jésus possède une nature divine

avait-il une conscience humaine « *claire* » (c'est-à-dire exprimable par des mots) dès sa naissance ? Avait-il, dès sa naissance, une conscience « *rationnelle* » claire (au sens d'une capacité de réflexions avec des mots de sa langue maternelle dans une pensée intérieure) ? Jésus bébé pouvait-il dire et se dire (avec des mots) Fils de Dieu ?

Il semble que la réponse est non. En fait, le Christ, vrai Dieu, s'est vraiment fait homme, un vrai homme, par son incarnation. Comme chacun de nous, sa conscience terrestre n'était d'abord que celle de tout humain selon son état de croissance, même si sa conscience « *spirituelle* » (les mots sont de notre intelligence et sont absolument incapables d'exprimer avec justesse la réalité tout autre dont il s'agit) était et n'a jamais cessé d'être celle de Dieu.

Avait-il, dès son plus jeune âge, une conscience « *immédiate* » qui n'a pas besoin du développement du langage pour être « *profonde* », une conscience « *intuitive* » dirions-nous selon nos mots humains ? Une conscience « *spirituelle* », du cœur, de l'esprit ?

Ici, il semble que la réponse est oui parce que, comme tout homme dès sa conception, il avait un esprit qui pouvait entendre la voix de Dieu sans être obscurci par le péché originel. Lors de l'annonciation, Dieu s'est créé une âme d'enfant. Quelle lumière sur la perfection de notre création digne de Dieu ! Nous sommes si parfaitement ses enfants, avec une vie tellement semblable à la Sienne, qu'il peut Lui-même partager notre vie. Il vient se faire lui-même créature nouvelle parmi nous pour nous

montrer toute la merveille de notre propre création. Toute la discrétion de sa propre venue éclaire la discrétion de notre propre création en ce monde. Mais aussi, son immense beauté au delà des choses visibles.

La discrétion de l'annonciation devient ainsi elle-même surplus de lumière.

Vrai homme, le Christ n'était pas Dieu déguisé en homme en tout différent de nous sauf l'apparence corporelle.

Il est le vrai fils de l'homme, l'homme véritable tel qu'il a été créé. Nous ne sommes pas les enfants d'Adam tel qu'il a été créé, mais les descendants d'Adam blessés par son péché originel. Le seul véritable fils d'Adam tel que Dieu l'a créé, le fils de l'homme, le premier fils de ce premier homme créé par Dieu, c'est le Christ, en tout semblable à nous sauf le péché.

Mais, même avec une conscience spirituelle présente dès sa conception, la nature humaine du Christ n'était pas, par elle-même, dans l'Eden (la « *réalité spirituelle* », le « *paradis* », les « *cieux* ») du seul fait de sa nature divine. Adam et Ève, créés à l'image de Dieu, n'étaient pas dans l'Eden du seul fait de leur nature capable de partager la vie de Dieu. Ils ont été mis dans l'Eden (Gn 2, 8). Le Christ, devenu homme, a vécu ce même chemin.

Le cerveau terrestre de Jésus, sa parole faite de mots, toute sa réalité terrestre, avaient encore besoin, malgré sa nature divine, d'être « *mis* », « *plongés* » dans l'Eden, la « *réalité spirituelle* ». Aucun mot n'est correct ou suffisant pour l'exprimer.



Avant son baptême, Jésus, semblable à nous en tout sauf le péché, a appris, dans sa compréhension humaine terrestre, de Marie, de Joseph, d'Élisabeth, de Zacharie, de Jean le Baptiste, qui Il était. Il a appris à savoir, par son intelligence humaine, qu'Il était le Fils de Dieu.

Mais, il fallait encore un baptême. Il fallait encore que l'Esprit Saint pénètre l'humanité du Christ. Il fallait encore que l'humanité du Christ pénètre dans le sanctuaire divin, dans l'Eden.

Il fallait encore que le fils de l'homme, dans sa réalité terrestre humaine, soit reconnu par le Père, accueilli dans l'Eden, que sa conscience terrestre d'homme entre dans la réalité de Dieu.

Jésus est le premier homme à être rentré dans l'Eden depuis le péché. Il n'y est pas entré par la puissance de sa nature divine, mais par un chemin d'homme.

Il était vraiment un homme. Ce n'est pas parce que sa conscience divine était déjà présente de toute éternité que son intelligence et sa conscience d'homme étaient par nature dans la communion divine. Il s'est incarné pour refaire le chemin de tout homme

C'est une réalité très profonde pour mieux comprendre notre propre humanité. Dieu a vraiment créé quelque chose en dehors de Lui, ex nihilo. L'humain créé à son image est invité à entrer dans sa communion éternelle d'amour. Mais, il y a bien un acte à accomplir, un événement distinct, une nouvelle naissance.

Le Christ lui-même nous le montre. Sa conscience d'humain, même éclairée magnifiquement comme elle a dû l'être par Marie et quelques autres, devait encore entrer dans une autre réalité, entrer dans le Royaume des cieux, le Royaume de Dieu.

De même que, lors de la création d'Adam et Ève, l'humain a été « *mis* » dans l'Eden de Dieu, dans un jardin terrestre « *planté dans* » l'Eden de Dieu, l'humanité de Jésus, y compris sa conscience terrestre, a été baptisée, plongée dans l'Eden dans laquelle sa nature divine n'a jamais cessé d'être.

La nature humaine du Christ a aussi dû être mise dans l'Eden. N'est-ce pas ce qui s'est réalisé lors de son baptême dans les eaux du Jourdain ? Lorsque le Christ a été baptisé (après l'avoir voulu lui-même !), c'est à ce moment seulement que les cieux s'ouvrirent et que l'Esprit descendit sur Jésus. C'est à ce moment qu'une parole, faite de mots terrestres, s'est fait entendre du Père.

Par son baptême, Jésus, vrai Dieu et vrai homme, a fait entrer son humanité, son intelligence, son esprit, sa parole en mots humains, dans l'Eden de Dieu, dans lequel il vit de toute éternité, et il a fait ainsi rentrer l'humanité dans le jardin d'Eden dont elle est chassée depuis le péché originel.

Par son baptême, sa conscience humaine a été plongée dans la réalité spirituelle, a été mise en harmonie avec sa conscience divine. Par son baptême, sa conscience biologique et spirituelle a été plongée et élevée à hauteur de sa conscience divine.

Immédiatement après son baptême, la conscience humaine de

Jésus apparaît plongée dans la communion spirituelle de Dieu, mais elle a aussi été confrontée ensuite au tentateur et à la tentation, comme l'ont été Adam et Ève.

La tentation du Christ dans le désert nous permet de comprendre un peu mieux ce qu'a été la tentation d'Adam et Ève, le fruit attirant et interdit qui en est l'image.

Mais, là où la première humanité a échoué, le Christ a franchi l'épreuve.

Les mots nous dépassent et s'avèrent radicalement insuffisants. Mais, les faits nous éclairent. À partir de son baptême, les paroles que le cerveau et la bouche du Christ vont exprimer autant que les actes qu'il va accomplir seront désormais dans une harmonie divine inimaginable pour nous. Celle qui était offerte à Adam et Ève dans le jardin d'Eden et que le Christ vient restaurer.

Pour le Christ, comme pour tout humain, l'intelligence terrestre et même sa conscience terrestre, au plus profond de ses capacités terrestres, étaient encore, avant son baptême, incapables de partager et d'être pleinement unis à la vie de Dieu, à sa propre vie divine de Fils de Dieu.

Il aurait certes pu agir en tout de manière miraculeuse, comme le lui permettait sa nature divine, mais il s'en est dépouillé volontairement jusqu'à la mort, car, en tout, il a voulu agir par sa nature humaine.

Il a été plongé dans l'eau du baptême pour recevoir l'Esprit qui est descendu dans son humanité « *comme une colombe* », suivant

ainsi un chemin semblable à l'humain créé à l'image de Dieu lorsqu'il fut plongé dans le jardin d'Eden.

Par tous ses miracles réalisés après ce baptême, le Christ n'a-t-il pas ensuite montré toute la puissance concrète que l'humain avait reçu dans le jardin d'Eden ? Tous les miracles du Christ relatés par les Évangiles ne nous montrent-ils pas tout ce que l'humain aurait pu réaliser de la même manière lorsqu'il était dans le jardin d'Eden et qu'il pourrait toujours réaliser sans le péché ?

Dans le jardin d'Eden, la mort n'avait aucun pouvoir. La résurrection du Christ nous montre que l'humain créé à l'image de Dieu n'était pas soumis à la mort dans le jardin d'Eden.

Mais, pour Jésus, comme pour tout autre homme saint, aucun miracle ne se réalise en dehors de la communion avec Dieu. Tout miracle du Christ ou d'un saint, comme toute action bonne, ne se réalise qu'en communion avec Dieu et par son intervention.

Ce n'est pas parce qu'il est Dieu que le Christ a fait des miracles. Il n'a pas fait semblant d'être un homme alors qu'en réalité, sa nature divine lui aurait fait exercer des pouvoirs extraordinaires qu'un homme n'aurait pas reçus lors de sa création.

La vérité est beaucoup plus simple. L'homme a été créé pour ordonner la création, maîtriser les lois naturelles et la mort physique qui renouvelle toute chose dans la création.

Le Christ, en tout semblable à nous sauf le péché, nous a dit et montré tout ce qu'un homme, un vrai, un fils d'Adam et Ève,

peut faire en ce monde : déplacer les montagnes, changer l'eau en vin, guérir toute maladie, ressusciter les morts, multiplier les pains, marcher sur l'eau, arrêter le vent et la tempête, faire voir et entendre, et surtout vaincre la mort, les limites du temps et de l'espace.

Pourquoi avons-nous tant de difficulté à notre époque à croire que Dieu a créé un tel homme par une longue filiation biologique alors que le Christ lui-même s'est incarné dans une filiation biologique ? Lui vrai Dieu est devenu vrai homme en naissant d'une femme qui n'était pas Dieu, dans un peuple de créatures terrestres. Pourquoi tant de réticence à admettre que, de même que Marie qui n'était pas Dieu a engendré Dieu en son sein, un ancêtre biologique non humain, d'une nature animale produite par l'évolution et des mutations, a pu faire naître, au sein d'un groupe d'êtres pré-humains, un être nouveau façonné par Dieu à son image et à sa ressemblance, un humain tel que nous, tel que le Christ ?

Bien plus que la Genèse, c'est le Christ qu'il faut regarder pour comprendre ce qu'est vraiment un homme, ce qu'est notre divine vocation, la réalité concrète de la création.

Non, ce n'est pas parce que « *Jésus était pleinement homme ET pleinement Dieu* » qu'il opérait des miracles « *à ce titre* ». Il pouvait obtenir tous les miracles de son Père du seul fait qu'il était « *pleinement homme* ». C'est très important pour notre compréhension de l'incarnation, d'admettre que le Christ s'est vraiment dépouillé de sa puissance divine. Il n'était pas mi-homme, mi-dieu, utilisant, dans un corps d'homme, la

puissance de sa nature divine d'une manière non humaine. Il a, au contraire, montré et manifesté ce qu'est vraiment l'homme créé à l'image de Dieu. Sans péché et en communion avec le Père, tout lui était possible en ce monde matériel dans sa vie d'homme. Il nous a révélé ce qu'est vraiment un homme et quelle puissance Dieu lui a conféré.

Ces observations montrent à quel point il est important de méditer à ce qu'est réellement la création car c'est bien notre foi dans le Christ incarné qui est profondément impliquée.

Le péché originel fut spirituel, mais les effets s'étendent à la réalité corporelle et matérielle. Pour prendre un exemple, vous aviez une machine contrôlée par un logiciel et vous enlevez le logiciel. Il est évident que la machine va dysfonctionner non à cause de ses défauts propres, ni parce qu'elle a subi un changement quelconque, mais simplement et directement parce qu'elle n'est plus dirigée par le logiciel adéquat.

Il en est de même du corps et du monde matériel créés pour être développés en harmonie avec la vie divine. L'homme qui devait en être le logiciel principal pour y assurer l'ordre et la vie éternelle a coupé le fil d'alimentation qui le reliait à la source de la vie. Il subit aujourd'hui les désordres et la mort naturelle comme un effet de cette rupture.

Car, la réalité matérielle n'est qu'une partie d'une réalité infiniment plus vaste. Ce n'est que la réalité que notre être naturel peut apercevoir. Dans le jardin d'Eden, Adam et Ève vivaient dans la réalité « spirituelle », l'Eden, de Dieu. Et, simultanément, dans la réalité terrestre bien concrète.

Adam était créé pour dominer et gouverner toute la nature avec toute la puissance que la communion avec son Créateur lui permettait.

Il pouvait éviter la souffrance et la mort au lieu de leur être soumis.

Il nous est impossible d'imaginer ce que le monde serait devenu sans le péché au lieu de se développer de manière désordonnée parce que l'homme n'y tient pas sa place.

Il y a, en effet, une loi majeure de fonctionnement de toute la création qui a changé, c'est le rôle spirituel de l'homme. L'homme devait influencer dans toute la création par son action spirituelle en communion avec Dieu.

Désormais, depuis le péché originel, le monde continue à exister mais uniquement par l'effet de ses lois naturelles qu'on peut qualifier de secondaires. Toutes pouvaient opérer autrement sous le contrôle d'Adam et Ève.

Nous avons difficile à mesurer l'ampleur de cette différence entre la vie dans le monde prélapsaire (avant le péché originel) et celle dans le monde postlapsaire (après le péché originel).

C'est le Christ que nous l'indique et nous le montre. N'oublions pas que son identité préférée dans l'Évangile, c'est celle de « *fils de l'homme* ». Adam et Ève, les premiers hommes créés, n'ont pas eu d'enfant avant le péché. Dans toute leur descendance, leur premier fils conçu sans le péché originel, c'est Jésus. Il est le premier vrai fils d'Adam, vrai fils de l'homme tel que Dieu l'a créé sans le péché, sans la blessure causée à sa nature même par

le péché.

Que nous dit-il ? Si nous avons une foi même aussi petite que la plus petite des graines, nous dirions à cette montagne : « *déplace-toi et elle le ferait !* » (Mt 17, 20).

La foi qui est amour, attachement, fidélité, confiance, est une attitude et une communion qui étaient possibles pour Adam et Ève au moment de leur création.

Ce que l'homme aurait pu et dû faire dans la création s'il était resté en communion avec Dieu, nous avons les plus grandes difficultés à l'imaginer, mais le Christ nous le montre : se faire obéir des animaux, marcher sur l'eau, transformer les éléments (de l'eau en vin), multiplier des éléments matériels (multiplication des pains), guérir les maladies, refaire fonctionner des corps handicapés, ressusciter les morts (comme la fille de Jaïre ou Lazare), arrêter le vent et la tempête, dessécher un arbre, supprimer les plaies d'un lépreux, connaître la présence d'une pièce d'argent dans un poisson nageant dans l'eau, réparer instantanément une coupure subie, arrêter un flux de sang, ne subir aucun mal d'un poison mortel, ...etc.

Tout est possible à celui qui croit, à celui qui est en communion avec Dieu.

Ce qui fait difficulté, c'est d'admettre que l'homme en communion avec Dieu peut tout sans le péché. Il semble difficile d'admettre la perfection de la création d'Adam et Ève.

Et, pourtant, Dieu nous a créés vraiment capables de partager Sa vie.



Mais, invités à vivre en communion d'amour, Adam et Ève ont aussi reçu la liberté sans laquelle il n'y a pas d'amour possible.

Ce n'est que le péché originel qui nous fait subir les misères du monde.

L'homme que nous voyons aujourd'hui n'est plus exactement comme l'homme créé. Il a perdu la communion spirituelle avec Dieu qui atteint profondément sa capacité de gouverner le monde, ce qui le soumet aux lois de la nature, et notamment à la souffrance et à la mort. Il a toujours le même corps qu'Adam, mais le péché originel l'a privé d'une intelligence, d'une force et d'une possibilité d'interaction dans toute la création.

La perfection originelle et les pouvoirs qu'Adam et Ève avaient avant le péché originel étaient liés à leur communion avec Dieu. Par cette communion, Dieu lui-même pouvait agir à travers l'humanité coopérante. Sans le péché, Adam et Ève auraient pu continuer à agir en communion avec la volonté de leur créateur, de même que la puissance que Jésus a manifestée par ses miracles a toujours été liée à la volonté du Père, à sa communion avec son Père.

Lui aussi se réfère à son Père, à la communion divine, après un miracle : « *Je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé. Pour moi, je sais que tu m'exauces toujours* » (Jn 11, 41). Jésus n'agit pas « *seul* » mais en communion spirituelle avec son Père.

À cet égard, croire, par une division de sa double nature de vrai Dieu et de vrai homme, que les miracles de Jésus s'expliqueraient par sa nature divine, ne serait-ce pas non

seulement une erreur, mais une profonde atteinte à son humanité, à son incarnation ?

Jésus n'était pas Dieu habillé en homme. Il est vraiment un homme, un vrai fils d'Adam, le fils de l'homme en tout semblable sans le péché.

Même dans ses miracles, Jésus est vraiment semblable à nous en tout, sauf le péché.

Pour accomplir ses miracles que nous racontent les évangiles et faire franchir à l'humanité la barrière du mal et de la mort, Jésus n'a pas fait usage de pouvoirs divins dont nous serions privés en tant qu'hommes.

Certes, Jésus est Dieu. Adam n'est qu'une créature.

C'est parce qu'il est la deuxième personne de la Trinité et par l'immaculée conception de sa mère qui lui a transmis son humanité que Jésus échappe au péché originel, bien qu'il soit aussi un descendant d'Adam. De ce point de vue, on peut dire que les miracles viennent de ce fait.

Mais, n'oublions pas que le monde matériel a été créé par Dieu et que Dieu peut, dès lors, bien sûr, y agir comme créateur. C'est lui qui l'a fait. Il en connaît tous les secrets de fonctionnement. Cependant, il a voulu donner à l'homme un pouvoir de maîtrise de cette création. « *Soumettez-là* » (Gn 1, 28). Rien ne permet de penser qu'Adam et Ève auraient reçu un pouvoir incomplet, moindre que celui que Jésus a montré, même si, certes, il s'agit ici de ce qui est possible pour l'homme en communion spirituelle avec Dieu.

Cette communion était évidemment présente en Jésus, mais cette communion avec la volonté de son Père ne contredit en rien son humanité.

Il est vraiment un nouvel Adam, le vrai fils de l'homme tel qu'il a été créé, un homme semblable à nous en tout sauf le péché, tout en étant aussi vrai Dieu.

Bien sûr, nous ne sommes que des créatures. Nous sommes invités à participer à une communion divine qui nous précède. Dans la création, tout nous vient par prérogative divine.

À cet égard, la notion de miracles rend la comparaison difficile entre la situation de l'humain avant et après le péché originel. Le miracle est, en effet, une action qui rompt les enchaînements naturels du monde présent qui échappent au contrôle de l'homme à cause de son éloignement de la volonté de Dieu.

En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire ! Tout nous vient par la communion à Dieu.

Parler de « *miracles* » avant le péché originel ne paraît pas, dès lors, tout à fait adapté. Le miracle est un signe de notre salut dans ce monde marqué par le péché. Le miracle est un signe qui nous ouvre à une réalité autre que celle que nous connaissons par notre science, mais sous l'effet du péché originel,

Dans le jardin d'Eden, la notion de miracle n'a guère de sens. Dieu crée et donne. Tout y est pour que l'homme soit en communion avec Dieu et puisse dire comme le Christ : « *je sais que tu m'exauces toujours* » (Jn 11, 41) parce que je fais ta volonté (Jn 4, 34).

Avant et sans le péché originel, l'homme pouvait avoir la même volonté que Jésus d'être toujours en communion avec Dieu, dans le désir de vivre de la communion qui lui était offerte.

Adam et Ève n'étaient pas soumis aux lois matérielles, ni, notamment, à la douleur et à la mort, comme Jésus l'a manifesté de multiples manières. C'est, au contraire, la nature qui leur était soumise.

Certes, dans la nature, ils « *pouvaient* » se blesser, souffrir et mourir. C'est bien pour cela que Dieu les a avertis d'éviter un comportement qui pouvait causer la mort. En communion avec Dieu, ils pouvaient, par contre, vivre en franchissant tous les obstacles et toutes les difficultés corporelles.

En effet, dans sa communion avec Dieu, l'homme créé disposait de dons préternaturels qui lui permettaient de vaincre toute contrariété par rapport à une vie et un développement harmonieux avec Dieu et donc toute forme de mal.

Avant le péché originel, une chute ou une coupure étaient possibles, mais l'homme créé pouvait y remédier immédiatement tant physiquement que psychologiquement. Il n'en subissait aucun mal, il n'en mourrait pas.

## **15. Le précaire dans la création**

Comment concilier une création divine concrète dans l'histoire avec les désordres naturels dans la création ? Dieu aurait-il créé un monde désordonné avant de créer l'humanité ? Faut-il renoncer à toute cohérence entre un Dieu qui crée un monde « *bon* » et tous les désordres douloureux que nous observons et qui font partie des lois naturelles sans lesquelles, en fait, nous n'aurions pu y apparaître avec un corps tel que le nôtre.

Dans la nature créée, les formes sont éphémères et les éléments chimiques qui composent toutes choses et tous les corps des plantes, des animaux comme des humains retournent sans cesse à la « poussière » d'où elles sont reprises dans le corps d'autres êtres ou dans d'autres matières.

*« Mais pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé un monde aussi parfait qu'aucun mal ne puisse y exister ? Selon sa puissance infinie, Dieu pourrait toujours créer quelque chose de meilleur (cf. S. Thomas d'A., s. th. 1, 25, 6). Cependant dans sa sagesse et sa bonté infinies, Dieu a voulu librement créer un monde " en état de voie " vers sa perfection ultime. Ce devenir comporte, dans le dessein de Dieu, avec l'apparition de certains êtres, la disparition d'autres, avec le plus parfait aussi le moins parfait, avec les constructions de la nature aussi les destructions. Avec le bien physique existe donc aussi le mal physique, aussi longtemps que la création n'a pas atteint sa perfection » (CEC, n° 301).*

Même le péché originel nous est raconté avec un fruit qui est déjà une transformation par un arbre. Avant le péché, les plantes étaient déjà données en nourriture. Les feuilles tombaient et les fruits poussaient. Les semences tombaient en terre, y pourrissaient pour en faire surgir des plantes nouvelles ou des arbres nouveaux n'ayant qu'une existence éphémère avant que d'autres surgissent de leurs semences.

Ne devons-nous pas éviter de porter un regard d'ordre moral sur les phénomènes naturels même lorsqu'ils heurtent notre sensibilité parce que les animaux sont réellement « autres » que nous et que nous sommes réellement « autres » qu'eux, ce qui ne

nous empêche pas de ressentir de l'affection, ni d'avoir du respect pour les animaux et pour toute la nature créée par Dieu ?

Sous l'effet du péché originel qui nous a séparé de la communion d'amour en harmonie avec Dieu, notre regard sur la création est blessé et fausse nos perceptions.

Toute la « *cruauté* » qui peut « *me* » paraître dans la préhistoire me semble certes un mystère mais elle ne met pas en doute la bonté du monde créé par Dieu.

Tant les « *souffrances* » que les « *violences* » des animaux sont des faits naturels.

Le chat n'est pas coupable, ni cruel, lorsqu'il croque la souris. Un chien agressif n'est pas « *méchant* », au sens moral humain du terme. Il n'y a pas de responsabilité morale, ni de faute, sans conscience libre.

Certes, sans le péché, comme le Christ, l'homme sans péché nous le montre, Adam et Ève en communion avec Dieu pouvaient apaiser tout trouble dans la création à leur gré. Et le lion et l'agneau pourront paître ensemble dans le Royaume des Cieux.

Nous savons que ce monde que l'homme devait diriger et développer en harmonie avec son créateur vit aujourd'hui dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore.

Sans le péché, il n'y avait que des renouvellements et des transformations physiques, mais pas de destruction de l'œuvre de Dieu.

La réalité physique de la mort (dans le sens de la cessation

d'une forme vivante, végétale ou animale) fait partie de la nature créée. Pour que la terre produise du blé, il faut que le grain meurt et pourrisse dans le sol. Pour que la terre produise des vivants, lors du troisième « *jour* » de la création, bien avant l'apparition des humains, il a fallu nécessairement que les éléments chimiques de la « *poussière* » de la terre « *meurent* » physiquement à de multiples reprises pour se transformer de multiples fois jusqu'à produire le corps des vivants.

Lorsque l'eau est changée en vin, l'eau ne « *meurt* » pas mais elle est transformée en vin.

Lorsqu'une feuille tombe et se transforme en poussière, elle ne « *meurt* » pas, mais les éléments qui formaient cette feuille se transforment et sont réintégrés dans le sol, puis dans d'autres plantes, voire dans des cellules corporelles d'animaux ou d'humains.

La « *mort physique* » d'une feuille qui tombe ou d'un animal qui cesse de respirer n'est pas la « *mort* » subie qui est entrée dans le monde par le péché originel. La « *mort* » qui entre dans le monde par la faute de l'humain, ce n'est pas la loi biologique du renouvellement constant des choses matérielles. Ce qui est entré dans le monde par le péché, c'est la domination de la mort, c'est la mort qui détruit la création parce que l'homme n'y assure pas son rôle.

Le renouvellement de toutes choses par une succession de naissances, de reproductions et de morts n'est pas en soi un mal dans la création. Au contraire, ces phénomènes naturels en font partie. Ils font partie du monde bon créé par Dieu. La mort



concernait aussi le corps de l'homme créé, mais il n'y était pas soumis. Il a reçu à sa création une faculté de dominer la mort, de la franchir.

Ce qui a été changé par le péché originel, c'est que l'humain a été « *soumis* » à la mort. Il a cessé de pouvoir dominer le monde et c'est désormais la mort qui, au contraire, domine la création séparée de Dieu. Désormais, la création est livrée à la « *servitude* » de la corruption.

La Genèse ne dit pas qu'Adam est « *devenu* » mortel, ni que son corps physique aurait été immortel par nature, indépendamment de sa réalité spirituelle, de sa création à l'image de Dieu. Le catéchisme constate, au contraire, que « *la mort corporelle est naturelle* » (CEC 1006).

Toutes les créatures des premiers jours de la Création, cités dans le premier chapitre de la Genèse, sont des réalités précaires dont l'existence est temporaire par nature. L'arbre ne peut pousser que si la semence d'un arbre antérieur tombe en terre et se décompose pour former un arbre nouveau. Le fruit de l'arbre doit se décomposer pour être assimilé comme nourriture. Rien ne dit dans la Genèse que les plantes, les poissons, les oiseaux ou les animaux auraient été créés dans une nature perpétuelle immuable sans connaître le renouvellement naturel permanent de toutes choses. Dans la nature créée, le corps d'Adam était précaire (« *mortel* » physiquement), comme toute autre créature terrestre.

La nourriture d'Adam et Ève, que Dieu leur indique avant le péché originel, confirme que leur corps était précaire comme

tout dans la nature, car un corps terrestre immortel, non précaire, n'aurait pas eu besoin de se nourrir d'une herbe terrestre.

Mais, comme le dit le Catéchisme : Adam ne « devait pas » mourir (CEC 376) et « *Bien que l'homme possédât une nature mortelle, Dieu ne le destinait pas à mourir* » (CEC 1008). C'est exactement cela ! Une nature mortelle (même avant le péché) mais une destinée, une vocation, à ne pas mourir.

La mort n'était pas, pour lui, une nécessité ni physique, ni spirituelle. Mais, dès sa création, Dieu le prévient qu'il « *peut* » mourir si...

Et s'il « *peut* » mourir, c'est bien parce qu'il est « *mortel* », sinon il lui aurait été impossible de mourir.

Et cette mort pouvait le frapper dans sa double réalité corporelle et spirituelle.

Dans sa réalité spirituelle, parce que la vie de Dieu est amour et communion, parce que la vie spirituelle venue de Dieu est une réalité divine qui ne peut vivre qu'en Dieu. Nous sommes des fruits divins qui, une fois détachés de l'arbre, ne peuvent que se décomposer.

Mais, la mort pouvait aussi frapper Adam dans sa réalité corporelle parce que sa nature corporelle était précaire comme celle de toute autre créature corporelle. Ce n'est qu'en communion avec son Créateur, que la mort lui était soumise. L'humain en communion avec Dieu pouvait empêcher que la précarité de la nature, qui lui était entièrement soumise,

devienne une mort implacable. La mort est entrée dans le monde confié à l'humain quand il a perdu la communion avec Dieu qui lui donnait tout pouvoir sur la précarité de la nature. À cet égard, le dialogue cale souvent sur le mot « *mort* » ou « *mortel* ».

Beaucoup confondent la réalité physique de la cessation d'une créature naturelle précaire et la mort causée par le péché originel. Cette absence de distinction bloque la compréhension du fait que la soumission à la mort n'est que la conséquence du péché.

Cette réalité n'a cependant cessé de nourrir la foi de l'Église comme le montrent les dogmes récents de l'Immaculée conception et de l'Assomption de la Sainte Vierge que l'Église a pu mettre en lumière, après de nombreux siècles, sur la base de la méditation des Écritures, de la Tradition, et des réalités historiques concrètes.

À cet égard, pour ce qui concerne le péché originel et la mort, on peut dire ceci :

1. Adam et Ève ont été créés (conçus) sans péché. De même, la Sainte Vierge a été conçue sans péché (immaculée).
2. Le corps naturel d'Adam et Ève était mortel. De même, le corps terrestre de la Sainte Vierge et celui de son divin Fils étaient naturellement mortels.
3. Marie, préservée du péché (c'est son immaculée conception), n'a, dès lors, pas été soumise à la mort, mais a pu faire passer son corps dans une réalité autre sans mourir (c'est son assomption). Elle était physiquement mortelle, mais elle n'a pas

subi la mort physique et la mort physique n'a eu aucun pouvoir sur elle.

Adam et Ève, dont le corps physique était aussi mortel dans la nature, ont coupé leur communion avec Dieu (c'est le péché originel) et ont perdu leur harmonie avec la nature qu'ils avaient en communion avec Dieu. À partir de ce moment, ils n'ont plus été capables de dominer leur fin naturelle précaire et ont dû subir physiquement leur mort.

Bien que, comme Adam et Ève, comme la Sainte Vierge Marie, le corps terrestre de Jésus était naturellement précaire et physiquement mortel, Jésus-Christ sans péché, n'était pas, dans cette condition originaire du premier Adam, davantage soumis à la mort physique. C'est volontairement, et non par nécessité (car il avait tout pouvoir sur son corps mortel) qu'il a choisi de se soumettre à la mort physique et de la vaincre par une résurrection (plutôt que de l'écarter dans la réalité terrestre comme il l'a fait pour Lazare ou de la franchir par une assomption comme sa mère) au bénéfice de toute l'humanité.

Avant le péché, notre corps n'était pas « *soumis* » à la mort car, en communion avec Dieu, toute la création était soumise à l'humain et l'humain était le maître de toute « *mort* » physique. Même si nous ne pouvons guère le comprendre.

Sans le péché, l'homme n'aurait pas été soumis à la corruption mais aurait maîtrisé pleinement le renouvellement physique des créatures.

Son corps n'aurait jamais connu la corruption que nous

subissons à cause du péché.

Sans le péché, les réalités physiques du corps et de toute la création sont entièrement soumises à Dieu et aux humains en communion avec Lui. Les miracles et la résurrection du Christ nous montrent combien cette soumission peut dépasser tout ce que nous pouvons imaginer.

Adam et Ève n'étaient pas soumis à la mortalité physique naturelle de leurs corps. Par le péché, la mort n'est pas entrée dans le monde naturel, mais la mort est entrée dans l'humanité parce que, privés de la communion avec Dieu qui donne la vie, Adam et Ève sont devenus dépendants de leur corps mortels.

C'est toute la création qui est actuellement soumise à la mort parce que l'homme qui devait en être le maître n'y tient pas son rôle.

Dire que le corps des humains était physiquement « *mortel* » avant le péché originel n'avait pas d'importance sans le péché puisque l'humain en communion avec Dieu pouvait sans cesse empêcher toute mort.

De même, les mouvements dans la nature créée, leurs variations et leurs combinaisons ne sont pas davantage un mal dans la création. Avant la création de l'homme, il y avait des tremblements de terre, des tsunamis, des ouragans, des espèces végétales et animales plus fortes qui supprimaient et remplaçaient des plus faibles, des animaux plus forts qui se nourrissaient du corps d'animaux moins robustes à qui ils enlevaient la vie, etc. Il n'y a là aucun mal réel, mais

simplement des réalités naturelles, un « *mal physique* ». Au moment de sa création, l'homme en communion avec Dieu et créé à son image a reçu une vie spirituelle qui lui permettait de dominer ces phénomènes d'une manière que nous ne pouvons que difficilement imaginer.

À cet égard, que savons-nous des liens concrets qui subsistent entre Dieu et sa création ? Entre la réalité que notre cerveau (notre science) peut observer et la réalité qui échappe à ses observations, des liens et des interactions sont possibles. Qui peut prétendre qu'il n'y a pas d'interférences entre la réalité que nous pouvons connaître et la réalité que nous ne pouvons pas connaître avec notre cerveau terrestre ? Quel cerveau peut prétendre exclure toute possibilité d'exception aux règles naturelles qu'il connaît.

Les récits de la vie de Jésus de Nazareth nous montrent de multiples signes d'une domination et d'une maîtrise des règles normales de la nature : elles ne sont pas absolues et Jésus présente en lui un pouvoir supérieur.

Le Christ nous montre que ce pouvoir n'est pas seulement une réalité autre avec laquelle il peut agir de manière extraordinaire, au-delà des réalités que notre science peut connaître, mais que ce pouvoir vient de quelqu'un.

Il nous révèle que Dieu est présent au-delà de la réalité que notre cerveau peut connaître mais aussi qu'il peut agir dans notre réalité.

Ici, l'incroyant s'arrête, mais notre cerveau comme le sien peut

encore comprendre l'explication de la foi chrétienne, même s'il la rejette.

Dieu a fait notre cerveau et la réalité que notre cerveau peut connaître.

Il a aussi fait davantage. Il a créé des semblables avec lesquels il peut nouer une relation et partager sa vie.

Toute la puissance extraordinaire montrée par Jésus, qui s'est montré plus fort que toute maladie, toute souffrance et toute mort, Dieu l'a donnée à ces semblables qu'il a créés.

Jésus n'est pas un homme extraordinaire. C'est un humain en tout semblable à nous.

Mais, avec une particularité : il a vécu en parfaite entente avec Dieu.

Dans l'histoire de ce monde, avant de venir lui-même dans notre réalité, Dieu a créé un couple formé par un homme et une femme en tout semblables à Jésus, avec un même pouvoir sur toute la nature et, notamment, sur toute souffrance et sur la mort.

Mais, et c'est un immense « *Mais* », toute cette réalité naturelle dans laquelle nous vivons, provient de Dieu et est dans une réalité plus vaste avec des liens que nous ne pouvons imaginer parce que notre cerveau nous ramène toujours à la seule réalité limitée que nous pouvons connaître avec ce cerveau.

Il n'y a qu'en Dieu et avec Dieu que cette réalité concrète que notre cerveau connaît peut être maîtrisée et que cette réalité concrète peut vivre de manière harmonieuse et heureuse, parce

que cette réalité n'existe, jusque dans ses lois les plus profondes, que dans la réalité plus vaste de Dieu.

Le couple créé il y a quelques milliers d'années à l'image de Dieu a brisé son entente avec son Créateur et blessé le cœur de sa propre vie.

Nous avons tous hérité de leur capacité de vivre avec Dieu éternellement et de maîtriser le monde en parfaite entente avec Dieu, mais la rupture qui s'est produite, le péché originel, a blessé la vie que nous avons reçue et le contrôle de toute la réalité qui nous entoure.

Nous voici devant la réponse dérangeante mais simple de la foi devant toute souffrance, toute catastrophe, toute mort.

Ce n'est pas le monde qui est mauvais, ni les événements douloureux qui se produisent dans l'histoire. C'est nous. Simplement nous. Le péché originel qui blesse la vie que nous avons reçue nous empêche de dominer ce monde de sorte que nous n'ayons à y subir ni souffrance, ni mort.

Il n'y a qu'un seul chemin pour guérir cette situation, c'est celui de Jésus de Nazareth. Il restaure l'homme créé dans la communion de Dieu, il restaure son pouvoir originel sur la création et le délivre de toute mort.

Et ce chemin nouveau est un chemin d'amour, de communion. Il n'y en a pas d'autre.

Mais, l'amour ne peut exister que dans la liberté. Y compris la liberté de rejeter cet amour.

Soyons certains que si Dieu pouvait venir guérir directement



toute souffrance sans toucher à notre capacité d'aimer, à la liberté qu'elle implique, à la vie qui en dépend, Il le ferait toujours et immédiatement.

Notre point de vue ne voit les souffrances du monde présent qu'avec les limites de notre cerveau. Il nous est quasi impossible de comprendre comment un péché originel, qui subsiste dans le cœur de chaque humain, peut causer tant de mal.

Il n'y a cependant pas d'autre cause que notre péché originel, pas d'autre guérison que celle que nous propose le Christ.

Nous faisons partie d'une réalité plus vaste que celle de notre monde. Sans un lien correct avec toute cette réalité dans laquelle Dieu est, rien ne subsiste correctement.

Ce lien n'existe pas automatiquement dans la réalité de la nature, car sinon nous ne serions que des robots sans liberté, ni capacité d'aimer.

Un humain, aussi intelligent et sensible qu'il puisse être, même avec les plus grandes capacités philosophiques ou artistiques que lui permet son cerveau qui s'est développé au fil de milliards d'années, n'a aucun moyen terrestre de dépasser les limites de la nature dont il fait partie.

Quand donc les croyants d'aujourd'hui redécouvriront-ils ce qu'a été l'extraordinaire création à l'image de Dieu qui s'est produite il y a quelques milliers d'années ?

Il y avait peut-être déjà des ouvriers, des artisans, des rois. Ils pouvaient déjà croire en la présence de réalités abstraites, de dieux ou même d'un Dieu unique, mais tant qu'il n'y avait que

des êtres naturels vivant dans les limites de la nature, cette nature ne leur donnait pas encore par elle-même une vie à l'image de celle de Dieu, une vie éternelle.

Comme toute autre réalité de notre nature, toute existence y est précaire et est sans cesse remplacée par d'autres. Dans la nature, la vie humaine n'a pas de durée moins limitée que celle des animaux ou des plantes.

Mais, un jour, à un moment de notre histoire concrète, la nature est parvenue là où Dieu l'a menée. Un moment où Dieu a créé un être nouveau à son image pour diriger, développer et féconder cette nature en parfaite entente avec Lui.

On a cru longtemps que le corps naturel de cet être nouveau a été créé soudainement en un instant. Mais, en fait, ni la Bible, ni la foi de l'Église ne l'affirment. Une telle instantanéité corporelle n'est pas un dogme et ne l'a jamais été. Elle n'a été défendue que par des pensées humaines qui se sont formées jadis pour essayer d'expliquer la création selon des connaissances actuellement dépassées.

Aujourd'hui, nous pouvons croire, à la lumière des connaissances modernes, que le corps de ces êtres nouveaux créés à l'image de Dieu a été façonné par des générations successives pendant des milliards d'années. Tous ces êtres précaires, qui se sont succédés dans la nature pour façonner notre corps actuel jusqu'à la création des premiers êtres humains à l'image de Dieu, n'avaient pas de durée moins précaire que celle des animaux ou des plantes.

Entre la poussière des éléments de la terre et notre corps actuel, nous pouvons désormais imaginer plus aisément une longue histoire qu'un acte instantané. Nous pouvons nous entendre avec les athées sur cette connaissance.

Mais, Dieu est intervenu deux fois pour y mettre du divin.

Une première fois, pour faire deux homos sapiens, un homme et une femme, à son image, capables de partager éternellement sa vie et de développer le monde en harmonie avec Lui. Parmi les homos sapiens, il a créé des homos capax Dei, des âmes immortelles.

Une seconde fois, après une rupture de cette vie nouvelle par le premier couple qui l'avait reçue et dont nous provenons tous, pour se faire Lui-même un homo sapiens semblable au premier Adam afin de restaurer pour toute l'humanité la vie brisée, de la délivrer de toute souffrance et de la mort.

Toute la création est dans les douleurs de l'enfantement parce qu'elle est privée de l'homme qui devait la gouverner et la développer.

Pourquoi oublions-nous la Genèse : « *emplissez la terre et soumettez-là ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre* ». (1,28) ?

En communion avec Dieu, dans le jardin d'Eden, Adam et Ève avaient la maîtrise de toutes choses sur la terre et ne pouvaient en subir aucun mal. Exactement, comme le Fils de l'homme dans l'Évangile lorsqu'il a fait cesser la tempête.

Le Psaume 8 l'exprime si bien : « *Qu'est donc le mortel, que tu t'en*

*souviennes, le fils d'Adam, que tu le veuilles visiter. A peine le fis-tu moindre qu'un dieu ; tu le couronnes de gloire et de beauté pour qu'il domine sur l'œuvre de tes mains ; tout fut mis par toi sous ses pieds, brebis et bœufs, tous ensemble, et même les bêtes des champs, l'oiseau du ciel et les poissons de la mer ».*

Le mal physique est un mal pour nous dans le monde parce que l'homme n'y tient pas sa place. Il a reçu pour mission de dominer la création et de la développer. Sa rupture avec son Créateur l'empêche actuellement de tenir ce rôle.

Les miracles et la résurrection du Christ nous manifestent un peu ce qu'aurait pu être et faire un homme sans péché.

Le corps du Christ a connu la mort physique. Le corps naturel du premier Adam avait les mêmes caractéristiques précaires que toute la nature créée, y compris la « mortalité » physique de tous les êtres précaires qui se succèdent, en ce monde, depuis des milliards d'années. Mais, sans le péché originel, Adam et Ève n'auraient pas été soumis à cette mort physique, mais auraient pu, en communion avec Dieu et comme le Christ, la franchir soit temporairement, dans la nature précaire, comme Jésus l'a fait lorsqu'il a ressuscité la fille de Jaïre ou Lazare, soit, de manière plus transcendante, comme Jésus l'a manifesté dans sa résurrection, par une transformation de son corps naturel en un corps glorieux qui dépasse nos perceptions terrestres.

Il serait vain de penser que, sans le péché originel, il n'y aurait eu ni tremblement de terre de niveau 9, ni tsunami avec des vagues de dix mètres de hauteur, ni les immenses souffrances qui les suivent, mais nous devons penser avec désolation que

sans le péché qui est le nôtre, nous aurions pu dominer ces éléments naturels et éviter qu'ils nous causent un mal et une souffrance quelconques.

Rien ne permet d'affirmer que le sol aurait été modifié, ni que n'importe quoi dans la nature créée aurait été modifiée à cause du péché originel.

Le sol y est désormais maudit parce que l'homme n'assume pas le rôle qui aurait dû être le sien. Le sol est maudit parce que l'homme en a perdu le contrôle, mais non parce que Dieu ne lui aurait jamais donné ce contrôle.

En rompant leur communion avec Dieu, Adam et Ève ont fait de la simple précarité naturelle de leur vie biologique, sur laquelle ils avaient reçu la maîtrise en harmonie avec leur Créateur, une mort infranchissable pour eux.

La malédiction de la mort c'est la soumission à la mort que l'humain subit depuis le péché originel. Ce n'est pas la négation des réalités physiques de la nature créée par Dieu, mais l'effet de la perte de notre communion avec Dieu.

Les réalités physiques ont été créées par Dieu et, à chaque étape, le Créateur bénit sa création et déclare que c'est bon. Si le grain ne meurt, il n'y a pas de fruit. Aucune vie humaine n'existerait sur la terre sans le renouvellement incessant qui est dans la nature depuis les origines.

La création est bonne dans toutes ses réalités physiques sans lesquelles nous ne pourrions vivre.

La « *soumission* » et la « *servitude* » c'est la réalité de l'humain

qui ne vit plus dans l'harmonie avec Dieu. C'est une malédiction non seulement pour lui-même mais aussi pour toute la nature qui est dans la douleur de l'enfantement parce que l'humain n'y assure pas l'ordre et l'harmonie en communion avec son Créateur qui lui a confié le soin de gouverner et de développer le monde.

Alors, devant chaque drame sur cette terre qui nous fait pleurer, pensons que si Dieu ne l'a pas empêché, c'est uniquement parce que nous l'avons empêché. Pensons que cette souffrance n'existe qu'à cause de notre péché originel. Pensons que si Dieu avait pu l'empêcher sans nous causer un mal plus grand encore que nous ne comprenons pas, il l'aurait certainement fait. Pensons que, sans notre péché originel qui nous sépare de Dieu, nous aurions nous-mêmes pu l'empêcher et développer ce monde en harmonie avec notre créateur dans une vie d'amour à l'abri de toute souffrance.

Ce monde est dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore, mais le Christ est notre espérance.

Aujourd'hui, l'homme en a perdu le contrôle ce qui fait exister le mal physique pour lui, en ce sens que des réalités physiques peuvent désormais lui causer du mal, de la souffrance.

Dans ce contexte, la résurrection du Christ, en tout semblable à nous mais sans le péché qui rompt la communion avec Dieu, nous révèle une restauration de la possibilité de ne pas avoir subi la mort qui avait été donnée à l'homme créé ?

La résurrection, c'est cependant tout à fait nouveau pour

l'homme pécheur. Car, ici, il y a bien plus qu'au moment de la création de l'homme. Adam a reçu sa qualité ontologique immédiatement par la création même de Dieu. Par la résurrection du Christ, il y a bien plus encore. L'homme, qui était soumis à la mort par l'effet de son choix originel, reçoit une qualité ontologique qui n'est plus seulement donnée avant tout choix libre personnel, comme lors de la création, mais qui est désormais offerte au-delà même de ce premier choix et avec l'expérience que chaque humain a pu en faire, dans des conditions lui permettant de recevoir à nouveau lui-même librement, par le moyen de la grâce, de la foi et de l'amour, ce que Dieu lui avait déjà donné par son propre acte créateur mais que l'homme a perdu.

## **16. Quand et où ?**

Adam et Ève : Où en est-on dans l'histoire concrète ?

Nous avons la foi de l'Église, le récit de la Genèse, et les connaissances de la science moderne.

Il y a des convictions qui font partie de la foi et que la science ne peut contredire : Dieu a créé, dans la réalité terrestre autant que dans la réalité spirituelle, un être radicalement nouveau à son image, une âme immortelle capable de partager éternellement sa vie divine, en façonnant dans l'histoire concrète du monde un premier couple dont nous provenons tous.

Ce premier couple a brisé sa communion avec Dieu et n'a transmis à sa descendance qu'une vie blessée, privée de cette communion avec Dieu, soumise à la souffrance et à la mort.

Où et quand cela s'est-il produit ?

Nous ne pouvons que constater que ni la foi de l'Église, ni le récit de la Genèse, ni la science ne peuvent nous éclairer avec précision et certitude. Il y a certes des lieux et des durées dans le récit de la Genèse, mais rien ne permet de distinguer clairement ce qui est réel ou symbolique, ni le sens exact des unités de mesure utilisées, ni le caractère complet des indications données.

La prudence la plus grande s'impose et ce qui peut être imaginé reste incertain.

Il y a de grandes pistes de réflexion.

Certains imaginent que le premier couple aurait été créé hors



du temps et de l'espace et que c'est aussi hors du temps et de l'espace que la faute originelle aurait été commise. Selon cette opinion, tout était déjà arrivé lors du Big Bang. La création de l'homme précéderait le Big Bang.

L'homme actuel serait l'apparition dans le temps de l'homme créé.

On ne saurait ni quand, ni comment. Il serait vain d'imaginer un couple originel unique dans le temps de l'histoire concrète. Le mal serait dans le monde dès le Big Bang. Dieu seul saurait à partir de quand, dans l'histoire concrète, auraient existé des âmes immortelles.

Les conséquences théologiques de cette opinion ne sont pas négligeables. D'abord, il en résulterait que le monde et ses lois seraient marqués par le péché originel dès leur origine, dès le Big Bang. Le concret n'existerait aujourd'hui que déformé ou blessé par le péché. La nature serait ainsi mauvaise en elle-même car le monde concret actuel serait lui-même un produit du péché.

Le Christ ne serait pas un nouvel Adam semblable au premier Adam dans la réalité historique. Le premier Adam serait hors du temps alors que le Christ est dans le temps.

L'Église devra, tôt ou tard, préciser ce qu'il peut y avoir de vrai ou de faux dans cette approche très répandue.

Elle contient au moins une part de vrai car il n'est certes pas correct de limiter la création à ce que nous pouvons en connaître dans le temps et dans l'espace que mesure notre

cerveau.

Se limiter à décrire et à comprendre nos origines selon ce que notre cerveau peut en dire serait certainement erroné. La réalité de la création ne peut pas être enfermée dans le temps et l'espace qui ne sont que des instruments de mesure de notre cerveau terrestre qui n'a pas, naturellement, accès à ce qui est au-delà de sa portée.

Mais, la foi de l'Église n'a-t-elle pas toujours été attachée à une création historique bien concrète ?

Certes, les six jours du récit de la Genèse ne sont pas de la durée de nos jours de 24 heures et ce récit est largement imagé.

L'Église n'exclut pas les connaissances actuelles de la science même si des réserves et de la prudence sont nécessaires à bien des égards.

Il semble, au contraire, raisonnable et même nécessaire de relire et de comprendre la foi de l'Église et le récit de la Genèse en tenant compte de ces connaissances qui ont particulièrement augmenté au cours des deux derniers siècles, depuis Darwin.

À cet égard, l'historicité d'Adam et Ève pose beaucoup de questions, mais elles ne sont pas sans réponses possibles.

L'absence d'historicité pose, au contraire, une contradiction insurmontable pour la foi.

En effet, nous sommes des âmes immortelles et ce qui est immortel ne peut pas devenir immortel progressivement. On ne peut pas être de plus en plus immortel depuis le Big Bang. Il est impossible d'être immortel un peu ou dans une mesure limitée.

L'immortalité ne peut devenir présente dans une réalité mortelle que de manière instantanée, immédiate.

On peut décrire l'apparition de la vie biologique, des premiers êtres animés, puis l'apparition successive sur la terre, de primates, puis d'hominidés au cerveau de plus en plus développé jusqu'à l'apparition de l'homo sapiens. Impossible, par contre, d'envisager l'apparition progressive d'une âme immortelle dans ce contexte historique.

Ce n'est pas la réalité des objets, des planètes, des plantes ou des animaux. Les créatures naturelles vivantes n'ont qu'une existence temporaire durant leur vie biologique qui provient d'évolutions et de mutations.

Il n'y avait pas d'âme immortelle au temps des dinosaures. Il y en a aujourd'hui.

Un dinosaure ou un primate de la préhistoire n'a pas pu engendrer naturellement une âme immortelle.

Sauf pour ceux qui nient l'immortalité de l'âme humaine ou, au contraire, qui prétendent que tous les animaux auraient la même immortalité spirituelle que les humains, la réalité historique d'une création des âmes immortelles par Dieu est incontournable.

Et comme chacun de nous tient sa propre âme immortelle de ses parents, il nous faut nécessairement constater qu'en remontant notre généalogie, nous devons normalement remonter à un couple de parents à l'origine de cette vie transmise.

Dans la chaîne ininterrompue des couples mortels de notre généalogie biologique qui se sont succédés depuis l'apparition du vivant sur la terre, seule une création divine a pu faire advenir une âme immortelle.

Mais, ce que l'incarnation du Christ nous montre, c'est que, si le Fils éternel de Dieu a pu s'incarner lui-même dans une chair naturelle et une lignée biologique, il ne faut pas s'étonner que Dieu ait pu engendrer d'autres fils et filles dans une chair naturelle provenant, comme pour le Christ, d'une lignée biologique.

Nous sommes des créatures instantanées de Dieu, mais notre corps a pu être façonné par des processus évolutifs.

Dans ces conditions, Adam et Ève sont les premiers homo *capax Dei* capables de partager la vie éternelle de Dieu, les premières âmes immortelles. Pas nécessairement les premiers homo sapiens, ni même nécessairement les premiers homos religiosus.

La question du « *quand* » et du « *où* » a donc toute sa pertinence dans la réalité historique.

Le corps humain est formé et existe selon des règles naturelles semblables à celles des animaux, des plantes et de toute la nature.

Rien ne permet plus de penser concrètement que ce corps, tel qu'il est actuellement, serait issu directement et instantanément d'un acte divin à un moment de l'histoire concrète.

Il n'est plus davantage possible, selon les connaissances actuelles, de contester que l'homo sapiens vit depuis des

dizaines de milliers d'années, qu'il provient d'hominidés et de primates ayant vécu il y a des millions d'années, et même d'une évolution d'êtres plus élémentaires encore ayant vécu il y a des centaines de millions, voire des milliards d'années.

À cet égard, il est difficile de contester qu'il n'y avait pas d'humains au moment du Big Bang, ni il y a un milliard d'années. Alors, depuis quand y a-t-il eu une créature capable de vivre éternellement avec Dieu ?

La création d'une âme immortelle dans l'histoire concrète n'est pas un fruit naturel de la nature, ni de l'évolution des créatures depuis le Big Bang.

À un moment, l'action créatrice de Dieu a façonné à son image un premier couple d'humains dans une espèce vivant déjà dans la nature. Dieu a créé sur la terre bien concrète des êtres radicalement nouveaux capables de vivre en communion avec Lui, de développer le monde en communion harmonieuse avec Lui, mais avec un corps naturel provenant de cette nature.

Le corps d'Adam et Ève a été façonné par une longue histoire biologique qui a abouti à leur conception physique dans le sein de leur mère biologique. Leur création, celle de leur âme spirituelle, de leur personne immortelle, fut l'événement majeur de l'histoire du monde avant l'incarnation du Christ lui-même dans des conditions très semblables.

Est-ce incroyable ? N'est-ce pas moins difficile à croire cependant que l'incarnation de Dieu lui-même ? Si Dieu a pu se créer un corps et une âme d'humain pour Lui-même dans le

sein de la Vierge Marie, en recevant ce corps d'une femme terrestre déjà créée provenant d'une longue lignée d'ancêtres, en quoi serait-il incroyable qu'il ait fait d'abord de même en créant un premier couple originel avec des corps issus d'êtres terrestres déjà créés ?

Une âme immortelle créée dans un corps tiré de la nature, est-ce plus extraordinaire que Dieu lui-même venant vivre dans un corps tiré de la nature ?

La question « *quand et où ?* » ne doit pas nous tromper. Elle vise certes un endroit et un moment de notre réalité terrestre. Mais, l'homme est terrestre « *et* » spirituel.

La création d'Adam et Ève, dans le cours de l'histoire de la réalité terrestre, fut une création spirituelle. Un souffle spirituel divin dans la chair naturelle a créé un être nouveau. Cette création spirituelle a pu avoir des effets dans la réalité naturelle, et, notamment, dans le fonctionnement et les capacités de notre cerveau naturel. Mais, la nouveauté n'est pas à chercher dans la nature que Dieu avait déjà créée, mais dans l'effet produit par un souffle spirituel divin qui, dans une nature mortelle, a créé des êtres nouveaux capables de participer à la réalité spirituelle divine, de partager éternellement la vie de Dieu.

Le jardin d'Eden nous décrit de manière imagée ce que fut la naissance spirituelle d'Adam et Ève. Par une rencontre amoureuse dans l'Eden de Dieu. Ce fut un événement spirituel, mais il s'est bien produit dans la réalité historique.

On pourra peut-être répondre un jour à la question bien

concrète du « *quand et où ?* », car la création d'Adam et Ève n'est pas différente, dans la réalité historique, de la création de chacun de leurs descendants, ni de l'incarnation du Christ. Elle se produit dans l'histoire concrète.

Adam et Ève ont été conçus simultanément dans la réalité biologique et dans la réalité spirituelle. Leur âme immortelle a été conçue par un souffle spirituel dans la réalité terrestre. À un moment et à un endroit bien concrets dans l'histoire réelle.

Mais, ils ont aussi été créés dans la réalité spirituelle de Dieu. Le souffle de Dieu qui les a créés en a fait des enfants du Créateur capables de vivre de la vie même de Dieu, de participer à sa vie.

Ne cherchons donc pas dans la seule réalité terrestre les faits que nous relate la Genèse. Mais, ne cherchons pas davantage à exclure de la Genèse la réalité historique indissociable de la réalité spirituelle. Nous sommes faits de corps et d'esprit.

Notre conception est un moment situé environ neuf mois avant notre naissance. Cette conception est un fait biologique.

Le « *fait* » spirituel est simultanément car l'esprit tracé dans notre corps par le souffle spirituel créateur se trouve dans ce corps et se transmet par ce corps, de génération en génération. À cet égard, aucune dissociation ne peut exister entre la réalité spirituelle et la réalité biologique ou terrestre.

Au moment de la conception biologique il y a aussi, simultanément, une conception spirituelle.

Au moment de notre conception, nous sommes conçus tant dans la réalité terrestre que dans la réalité spirituelle, notre

double nature terrestre et spirituelle est conçue simultanément et indivisiblement.

Mais, on peut, dès lors, se demander, par rapport à la création d'Adam et Ève dans le temps, s'il n'est pas contradictoire d'admettre une distinction, dans le cours général du temps, entre le terrestre et le spirituel, avec, d'abord du terrestre (l'espèce biologique des homo sapiens provenant de longs processus évolutifs) puis, ensuite et donc sans simultanéité, du spirituel créé à un moment ultérieur.

Nous touchons là au cœur de ce qu'est la création de l'humanité. Adam et Ève n'existaient pas avant leur conception. C'est une action de Dieu, un « *souffle* » spirituel divin qui les a créés au premier instant de leur création matérielle, corporelle.

Aucune séparation du corps et de l'esprit n'est concevable au moment de cette création. Leur personne humaine, leur âme humaine, est précisément le produit d'un souffle spirituel dans un corps, selon la définition toujours valable de la Genèse. Cela reste vrai pour chacun de nous, comme ce fut vrai aussi pour l'incarnation du Christ, vrai Dieu et vrai homme dès le premier instant de sa conception dans le sein de la Vierge Marie.

Il y avait uniquement une femme humaine en Palestine, et, dans son corps, à un moment et à un endroit, un être tout autre, le Fils de Dieu, s'est fait homme. Un être nouveau, vrai Dieu et vrai homme, est advenu dans l'histoire concrète.

Cette incarnation du nouvel Adam qu'est le Christ éclaire la création d'Adam et Ève.



À un moment « T », l'évolution était à un stade « X ».

S'il n'y a pas de création d'une âme immortelle à un moment « T », dites-moi comment cette âme immortelle pourrait surgir de la nature ? Pouvez-vous imaginer une âme progressivement immortelle ?

Certes, le cerveau naturel a pu acquérir progressivement des capacités esthétiques, des capacités affectives, des capacités d'abstraction, des capacités de concevoir des réalités au-delà de lui-même, et même la possibilité d'une survie ou d'un dieu.

Cette possibilité ne peut être exclue avec précision.

Il y a des *homo religiosus* très anciens.

Mais, s'agit-il pour autant déjà d'êtres créés à l'image de Dieu, d'« *homos capax dei* », créés enfants de Dieu capables de partager éternellement la vie de Dieu ?

Demain, la science et la génétique pourraient amener des animaux, voire des machines, à des capacités inimaginables aujourd'hui.

Mais, la vie spirituelle immortelle qui vient de Dieu ne pourra jamais être construite par l'homme.

La nature peut produire un hominidé et en développer les capacités terrestres, y compris les capacités d'abstraction ainsi que les capacités intellectuelles et esthétiques, mais la nature ne peut sortir d'elle-même.

Seul Dieu a pu créer en nous une vie qui est au-delà de notre vie naturelle.

Par la création, à l'image de Dieu, d'un homme et d'une femme partageant sa vie, mais aussi la vie de la réalité terrestre, Dieu a créé un être nouveau, inouï, capable de partager éternellement sa vie d'amour.

Il y a lieu, à cet égard, d'éviter les pièges d'un littéralisme excessif mais aussi les pièges d'un rejet excessif de l'historicité.

Oui, le jardin d'Eden avait un emplacement géographique réel, localisable. Car, en effet, dans la réalité d'une histoire concrète, Adam et Ève vivaient nécessairement quelque part sur la terre au moment où ils ont commis le péché originel.

Cet endroit semble situé par la Genèse dans le sud-est de l'Irak et de l'ancienne Mésopotamie, dans le pays de Sumer où l'écriture est apparue il y a environ cinq à six mille ans et d'où Abraham est issu.

Certes, la Bible ne cite jamais ni Sumer, ni les Sumériens.

Le mot « *Sumer* », actuellement retenu par les linguistes, les archéologues et les historiens, semble se référer au mot akkadien « *Shumeru* » par lequel les Akkadiens nommaient le pays qui, au sud de la région d'Akkad, s'étendait de Babylone jusqu'au golfe Persique. Cela n'a rien de mythique : c'est une région bien précise au sud-est de Bagdad où coulent le Tigre et l'Euphrate.

Sumer et Akkad formaient ensemble la Basse Mésopotamie unifiée, vers 2340 avant Jésus-Christ, dans l'empire d'Akkad, un territoire que la Genèse nomme « *pays de Schinear* » (Gn 10, 10) ou « *Chaldée* », sans distinguer clairement sa partie nord (Akkad) de

sa partie sud (Sumer).

Selon le récit biblique, la famille d'Abraham quitte Ur en Chaldée (Gn 11, 31).

Le premier livre de la Bible, le livre de la Genèse, apparaît d'abord ainsi comme l'histoire, depuis leurs origines, d'une famille de Sumériens exilés en Égypte, des descendants d'Abraham, Isaac et Jacob. Sumer, c'est le début.

Selon la Genèse, le premier couple humain semble avoir vécu dans l'edin sumérien (au sud-est actuel de l'Irak) là où confluaient dans un seul fleuve (nommé actuellement le Chatt-el-Arab) quatre fleuves qui semblent être le Wadi el Batin (actuellement asséché depuis près de 4000 ans), le Karkheh et le Karoun (actuellement distincts), le Tigre et l'Euphrate.

Aujourd'hui encore, à Al Qurnah, située à la confluence du Tigre et de l'Euphrate, un arbre commémore depuis des siècles l'arbre de la connaissance qui se trouvait dans le jardin d'Eden.

Mais, attention, si l'endroit où Adam et Ève vivaient sur la terre pouvait être localisé un jour de manière certaine, cela ne signifierait pas que « *le jardin d'Eden* » soit une réalité terrestre. L'Eden, c'est le monde de Dieu, c'est une réalité spirituelle.

À cet égard, il faut éviter de tout confondre et rappeler ici que l'Eden c'est la réalité spirituelle de Dieu. C'était un paradis terrestre en ce sens qu'Adam et Ève étaient à la fois dans la réalité spirituelle du paradis et dans la réalité terrestre, comme, par exemple, Jésus ressuscité s'est trouvé, au moment de ses apparitions, à la fois dans la réalité spirituelle du ciel (qui ne

peut être située de manière terrestre) et dans la chambre haute ou au bord du lac de Tibériade.

L'Eden de Dieu n'est pas une réalité géographique terrestre. Mais, cela n'écarte pas pour autant l'historicité des faits. Sur terre, on vit nécessairement les événements spirituels à un moment et à un endroit de notre histoire concrète, mais ce qui se vit dans l'esprit ne se limite pas à ce qui peut se voir dans la chair.

Adam et Ève auraient pu être dans le jardin d'Eden à n'importe quel endroit de la terre. Mais, l'événement du jardin d'Eden « *avait* » une localisation terrestre : celle où Adam et Ève l'ont vécu.

Au moment du péché originel, l'endroit terrestre où Adam et Ève vivaient dans le jardin d'Eden était un endroit terrestre qui pouvait être banal, mais à ce moment et à cet endroit, Dieu les a fait entrer dans une réalité spirituelle : celle d'un jardin dans l'Eden.

Vous ne pourrez jamais trouver dans la réalité terrestre concrète cette réalité de l'Eden ou les chérubins qui la gardent puisqu'il s'agit d'une autre réalité : la réalité spirituelle des cieux.

Mais, cela ne change rien à la réalité historique de l'endroit et du moment où Adam et Ève ont vécu cet événement spirituel. Le jardin d'Eden a eu une localisation, même s'il n'est pas une réalité terrestre.

Pensez au Christ ressuscité. Ses apparitions ont eu une localisation là où les apôtres l'ont vu et rencontré. Mais, le

Christ ressuscité n'est pas limité à un endroit particulier de la réalité terrestre.

Certains pourraient dire : « *Que l'on m'indique le chemin qui mène à l'Eden !* ». N'est-ce pas la question de l'apôtre Thomas à Jésus (cf. Jn 14, 5) ? Ce chemin est, bien sûr, spirituel.

Et, comme le jardin d'Eden est une réalité spirituelle, il n'est possible d'en parler que de manière imagée : serpent, arbre, fruit ...etc., mais cela n'écarte en rien la réalité historique du moment et de l'endroit où les événements spirituels du jardin d'Eden ont été vécus par Adam et Ève, ni la réalité historique de leur création et de leur existence dans le cours de l'histoire concrète.

La réalité terrestre y était ce qu'elle est toujours, avec des êtres précaires se renouvelant par des reproductions avec des mutations et des évolutions diverses.

Pourquoi imaginer une réalité terrestre différente lors des événements spirituels du jardin d'Eden ?

Il y a bien eu création à un moment bien concret de l'histoire, aussi concret que le moment de l'incarnation du Christ, au temps de l'empereur Auguste décédé en l'an 14 de notre ère et à un endroit aussi concret que la Palestine où le Christ a été conçu.

Quand cela s'est-il donc produit ?

Adam et Ève ont-ils été les premiers primates, les premiers australopithèques, les premiers homos habilis ? Difficile à considérer, car le corps et, notamment, le cerveau de ces

ancêtres biologiques des humains n'étaient pas semblables au nôtre, ni donc à celui du Christ.

Adam et Ève ont-ils été les premiers homos sapiens ? C'est possible a priori, mais rien ne le confirme. Rien ne permet de constater une apparition soudaine de l'homo sapiens au moment d'une création spirituelle d'un être nouveau. De l'homo habilis à l'homo sapiens, la transformation semble plutôt s'être réalisée dans une évolution complexe qui s'est étendue pendant des centaines de milliers d'années.

Faudrait-il préférer situer il y a des centaines de milliers d'années la création des premiers humains à l'image de Dieu avec une âme immortelle ? Toutes les difficultés concrètes restent les mêmes : création soudaine ou parmi une espèce terrestre préexistante ?

Mais, il y aurait des difficultés supplémentaires.

D'abord, cela ne correspondrait plus du tout au contexte du récit de la Genèse qui ne situe pas cette création dans la préhistoire à l'époque des chasseurs cueilleurs, mais à une époque où on pratique déjà l'élevage et l'agriculture, où on construit des villes.

Ensuite, le cerveau des homos habilis ou erectus qui vivaient il y a des centaines de milliers d'années n'avaient pas encore notre développement. Le péché originel ne paraît pas avoir pu être commis par des êtres qui n'avaient pas notre état de conscience.

Mais surtout, ces êtres hominidés qui vivaient il y a des centaines de milliers d'années n'étaient pas semblables au

Christ. Comment pourrait-il être le nouvel Adam s'il n'est pas en tout semblable au premier homme créé ?

En outre, pourquoi n'y aurait-il eu aucune révélation connue, aucune histoire connue de l'humanité avec Dieu pendant des centaines de milliers d'années avant l'incarnation du Christ ?

Bref, il semble justifié d'écarter l'hypothèse d'une création remontant à des centaines de milliers d'années.

En fait, cette hypothèse ne semble s'expliquer que par la grande difficulté pour beaucoup d'admettre une véritable création survenue dans l'histoire lorsque des corps issus d'hommes naturels (des adames, selon la Genèse) ont été façonnés spirituellement par Dieu pour en faire des humains à son image, des âmes immortelles, pour en faire surgir des êtres nouveaux, aussi radicalement nouveaux que le Christ façonné dans le sein de la Sainte Vierge avec un corps issu de sa mère humaine et de tous ses ancêtres, alors qu'il est Dieu de toute éternité.

Pourquoi ne pas renouveler notre intelligence de la foi dans le parfait respect de l'enseignement de l'Église et de la foi transmise depuis deux mille ans ?

Gardons fermement notre foi en la création de l'humanité dans l'histoire !

Mais, osons ne pas nous accrocher à certaines caricatures qui ne provenaient que des connaissances humaines moins étendues d'autres époques et non du cœur de la foi transmise.

Écoutons la Genèse avec nos savoirs d'aujourd'hui et non avec ceux d'hier.

Mais où est le problème ? N'y avait-il pas tout simplement des hommes naturels non créés à l'image de Dieu de la même espèce qu'Adam et Ève ?

Pourquoi toujours douter qu'il y a bien eu une création nouvelle, gratuite, spirituelle ?

Non, l'homme naturel issu de l'évolution n'a pas d'âme immortelle par nature. Adam et Ève ont été une création gratuite et radicalement nouvelle, mais cela n'implique en rien que leur corps n'a pas été façonné par des reproductions successives depuis le Big Bang, pendant des milliards d'années, amenant des éléments naturels à se complexifier jusqu'en l'état où une espèce d'hommes naturels a été façonnée spirituellement et physiquement pour la création d'un être radicalement nouveau : l'homo capax Dei, un être capable de partager éternellement la vie de Dieu.

Il est nécessaire pour le comprendre de ne pas enfermer notre compréhension de la Genèse dans des interprétations qui prennent le récit de la Genèse comme une photographie de dix millions de pixels alors qu'elle se présente comme un tableau impressionniste.

Va-t-on chercher dans une peinture la précision d'une photographie ?

Une peinture d'une scène historique ne serait-elle pas fiable du seul fait de son imprécision technique ? Ne faut-il pas seulement accepter son témoignage avec son imprécision normale, évidente ?



Le récit de la Genèse semble situer la création à un moment précis du passé en présentant une liste généalogique continue de patriarches d'une durée de vie, précise pour chacun d'eux, qui s'étend sur plus de deux mille « *années* » au point que les Hébreux ont aujourd'hui encore un calendrier qui, compte tenu des autres indications chronologiques de la Bible, nous situe actuellement en l'an 5780 à partir de fin septembre 2019, depuis la création d'Adam.

L'adam formé de la poussière de l'argile rouge semble une allusion à l'invention de l'écriture par les Sumériens durant le quatrième millénaire avant notre ère, dans le texte même de la création de l'humain.

Les activités d'élevage, d'agriculture et de construction de villes attribuées par ce récit de la Genèse à Caïn et Abel, les enfants d'Adam et Ève, correspondent à des activités qui ont commencé à se pratiquer durant le néolithique dans le pays de Sumer, il y a moins de dix mille ans.

Autant d'indices concordants qui relient les débuts de l'humanité au pays des Sumériens, voire à l'invention de l'écriture qui en fut la découverte majeure durant le quatrième millénaire avant Jésus-Christ.

À cette époque, de nombreuses populations humaines occupent la région et ses environs, ainsi que des endroits éloignés sur toute la terre jusqu'en Amérique du Sud et en Océanie. Il y a déjà un début de sédentarisation et des rois en Mésopotamie.

Il est cependant possible que l'humanité de tous ces humains

n'était encore que celle d'hommes naturels, de préhumains.

Les hommes naturels sont issus d'une évolution avec des mutations qui s'est étendue sur des milliards d'années. Rien dans la nature n'a produit des êtres éternels, des êtres capables de partager la vie de Dieu, de manière spontanée, par cause et effet.

Dans le cours de l'évolution des hominidés, Adam et Ève ont nécessairement vécu parmi de nombreux autres êtres de la même espèce biologique. Ce n'étaient pas des êtres créés à l'image de Dieu, ni des âmes immortelles. On peut adéquatement préférer les nommer préhumains. Mais, ils étaient de la même espèce biologique qu'Adam et Ève. C'est de cette espèce que Adam et Ève sont issus biologiquement.

Mais, les âmes immortelles d'Adam et Ève sont des créations nouvelles, les premiers êtres créés à l'image de Dieu. Ils sont aussi nouveaux, dans leur lignée biologique, que l'incarnation du Christ dans la lignée biologique de Marie.

La différence, c'est que le Christ, vrai Dieu, vit de toute éternité avant son incarnation, sa création dans la réalité terrestre. Le corps d'Adam et Ève provient de leurs parents biologiques, comme pour Jésus, mais leur âme immortelle a été créée immédiatement par Dieu.

Malgré sa blessure par le péché originel, cette vie nouvelle a été transmise à toute leur descendance et s'est répandue au fil des siècles dans toute l'humanité par l'effet normal des transmissions génétiques, des migrations et des mélanges de

populations.

À l'époque néolithique où le récit de la Genèse situe la création de l'humanité à l'image de Dieu, la population des humains de type « homo sapiens » est estimée entre cinq et vingt millions d'individus dispersés sur tous les continents.

Mais, la question que pose alors la situation historique d'une création d'Adam et Ève durant le quatrième millénaire avant Jésus-Christ, à une époque déjà connue par de nombreuses traces archéologiques, est de savoir d'abord si c'est pensable sans risquer de présenter une intolérable discrimination génétique, voire raciste, qui nous ramènerait à de scandaleuses mises en doute de l'humanité comme celles qu'ont suscitées, il y a quelques siècles, la découverte de populations isolées archaïques d'Amazonie ou d'Océanie.

Il s'agit peut-être de l'un des freins inconscients les plus puissants à la reconnaissance d'une création spirituelle d'une humanité à l'image de Dieu dans l'histoire.

Mais, en fait, seule une méconnaissance des réalités démographiques et généalogiques peut, en réalité, susciter une telle angoisse.

Statistiquement, il est déjà quasi certain que le plus proche couple d'ancêtres directs commun à tous les humains actuels ne date que de moins de trois mille ans, et, compte tenu des recoupements dans la centaine de générations qui se sont succédées durant ces trois mille ans et de leur dispersion géographique, non seulement tous les humains actuels ont déjà

quasi certainement au moins un couple d'ancêtre commun parmi ceux qui vivaient il y a trois mille ans, mais il est tout aussi quasi certain que tous les millions de couples vivant il y a trois mille ans et ayant actuellement une descendance sont tous les ancêtres directs de tous les humains actuels. Tous, même le plus noir, le plus blanc et le plus jaune des hommes. Tous, même parmi les populations les plus isolées de la planète.

Selon la foi de l'Église et le récit de la Genèse, nous descendons tous d'un même couple originel, mais n'oublions pas que jamais l'Église n'a affirmé que nous descendrions biologiquement de ce seul couple. Comme le relève l'encyclique *Laudato si* du Pape François, les processus évolutifs nous relient indivisiblement à toute la nature. Nous sommes les descendants directs du premier couple créé à l'image de Dieu qui nous a transmis sa vie blessée par un péché originel, mais nous sommes aussi des descendants directs de toute l'ascendance biologique préhumaine de ces premiers parents et de toute l'ascendance biologique des partenaires préhumains lors des premières générations.

Lorsque Caïn s'enfuit, il a peur d'être tué et il prend une femme (Gn 4, 16-17). On peut imaginer que c'est par d'autres homos sapiens qu'il craignait d'être tué et que c'est parmi d'autres homos sapiens qu'il a rencontré sa femme dont il a eu une descendance.

Les autres fils et filles d'Adam et Ève ne se sont pas nécessairement unis entre eux pour avoir une descendance, mais ils ont pu nouer des relations avec d'autres homos sapiens

de leur espèce comme semble le relater aussi le récit de la Genèse lorsqu'il raconte que des filles de l'adame ont eu des enfants avec des fils de Dieu (Gn 6, 1 à 4).

Lorsque le récit de la Genèse parle de Caïn qui s'enfuit parce qu'il craint d'être tué par le premier venu, puis qui va trouver une compagne ailleurs avec laquelle il a une nombreuse descendance ou lorsqu'il parle des descendants d'Adam et Ève qui s'unissent à des femmes de la même espèce, rien n'indique une coupure nette entre les premiers humains créés à l'image de Dieu et les autres êtres de la même espèce biologique qui les entourent.

Dès lors que la marque de l'humanité nouvelle d'Adam et Ève, qui a fait de chacun d'eux une âme immortelle ayant une double nature spirituelle et corporelle, est liée au corps même puisqu'elle résulte de l'union d'un souffle spirituel divin et d'un corps, ce fut, dès l'origine, une marque spirituelle inaltérable dans la transmission génétique biologique qui s'est donc nécessairement transmise à tout descendant et étendue progressivement dans toute l'espèce biologique en cause jusqu'à ce que disparaisse dans cette espèce tout être n'ayant pas cette caractéristique qui fait de chacun de nous une âme immortelle capable de partager éternellement la vie de Dieu.

Tous les descendants d'Adam et Eve ont dès lors reçu l'humanité en héritage, y compris ceux qui ont pu provenir d'alliances avec des êtres de l'espèce préhumaine vivant à l'époque.

Et cette vie humaine n'a cessé de se transmettre. On peut donc

imaginer que des enfants des premiers humains créés à l'image de Dieu se sont unis à des êtres de la même espèce biologique qui existaient au même moment et à la même époque. Ces êtres ont pu apporter à la descendance la même base corporelle naturelle qui a permis de créer un homme et une femme à l'image de Dieu, mais ce premier couple et ses descendants ont pu transmettre une caractéristique dominante, résultant du souffle spirituel qui a fait vivre les premiers humains à l'image de Dieu, les premières âmes immortelles, et conférant l'humanité nouvelle aux enfants des unions entre un humain nouveau et un autre être de la même espèce biologique.

Chacun, dans notre propre arbre généalogique fait d'hommes et de femmes, nous avons plus d'un milliard d'ancêtres potentiels à la 30ème génération, près de mille ans avant nous ( $2 \times 2 \times 2 \dots$ etc.) dont le nombre se réduit certes du fait des multiples recoupements dans les lignées ascendantes, mais qui permet de constater qu'en moins de mille ans n'importe quel couple fécond dont la descendance s'étend durant ces mille ans devient l'ancêtre de tous les habitants ayant, mille ans plus tard, une ascendance de mille ans dans la région de ce couple originaire.

Les démographes admettent que, même aujourd'hui, malgré la dispersion des sept milliards d'habitants de la terre jusque dans les endroits les plus isolés, tous les humains actuels ont probablement des ancêtres communs qui vivaient il y a moins de trois mille ans.

Ainsi, en 2004, les mathématiciens Joseph T. Chang, Douglas Rhode et Steve Olson ont calculé que les plus proches ancêtres

communs à tous les humains actuels pourraient avoir vécu 300 ans avant notre ère.

Dans ces conditions, par la multiplication et la dispersion des générations successives, il est statistiquement plus que probable qu'à l'exception des individus restés sans enfant ou dont la descendance s'est éteinte, les millions de couples d'humains ayant engendré une descendance plus de 3.000 ans avant l'ère chrétienne, même dans les coins les plus isolés du monde, sont chacun des ancêtres directs de chacun de tous les humains actuels et même, très probablement, de tous les humains qui vivaient à l'époque du Christ.

Un couple sumérien du quatrième millénaire avant Jésus-Christ a pu avoir plus de 100 descendants directs en moins de cent ans puis, malgré des unions entre eux et des fécondités variables, il a pu avoir déjà mille descendants en moins de deux cent ans.

Parmi ceux-ci, ce couple a eu vraisemblablement quelques descendants qui, comme Caïn, se sont enfuis au loin, l'un en Égypte, l'autre en Inde dans la vallée de l'Indus, un autre encore en Grèce, voire en Chine, pour y développer une communauté, une « *ville* », et y avoir des descendants nouant des relations avec les populations locales comme les fils de Dieu s'unissant aux filles de l'adame dans le récit de la Genèse.

Chacun de ces quelques émigrés a pu, à son tour, avoir plus de mille descendants après deux cents ans parmi lesquels à nouveau, l'un ou l'autre « *Caïn* » émigrant plus loin encore, de l'Égypte vers l'Éthiopie ou la Lybie, de la Grèce vers l'Espagne ou la Gaule, de l'Inde vers l'Océanie, ou de la Chine vers

l'Amérique. Et, ainsi de suite.

Mille ans après leur mort, n'importe quel couple sumérien du quatrième millénaire avant Jésus-Christ, ayant encore une descendance, était déjà l'un des ancêtres de quasiment toute la population locale de la Mésopotamie, à la seule exception des descendants des immigrants récents. Après deux mille ans, c'était déjà la majorité de la population humaine de la planète qui en était directement descendante.

Avoir un couple d'ancêtres du quatrième millénaire avant Jésus-Christ ayant transmis une vie nouvelle à toute l'humanité vivant sur la terre depuis le Christ est donc, au moins, un fait historiquement possible et il est exclu qu'un humain actuel, même dans l'endroit le plus reculé de la planète, puisse ne pas être un descendant direct de tous les couples du quatrième millénaire avant Jésus-Christ ayant une descendance actuelle.

La question qui se pose alors est de savoir si le récit des événements en cause a pu être transmis historiquement et si le récit biblique de la Genèse a pu reprendre une tradition historique fiable.

À cet égard, il faut considérer qu'Adam et Ève ont été pleinement conscients du caractère exceptionnel de leur création. Même après le péché originel, ils n'ont rien oublié de leur vie en harmonie et en communion avec Dieu leur créateur, ni de leur faute, ni de leur vie heureuse et de toute la puissance dont ils disposaient dans l'Eden de Dieu.

Ils ont en très certainement parlé à leurs enfants et petits-



enfants. Ceux-ci savaient l'extraordinaire origine divine de leur nature de fils et filles d'Adam et Ève. Ils n'ignoraient rien de la vie divine nouvelle, même blessée par le péché originel, qu'ils leur avaient transmise.

Après avoir rompu la communion avec leur créateur et avoir dû quitter le jardin fait pour eux dans l'Eden de Dieu, Adam et Ève ont certainement transmis à leurs fils et filles l'extraordinaire récit de ce qu'ils ont vécu après que Dieu les ait créés par une action de l'Esprit Saint dans la nature, comme il l'a fait, plus tard, pour son propre Fils éternel par qui tout a été fait.

Dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ, voire plus tôt, ce récit, de même que des faits historiques ultérieurs, ont pu faire l'objet de tablettes écrites qui ont pu être à l'origine du livre de la Genèse.

À cet égard, les années des âges des patriarches, le déluge et le récit de la tour de Babel apparaissent, cependant, manifestement légendaires, mais il faut néanmoins les confronter à la réalité historique connue car ni les modalités symboliques ou poétiques de l'auteur d'un récit, ni ses finalités théologiques, philosophiques ou autres ne peuvent suffire à exclure a priori une volonté simultanée de présenter l'histoire réelle dans la mesure où elle pouvait être connue à l'époque et selon la manière dont elle pouvait être exprimée et transmise à cette époque.

## **17. La mesure du temps dans la Genèse**

Même si nous avons observé que les années sumériennes pouvaient, notamment à Ur, être de seulement six mois, les durées de vie que la Genèse attribue aux premiers patriarches paraissent certes d'emblée bien au-delà des limites d'une vie

humaine dans un corps tel que le nôtre, tel que celui du Christ.

Certains en déduisent immédiatement que toutes les durées de vie dans les généalogies du début du livre de la Genèse sont exclusivement symboliques.

Elles le sont manifestement, mais l'usage de nombres arrondis approximatifs ou de nombres symboliques peut être une manière adéquate de relater l'histoire réelle, surtout lorsque des informations chronologiques réelles ne sont guère disponibles ou lorsque des durées ont moins d'importance ou d'utilité pour le rédacteur que leur signification.

Dans ces conditions, si les arrondis et les significations symboliques des nombres viennent d'emblée contredire la possibilité d'une exactitude de type comptable, il serait excessif de leur ôter de ce seul fait toute correspondance chronologique réelle.

Les anciens n'avaient que peu d'informations précises lorsqu'ils voulaient relater des faits historiques dans leur chronologie et les nombres symboliques pouvaient exprimer approximativement et avec du sens le temps et les mesures, d'une manière correcte dans le contexte culturel de l'époque.

Les six cents ans de l'âge de Noé au moment du déluge, cela peut signifier beaucoup d'imperfections ou de mal pendant beaucoup d'années, bien plus qu'une comptabilité précise de 600 années.

Les nombres, pris séparément, paraissent, dès lors, d'une signification comptable impossible à préciser sur le plan

historique, mais parfois, les nombres particuliers arrondis ou symboliques sont choisis, en outre, pour leur intégration dans une chronologie historique plus vaste et plus ou moins connue par ailleurs, qui peut être elle-même approximative ou symbolique. Une suite de nombres et de durées symboliques ou approximatives peut s'inscrire dans une durée globale qui exprime une approximation chronologique de l'ensemble de la période en cause par l'auteur du récit.

Il peut ainsi être observé, par exemple, que les durées de vie d'Abraham (175 ans), Isaac (180 ans) et Jacob (147 ans) étaient une suite de nombres décomposant le nombre 17 et reliés entre eux, car 175, l'âge d'Abraham, c'est la multiplication de trois chiffres ( $5 \times 5 \times 7$ ) qui forment ensemble le 17 ( $5 + 5 + 7$ ), l'âge d'Isaac, c'est la multiplication de trois autres chiffres ( $6 \times 6 \times 5$ ) qui forment ensemble le 17 ( $6 + 6 + 5$ ), puis que l'âge de Jacob, c'est la multiplication, dans la suite croissante des deux précédentes, de trois autres chiffres encore ( $7 \times 7 \times 3$ ) qui forment encore ensemble le 17 ( $7 + 7 + 3$ ), le tout en concordance avec l'âge de Joseph (110 ans) qui additionne les trois carrés des opérations précédentes [ $(5 \times 5) + (6 \times 6) + (7 \times 7) = 110$ ].

Dans la lecture de la Genèse, il faut donc être prudent non seulement avec les notions mêmes de jour ou d'années, mais tout autant avec les nombres, même si la chronologie des généalogies de la Genèse présente des calculs mathématiques précis permettant d'additionner des années depuis Adam jusqu'à ce jour.

La variété des durées indiquées et leur grand nombre autant

que la précision des calculs renforcent cependant l'impression que l'auteur de la Genèse a voulu être très concret dans sa généalogie des patriarches et dans le lien historique concret du peuple juif avec ses ancêtres depuis la création des premiers humains.

La Genèse est, à cet égard, d'une grande précision mathématique (même lorsqu'il s'agit de chiffres arrondis vraisemblablement approximatifs) et, pour renforcer cette précision, les âges de chacun des premiers patriarches d'Adam à Noé sont précisés par trois événements : son engendrement, celui de son successeur et sa mort.

Il faut cependant être prudent avec les mots du texte hébreu qui expriment des durées. Les six « *jours* » de la création ne sont pas des jours de 24 heures, correspondant à une rotation de la terre devant le soleil. Les « *années* » de vie des patriarches sont des périodes qui, à l'époque sumérienne, ne correspondent pas nécessairement aux années de 365 jours de chaque rotation de la terre autour du soleil.

Dans les premiers chapitres de la Genèse, le mot hébreu « *shaneh* » traduit par « *année* » indique certes un temps, mais ce mot hébreu provient du verbe « *shanah* » qui signifie « *changer* » ce qui ne se réfère pas principalement ni nécessairement à une période d'une longueur déterminée, mais davantage à un changement concret, tel un déplacement du lieu de vie qui, chez les Sumériens, pouvait alterner selon les saisons, notamment à cause des crues qui inondaient chaque printemps la vallée fertile du pays de Sumer de très faible altitude (aujourd'hui

encore, le site antique de Ur, situé pourtant à environ 250 km du Golfe Persique, n'est qu'à une altitude de 4 à 6 mètres !).

Les campements successifs rythmaient le temps et situaient dans l'espace, bien davantage que la référence au soleil.

En réalité, on peut donc douter du fait que les « *shaneh* » mesurant la vie des premiers patriarches de l'humanité soient des années solaires de 365 jours de 24 heures.

Le « *shaneh* » est d'abord cité dans la Genèse comme étant marqué par le soleil et la lune, de même que les temps marqués (telles les fêtes) et les jours (Gn 1, 14). Ils distinguent aussi le jour et la nuit, ce qui ne se réfère à aucune durée fixe, mais à une succession de jours et de nuits de durées variables selon les saisons.

Le soleil et la lune aident ainsi à situer les « *shaneh* » dans la ligne du temps, mais cela n'indique pas nécessairement la durée d'un « *shaneh* », ni son caractère fixe ou variable, ni une référence exclusive au soleil.

Dans l'antiquité, c'est davantage la lune qui semble indiquer le temps avec une relative précision par le rythme des mois lunaires dont la durée n'est que très légèrement variable. Le soleil distingue le jour de la nuit, mais rien n'indique à quel moment il a commencé à mesurer le temps sur une plus longue durée que la lune. La notion d'une rotation de la terre autour du soleil n'était pas connue à cette époque.

Le soleil déterminait probablement déjà à cette époque les saisons, celles où il faut tantôt préparer le sol, tantôt semer,

tantôt récolter, tantôt se rendre dans les hauteurs, tantôt s'abriter du froid, ...etc.

En réalité, quoi qu'il en soit du sens exact du mot « *années* », dans le récit de la Genèse, les centaines d'années des patriarches du début de la Genèse paraissent correspondre davantage à celles de la survivance d'un groupe dénommé par son auteur d'origine.

Chacun des premiers patriarches n'est-il pas considéré d'abord comme patriarche fondateur d'une tribu ou d'une cité de la même manière que le seront les patriarches des douze tribus d'Israël ? De même que Juda, c'est la tribu de Juda ou son territoire, Adam, n'est-ce pas la tribu d'Adam ou le lieu où elle s'est établie ?

A priori, comme actuellement, un groupe se distingue par une structure sociale distincte avec une autorité distincte et généralement un territoire.

Rien n'empêche plusieurs descendants et plusieurs générations de rester ensemble dans un même groupe. L'exemple des tribus d'Israël qui persistaient depuis des centaines d'années au moment où la Genèse a été rédigée semble suffire à indiquer que la survie du groupe ne dépend pas de la survie personnelle du patriarche.

Un même groupe patriarcal peut ainsi subsister sous le nom d'un patriarche en un même lieu des centaines d'années, voire plus. Ce sera le cas des douze tribus d'Israël.

En ce sens, lorsqu'un groupe familial se constitue (naît), il

subsiste jusqu'à sa disparition (meurt), par la suite de son absorption dans un autre groupe ou la disparition de ses derniers descendants, après un conflit guerrier, un génocide ou une autre cause, ou l'abandon du lieu où il s'était établi.

Lorsque la Genèse attribue à « *Adam* » une vie de 930 ans (Gn 5, 5) avec une coexistence de neuf générations successives, ne faut-il pas comprendre que son groupe va subsister et coexister avec plusieurs autres issus ultérieurement de lui ?

Lorsque la Genèse nous dit qu'Adam a engendré Seth à 130 ans (Gn 5, 3), l'individu Seth n'est pas nécessairement né physiquement lorsque l'individu Adam avait 130 ans. On peut aussi comprendre que l'individu Seth est devenu une tribu distincte qui s'est établie séparément du groupe d'Adam après 130 ans d'existence de l'humanité.

Seth n'est-il pas considéré dans la généalogie biblique comme le père d'une tribu qui s'émancipe et se détache, qui va vivre séparément de la tribu d'origine.

Adam va subsister 930 ans, soit 800 ans après l'engendrement de Seth, et Seth va subsister 912 ans après son engendrement. Il y a donc une coexistence de 800 ans.

Enos est engendré 105 ans après Seth (Gn 5, 6). Nouvelle coexistence supplémentaire de 695 ans avec Adam.

Lorsqu'Adam « *meurt* » à 930 ans, Seth a 800 ans, Enosh en a 695, Qénan en a 605, Mahaléel en a 535, Yéred en a 470, Hénok en a 308, Mathusalem en a 243, et Lamek, père de Noé, a 56 ans.

Au temps de Noé, le groupe d'Adam, nommé Adam selon



l'usage de nommer chaque groupe par le nom de son auteur, vient seulement de disparaître depuis peu.

À la lecture de la liste généalogique détaillée du cinquième chapitre de la Genèse où les âges des patriarches, lorsqu'ils engendrent ou meurent, sortent largement des limites naturelles, il paraît vraisemblable qu'il faut comprendre que lorsqu'un patriarche engendre, c'est moins un descendant individuel qu'il engendre – il devait y en avoir un grand nombre – qu'un nouveau patriarche dont la maison a subsisté distinctement à travers plusieurs générations.

À cet égard, plutôt que de comprendre la généalogie du début de la Genèse en ne considérant que des individus, il paraît préférable de penser que l'auteur avait en vue les tribus ou les cités issus des premiers patriarches. X engendre à 130 ans signifierait que lorsque la tribu X existe depuis 130 ans, une nouvelle communauté s'en sépare et commence, en un nouveau lieu, une existence distincte. Une mort à 800 ou 900 ans peut signifier plutôt la fin de l'existence distincte de la même tribu dans le lieu où elle s'était établie, après cette durée.

On en trouve diverses confirmations dans la Genèse.

Ainsi, Caïn a un fils qui s'appelle Enoch. C'est un bâtisseur de ville. Et la ville qu'il bâtit s'appelle elle-même Enoch (Gn, 4, 17). La Genèse ne raconte-t-elle pas ainsi la première descendance et le principe des autres. Enoch, comme les autres qui vont suivre, c'est à la fois et d'abord un individu situé dans l'histoire mais aussi, sous le même nom, la collectivité qui va en provenir et s'établir en un lieu. De son vivant, Enoch est devenu le

patriarche d'une grande famille à la tête de ses enfants et petits-enfants, mais la mort physique de l'individu Enoch n'a pas mis fin à son existence. Elle a pu persister comme groupe distinct par sa descendance.

On peut trouver une autre confirmation de la signification collective des durées de vie dans les premiers chapitres de la Genèse, dans la décision prise avant le déluge de limiter la vie des humains à 120 ans (Gn 6, 3). Immédiatement après, il faut bien constater, en effet, que les durées d'existence restent supérieures à celles d'individus humains : la durée de Sem est de 600 ans, celle de Arpakshad de 438, celle de Shélah de 433, et ainsi de suite : Eber (464), Péleg (239), Réu (239), Sérug (230), Nahor (148), Téraah (205).

Les récits de la Tour de Babel et la durée de vie de Noé confirment aussi la signification collective de la durée de vie des patriarches.

Le but précis des constructeurs de la tour de Babel nous montre, en effet, que sa construction a pour objectif de faire demeurer un nom : « *Faisons-nous un nom (littéralement en hébreu : un « sem qui demeure ») et ne soyons pas dispersés sur la terre* » (Gn 11, 4). On peut observer le double sens du mot « *sem* » qui désigne, d'une part, l'un des fils de Noé nommé « *Sem* » mais aussi, d'autre part et de manière générale, le « *nom* » qui identifie une personne.

Dans le contexte de la descendance de Sem dont parlent tant les versets précédents que suivants, il pouvait s'agir de perpétuer à Babylone le nom et la présence de l'ancêtre Sem.

Mais, peut-être s'agit-il d'un nom non autrement identifié qui peut éclairer symboliquement le sens des noms au début de la Genèse et, particulièrement, les centaines d'années de vie qui sont attribuées aux patriarches de l'époque. Des noms qui désignent chacun un lieu où s'établit une collectivité qui émane d'un individu et non cet individu lui-même.

Lorsque la famille d'Abraham quitte Ur, la capitale du pays de Sumer, cela semble correspondre à la fin des jours de Noé. En effet, selon le récit biblique, Abram (nommé plus tard Abraham) est engendré 292 ans après le déluge (Gn 11, 10-26 :  $2 + 35 + 30 + 34 + 30 + 32 + 30 + 29 + 70 = 292$ ) et les jours de Noé cessent 350 ans après le déluge (Gn 9, 28-29), soit lorsque Abram est donc âgé de 58 ans ( $350 - 292$ ). Les jours de Noé ne cessent-ils pas lorsque sa descendance quitte Ur, le lieu où il a vécu ?

Dans ces conditions, Adam, Seth, Hénok, Noé ou Abram, ce sont des noms, mais ce ne sont pas que des individus, c'est aussi, pour chaque nom, une collectivité engendrée, un territoire où elle s'établit.

## **18. Un déluge dans le pays de Sumer**

Outre les âges des patriarches, il faut observer que la crédibilité de toute historicité des premiers chapitres de la Genèse se heurte tout autant au mythe d'un déluge universel qui est manifestement irréaliste dans le troisième millénaire avant Jésus-Christ où le récit biblique le situe.

Comment comprendre aujourd'hui ce récit du déluge ?

C'est une histoire qui paraît attribuable aux trois fils de Noé (Gn 10, 1) si on admet une subdivision primitive du début de la Genèse en tablettes sumériennes par des colophons qui indiquent l'auteur du récit d'une tablette par un petit mot (le mot hébreu « *Towledah* ») qui a un double sens qui peut signifier à la fois les origines de l'auteur (son histoire passée) et sa postérité (son histoire future).

Le récit écrit de chacun des trois fils devait déjà être bien différencié par trois écrits distincts lorsque la Genèse a été composée, car le texte biblique reprend et fusionne ces trois versions différentes sans chercher à effacer leurs différences, même lorsqu'elles peuvent paraître contradictoires.

L'événement est situé par le récit biblique moins de 300 ans avant Abraham. À une époque lors de laquelle le niveau culturel et littéraire est déjà très élevé en Mésopotamie. C'est l'époque où à Ebla, il y avait déjà une bibliothèque d'archives écrites avec des tablettes rangées par catégories et des traductions parallèles de l'éblaïte et du sumérien.

À ce moment, Noé a « *600 ans* », mais, ici encore, il convient de

considérer que, lorsqu'elles s'étendent sur des centaines d'années, la vie et la mort d'un patriarche ne visent pas un seul individu, mais s'appliquent, comme pour les douze tribus d'Israël, à sa descendance ou à la collectivité qui prolonge son nom et s'est établie distinctement sur un territoire.

Ainsi, l'individu ou la collectivité engendré par Lamech après 182 ans n'est pas nécessairement l'individu Noé qui a vécu le déluge 600 ans plus tard, mais peut être un aïeul ou une collectivité nouvelle dont le Noé du déluge biblique est issu après plusieurs générations. De même, la mort de Noé, 350 ans après le déluge, ne vise pas nécessairement la mort physique de l'individu Noé qui a vécu le déluge, mais peut être datée par le moment lors duquel sa maison, son lieu ou sa communauté de vie, sont délaissés par sa descendance.

Faut-il imaginer, même dans une perspective symbolique, de l'eau surmontant les 8.000 mètres de l'Everest, le pôle nord et le pôle sud, sans aucun problème ni de froid, ni d'altitude pour ceux qui flotteraient au-dessus ?

Faut-il imaginer que des couples de chacune des milliers (voire des millions) d'espèces animales et d'espèces d'oiseaux se seraient concentrés à un endroit de la planète pour monter dans une arche, auraient survécu plus d'une année dans cette arche, seraient redescendus à près de cinq mille mètres d'altitude pour retourner qui au pôle nord (pingouins et ours blancs par exemple), qui au centre de l'Afrique, (hippopotames, chimpanzés, éléphants ...), qui en Australie (par quel bateau mystérieux des kangourous en seraient-ils venus puis

retournés ?) et en Amérique du Nord et du Sud... ?

Dans une interrogation historique, comment imaginer qu'un cataclysme recouvrant toute la planète d'eau sur plus de 8.000 mètres d'altitude il y a moins de cinq mille ans ne laisserait aucune trace scientifique ?

Certes, pour Dieu tout est possible. Mais tout est aussi possible pour notre imagination et n'est pas pour autant vrai.

Pourquoi imaginer, au delà du texte de la Genèse et de ce qu'il impose, que Dieu aurait assuré miraculeusement le transfert d'un couple de pingouins du pôle nord vers l'arche puis son retour au même endroit et sortir totalement de la réalité concrète raisonnable ?

Il n'y a aucune trace d'un déluge universel, ni même d'un déluge étendu à l'ensemble de la Mésopotamie au cours des dix mille dernières années.

L'hypothèse d'un déluge local reste actuellement la seule crédible dans les dix mille dernières années.

Dans le pays de Sumer, à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, les crues à proximité du golfe Persique pouvaient avoir un effet diluvien tant le relief y est peu élevé au dessus du niveau de la mer. Ainsi, par exemple, aujourd'hui encore, la ville de Bagdad, située à plus de 500 km du golfe Persique et en amont du pays de Sumer, n'est qu'à une altitude de 34 mètres et l'antique cité d'Ur, d'où Abraham est sorti, n'est qu'à une altitude de 6 à 10 mètres alors qu'elle est actuellement située à plus de 200 km du golfe Persique.

Dans cette vaste plaine, les crues pouvaient s'étendre en largeur et des crues et des inondations, il y en a eu beaucoup en Mésopotamie, surtout dans la région de très basse altitude de Ur et Babylone (Babel) d'où Abraham est originaire. La Genèse situe la Création à cet endroit qui est une région entourée de hautes et vastes montagnes : les Monts d'Arabie d'où s'écoulait le fleuve Wadi-el-Batin (actuellement asséché depuis plus de trois mille ans), les montagnes du Zagros iranien d'où s'écoulaient le Karoun et le Karkheh (actuellement distincts mais qui s'écoulaient très proches et qui semblent avoir pu être réunis en un seul cours d'eau dans le passé), et les montagnes du massif de l'Ararat d'où s'écoulaient le Tigre et l'Euphrate. Tous ces fleuves confluaient dans le pays de Sumer pour y former un fleuve unique rejoignant le Golfe Persique (actuellement nommé le Chatt-el-Arab), un fleuve dans l'Eden avec ses quatre branches (Gn 2, 10-14).

D'importantes couches d'alluvions, entre les strates des cités redécouvertes par les archéologues dans le pays de Sumer, témoignent de multiples déluges dans cette région de la Basse Mésopotamie.

Dans une telle région, le récit biblique d'un déluge a pu inspirer des légendes mésopotamiennes, mais celles-ci peuvent aussi provenir du souvenir d'autres déluges.

Noé a pu connaître la légende mésopotamienne de Ziusudra qui évoquait une énorme crue dont ce Roi ancien n'avait été sauvé que sur un bateau.

Le récit du déluge donne cependant une précision sur le plan

historique. Il s'agit du dernier déluge dans la région. Il n'y en a plus eu d'autres (Gn 8, 21).

Et, en effet, après une période de plus grande pluviosité, la région de la Mésopotamie a connu un changement climatique majeur que les géographes actuels situent il y a environ 4.200 ans. Le golfe Persique qui s'avavançait jusqu'à Ur a reculé depuis lors et son rivage se trouve aujourd'hui à plus de 200 km de cette ancienne capitale de Sumer.

Mais, auparavant, dans l'immense plaine fertile du delta des grands fleuves qui baignaient le pays de Sumer, nommé « *edin* » en sumérien, la montée des eaux pouvait être brutale et meurtrière. Il pouvait être prudent de prévoir un abri flottant en cas de crue soudaine.

Aujourd'hui encore, sur une largeur de plus de 200 km vers l'est, à partir du Lac Hammar, à 35 kms à l'ouest de Ur, l'altitude est partout inférieure à six mètres, à plus de 200 km du bord actuel du golfe Persique.

Avec une pluviosité plus importante qu'actuellement, les crues pouvaient, dès lors, être redoutables dans le sud du pays de Sumer.

Noé devait connaître les dangers de cette région de très basse altitude située entre le Tigre et l'Euphrate, ces deux immenses fleuves provenant du massif de l'Ararat, surtout si ses activités d'agriculture ou d'élevage étaient établies dans un lieu éloigné de toute hauteur proche.

Les ziggourats des cités sumériennes construites de manière



pyramidale en hauteur, en léger retrait par rapport à l'un ou l'autre fleuve proche, à quelques mètres d'altitude, et la solidité des maisons en brique pouvaient assurer la sécurité ordinaire, même en cas de grandes crues, mais Noé, considérant la perspective d'un déluge plus important et de l'éloignement de l'endroit de ses cultures ou de ses pâturages par rapport aux refuges possibles en cas de montée des eaux, élaborà, selon la Genèse, un plan écrit d'une maison flottante en bois et en bitume dans laquelle il pourrait s'abriter avec sa famille et un minimum d'animaux préservant, le cas échéant, la survie de son cheptel. En veillant à ce qu'elle soit assez grande pour ne pas être déséquilibrée par des flots impétueux, mais pas trop chargée par un embarquement complet du cheptel, pour assurer au mieux sa flottaison. Un mélange de taille et de légèreté devait assurer son flottement même dans des eaux tumultueuses.

Dans ce contexte, ce qui a été objectivement prévu, n'était-ce pas uniquement la protection de la famille de Noé et de son cheptel en prévision d'une inondation du pays ? N'était-ce pas seulement un strict nécessaire pour une famille, sept couples des animaux purs et un couple des animaux impurs (Gn 7, 2-3) ?

Dans un article intitulé « *Regard scientifique et théologique sur le déluge de Noé* », Paul Seely, un théologien protestant évangélique, relève qu' « *En travaillant à partir d'inscriptions et de la liste des rois sumériens, on peut dater sommairement le Noé sumérien Ziusudra, qui vivait dans la ville de Shuruppak vers 2850 avant J.C.* » et que « *Ceci est en accord avec la seule inondation mésopotamienne qui a laissé des traces en trois endroits simultanément (Shuruppak, Uruk et Kish)* » de sorte que « *Un nombre conséquent de spécialistes du Proche Orient Ancien en ont donc conclu que ce déluge est probablement celui dont il est question à la fois dans les récits biblique et mésopotamiens* ».

Selon sa légende, Ziusudra, qui régnait sur la cité de Shuruppak aux environs de 2850 avant Jésus-Christ, fut informé en songe par un dieu que le genre humain allait être exterminé par un déluge, et il construisit, dès lors, un grand navire, y fit entrer sa famille, ainsi que des oiseaux et des animaux de chaque espèce, puis quand les eaux baissèrent, il débarqua sur une montagne.

Cette légende, retrouvée dans des documents du début du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, confirme, indépendamment de son contenu, qu'un récit écrit des origines pouvait déjà exister à l'époque de la famille d'Abraham, il y a environ 4.000 ans, lorsque celle-ci était une famille mésopotamienne parmi les autres, vivant à Ur, au sud-est de la Mésopotamie, et que ce récit n'a donc pas dû être « *inventé* » par Moïse ou d'autres rédacteurs du peuple hébreu.

Beaucoup pensent que les Hébreux transposèrent l'histoire de Ziusudra à leur patriarche Noé.

En réalité, rien ne permet d'affirmer une telle transposition plutôt que l'inverse puisque rien ne permet de prétendre que le récit de la Genèse n'existait pas déjà du temps d'Abraham, bien avant la constitution du peuple hébreu en Égypte et la rédaction du livre de la Genèse en hébreu.

Car, si les récits mésopotamiens sont très semblables au récit de la Genèse, rien ne permet d'en déduire que le récit de la Genèse s'en est inspiré. L'inverse n'est pas moins vraisemblable. Les faits relatés par la Genèse, qui ont pu être initialement un récit mésopotamien du temps d'Abraham, ont pu inspirer plusieurs autres récits mésopotamiens avec diverses déformations aussi légendaires que les évangiles apocryphes par rapport aux évangiles canoniques.

Mais, surtout, rien ne prouve que le déluge biblique et une inondation majeure qui serait survenue en Mésopotamie vers 2850 avant notre ère ne seraient qu'un seul et même événement, ni qu'il n'y aurait eu qu'une seule inondation majeure dans la région et que la seule inondation mésopotamienne connue, survenue vers 2850 avant Jésus-Christ, serait le fameux déluge biblique.

En fait, rien ne permet même d'affirmer que le déluge biblique se serait étendu jusqu'à Kish où l'altitude atteint 25 mètres, à plus de 200 km au nord du Ur.

Dans ce contexte sumérien, la terre (en hébreu : « *eretz* ») inondée par un déluge selon le récit biblique, n'était-ce pas uniquement la terre de l'adamah, de Sumer ?

Lorsqu'un témoin d'une vaste inondation dit qu'il y a de l'eau « *partout* » et que « *tout* » est inondé, le sens normal ne nous fait pas comprendre que l'Everest est sous eau.

Il faut tenir compte, à cet égard, des sens différents du mot hébreu "*erets*" qui peut aussi se traduire par « *région* » ou « *pays* ».

Ce mot hébreu « *erets* » est utilisé plus de deux mille fois dans l'Ancien Testament. Dans la plupart des cas, cela ne vise qu'un territoire particulier et non pas la planète.

Il y avait, par exemple, le pays (*erets*) de Canaan (Gn 42, 49), le pays (*erets*) d'Égypte (Ex 12, 1), le pays (*erets*) des ennemis (Lév. 26, 36).

Dans le récit du déluge, lorsqu'il est écrit que « *toute la terre*

(*erets*) » est inondée, on peut comprendre « *tout le pays* ».

En fait, la décision divine indiquée par la Genèse permet de privilégier l'idée que le déluge fut, en réalité, un événement local. Ce qui fut inondé lors du déluge, c'est la « *terre rouge* » (« *l'adamah* ») où l'humanité fut créée : « *Dieu vit que la méchanceté de l'adam était grande ... et Dieu dit « J'exterminerai de la surface de l'adamah l'adam que j'ai fait, ... le bétail, les animaux, les oiseaux... » »* » (Gn 6, 5-7).

C'est seulement de toute la surface de « *l'adamah* » (la terre d'argile rouge où Adam et Ève ont été créés) que, selon le récit, Dieu décide d'exterminer « *depuis l'homme jusqu'au bétail, aux reptiles, et aux oiseaux du ciel* » (Gn 6, 7, Gn 7, 4 et Gn 7, 23).

Ce que Noé doit embarquer dans son arche, ce sont seulement des animaux de « *l'adamah* » (Gn 6, 20 et Gn 7, 8).

A la fin du déluge, c'est sur la surface de « *l'adamah* » que les eaux diminuent (Gn 8, 8).

Lorsque Noé enlève la couverture de l'arche et regarde, c'est le sol de « *l'adamah* » qui avait séché (Gn 8, 13).

C'est seulement « *l'adamah* » que Dieu décide, après le déluge, de ne plus jamais maudire (Gn 8, 21).

Et, lorsque Noé descend de l'arche, il n'a pas changé de région et c'est encore « *l'adamah* » qu'il commence à cultiver (Gn 9, 20).

L'extermination du déluge ne concerne aussi que les vivants terrestres « *sous le ciel* » et « *sur* » la terre de « *l'adamah* » : « *je vais faire venir le déluge ... pour détruire toute chair ayant souffle de vie sous le ciel ; tout ce qui est sur la terre périra »* » (Gn 6, 17).

L'extermination « *sous le ciel* », survenue lors du déluge, cela n'implique donc pas nécessairement « *tout* » ce qui peut être « *partout* » sous le ciel et cela ne permet donc en rien de préciser l'étendue du déluge.

Le déluge a seulement exterminé, de manière certaine, toute chair ayant souffle de vie sous le ciel et sur la terre du pays de l'adamah.

Rien dans le texte biblique ne permet d'étendre le déluge aux oiseaux qui volaient « *dans* » le ciel, aux oiseaux qui n'étaient ni sous le ciel, ni sur la terre de l'adamah.

Le mot exterminer, qui traduit le mot hébreu « *macha* », ne signifie d'ailleurs pas nécessairement tuer mais seulement enlever de l'endroit : les oiseaux se sont envolés ailleurs, des animaux ont pu s'enfuir.

Le seul fait que huit personnes ont été sauvées ne permet en rien d'en déduire qu'il n'y avait aucune autre créature animale ou humaine sur la terre.

Ce qui a été exterminé, ce sont tous les vivants de l'adamah (Gn 6, 7).

Noé a fait monter dans l'arche un couple de chaque espèce domestique de son cheptel, y compris de la volaille (des oiseaux domestiques).

À cet égard, attention, ici encore, au sens large du mot hébreu « *owph* », traduit en français par « *oiseaux* ». Ce mot s'applique à tous les animaux ailés, y compris la volaille domestique.

Le récit ne raconte pas qu'il aurait fait monter dans l'arche un couple de chacune des milliers d'espèces d'oiseaux volant dans

le ciel au dessus de tous les endroits de la planète, mais ne considère, de manière certaine, que des couples de son cheptel qui, chez les Sumériens de cette époque, pouvait comprendre, notamment, des moutons, des bovins, des chèvres, des porcs, des ânes, des chiens, des canards, des oies, des pigeons.

Pour protéger tant l'essentiel du patrimoine que la famille de Noé, son arche n'a pas été construite avec la forme d'un bateau, mais ressemble à une maison flottante de forme rectangulaire.

Le récit biblique en donne les dimensions en coudées. Attention ici encore à ne pas se cramponner à une interprétation littérale qui ne tient pas compte du contexte. La coudée (environ 50 cm) est une mesure de référence. On ignore le terme qui a pu être utilisé dans un récit sumérien primitif mais, quoi qu'il en soit, le mot « *coudée* » peut être utilisé comme image d'une unité de mesure imprécisée ou uniquement pour donner des proportions.

Dans le sens littéral actuel d'une coudée, l'arche, mesurée en coudées (Gn 6, 15), aurait eu une longueur de 150 mètres (300 x 0,5), une largeur de 25 m (50 x 0,25) et une hauteur de 15 m (30 x 0,5). Énorme, et surtout invraisemblable pour y emporter uniquement huit personnes et quelques couples de leurs animaux domestiques.

Ne pensons donc pas trop vite que les « *ammah* » (mot hébreu traduit par coudées) qui mesurent les dimensions de l'arche de Noé ont nécessairement une longueur correspondant aux tailles plus ou moins précises des coudées dans un système ultérieur de calcul des mesures. D'ailleurs, le mot hébreu « *ammah* » vient

du mot « *Em* » (mère) qui n'a aucun rapport avec une partie de l'anatomie humaine. Il pourrait s'agir de la « *matrice* » de la mesure, un mot exprimant non une dimension précise mais la mesure de référence au moment de la rédaction du récit.

Un détail de ce récit semble d'ailleurs montrer que le mot *coudée* ne peut y être traduit littéralement comme étant environ 50 cm. En effet, le récit indique que l'arche n'a qu'une seule fenêtre d'une « *coudée* » de hauteur (Gn 6, 16) et précise qu'à la fin du déluge, il était nécessaire d'enlever le toit de l'arche pour pouvoir constater que la terre était sèche (Gn 8, 13).

Or, si la fenêtre avait 50 cm de hauteur, Noé aurait pu aisément regarder par son ouverture l'état de la situation autour de l'arche. En fait, dans le récit, elle ne doit avoir que la hauteur nécessaire pour y lâcher un corbeau puis une colombe qui, à défaut de trouver une terre proche, sont revenus dans l'arche (Gn 8, 6-12).

On ne voit pas non plus pour quelle raison, il aurait fallu faire trois niveaux (Gn 6, 16) sur une hauteur de 15 mètres, soit 5 mètres en moyenne par niveau. Cela ne correspond pas à la taille des humains et des animaux domestiques à emporter.

Dans le contexte sumérien concret du récit, la « *coudée* » ne semble donc pas pouvoir se référer adéquatement à la mesure précise d'environ 50 cm, mais paraît avoir plutôt un autre sens, celui d'un *susi* sumérien.

À cet égard, plusieurs tablettes sumériennes font état de l'utilisation par les Sumériens, qui pratiquaient principalement

le calcul sexagésimal (par 60), d'une mesure (le « *su* » ou le « *susi* ») qui était une subdivision de la coudée par 6 mesurant 8,25 cm.

Avec 8,25 cm, le susi sumérien (une mesure type de référence dans le contexte sumérien qui a pu être traduite en hébreu par la mesure de référence dans le contexte hébraïque qu'était la coudée indépendamment de sa longueur précise en cause), cela donne environ une arche d'une longueur de 24,75 mètres (300 x 0,0825), d'une largeur de 4,12 m (50 x 0,0825) et d'une hauteur de 2,47 m (30 x 0,0825). De telles mesures paraissent réalistes pour emporter uniquement huit personnes, 7 couples de chacun de leurs animaux purs et un seul couple de chacun de leurs animaux domestiques impurs, avec une division en trois niveaux portant à 300 m<sup>2</sup> la surface totale d'occupation.

Une hauteur de 2,47 m permettait des étages différenciés dans lesquels il était prévu des cellules (Gn 6, 14). Pour la volaille et les petits animaux, une hauteur d'un demi mètre pouvait suffire. Peut-être 80 cm pour les brebis et 120 cm pour les bovins. Suffisant pour un secours d'urgence.

La fenêtre de seulement 8,25 cm [une seule mesure (coudée/susi) de hauteur] était parfaitement adéquate pour le passage d'un corbeau ou d'une colombe et permet de comprendre qu'il n'y avait que très peu de vue pour les occupants qui ne pouvaient y passer la tête et cela explique pourquoi le récit raconte qu'il a fallu soulever le toit de l'arche pour voir que les eaux avaient baissé (Gn 8, 13).

Cette ouverture était juste suffisante pour y lâcher un corbeau



ou une colombe. Si la fenêtre avait eu un demi-mètre de hauteur, selon la coudée classique, un humain aurait pu s'y pencher pour apercevoir tout ce qu'il voulait, ce qui n'était pas le cas.

Ainsi, une relecture de la signification réelle de la coudée dans le contexte sumérien permet de considérer que l'arche n'avait que des dimensions normales pour un père de famille soucieux de préserver les siens et son patrimoine des risques importants de crues à l'endroit inondable où il vivait.

La taille même de cette arche peut ainsi confirmer le nombre limité des animaux embarqués autant que le caractère local du déluge dont il fallait se protéger.

Lorsque le récit nous raconte que les « *montagnes* » furent recouvertes (Gn 7, 19-20) ou que les sommets des « *montagnes* » réapparurent après la diminution du niveau des eaux (Gn 8, 5), la traduction française est trompeuse et sa lecture littérale doit être considérée, dans son contexte, par rapport au mot hébreu « *har* » qui est traduit par « *montagnes* » mais qui signifie aussi « *colline* » ou même simplement « *élévation* » ou « *dénivellation* », ce qui paraît le sens à retenir ici dans le cadre d'un déluge local ayant inondé le seul pays de « *l'adamah* », la vaste plaine du pays de Sumer.

Lorsque l'arche échoue sur les « *montagnes* » d'Ararat, on pense spontanément à son cône enneigé au nord-est de la Turquie, mais la perspective de la Genèse pourrait être plus large et les mots moins précis, car, en fait, le Mont Ararat est le sommet d'un vaste massif montagneux qui étend ses racines jusqu'au golfe Persique que rejoignent ses deux fleuves que sont le Tigre

et l'Euphrate.

Ce massif montagneux a pu être considéré dans son ensemble du sommet jusqu'à ses bases où ses eaux atteignent la mer. Échouer sur les « *montagnes* » d'Ararat, cela peut signifier tout simplement, sur le début de « *l'élévation* » du massif de l'Ararat qui monte, du pays de Sumer où l'arche a pu s'échouer, jusqu'à son sommet enneigé situé à mille kilomètres de l'Adamah du pays de Sumer et à plus de 5.000 mètres d'altitude.

À cet égard, le récit biblique n'exclut pas une telle hypothèse car s'il indique que « *l'arche s'arrêta sur les monts Ararat* » (Gn 8, 4), il a été relevé que le mot hébreu « *har* » traduit par monts est très imprécis et peut tout aussi bien s'appliquer à une simple dénivellation qu'à une région de collines ou de montagnes.

Si l'on considère l'ensemble du massif montagneux dont le Mont Ararat n'est que le sommet atteignant 5.137 mètres d'altitude à environ mille km de la ville de Ur, cette cité, près de l'Euphrate qui coule des flancs du Mont Ararat jusqu'au golfe Persique, peut être considérée comme le bas de la dénivellation du massif de l'Ararat.

Ne faut-il pas d'ailleurs considérer ici la coïncidence possible entre la fin des jours de Noé et le moment où la famille d'Abraham a quitté Ur ? Ce qui marque la fin des jours de Noé n'est-ce pas le fait que sa descendance quitte Ur de sorte que la fin de la vie de Noé ne semble constatée que lorsque ses descendants qui ont prolongé son nom ont quitté son lieu de vie, là où son « *nom* » a été établi.

Et si c'est à Ur que Noé s'est établi et a vécu après le déluge, ne s'agit-il pas, dès lors, d'un indice supplémentaire, dans le récit biblique, sur l'endroit où l'arche de Noé a échoué au bas du massif de l'Ararat, sur l'endroit du déluge biblique, sur l'endroit de vie des patriarches qui l'ont précédé, et même sur l'adamah des origines ?

Ce qui a été détruit c'est toute la terre de l'adamah, toute la terre du pays de Sumer où l'humanité a été créée. L'idée d'un déluge universel recouvrant l'Himalaya, ne résulte plus que d'interprétations fondamentalistes ou légendaires qui ne considèrent pas le récit dans son contexte ou qui refusent a priori d'admettre un récit réaliste et historique dans le contexte sumérien de mieux en mieux connu.

Le déluge biblique, qui concernait l'adamah, la terre des premiers humains à l'image de Dieu, ne fut pas nécessairement le plus important, ni le plus remarquable. Le récit biblique indique seulement que ce fut le dernier.

Ce qui caractérise le récit biblique c'est sa situation sur la terre de l'adamah, c'est l'extermination de tous les humains, des animaux et même des oiseaux de toute la surface de toute la terre « *de l'adamah* ». Mais non de la Planète, ni même de toute la Basse Mésopotamie.

Le déluge biblique a seulement inondé tout le pays de l'adamah. Il ne s'agissait pas d'un déluge amené par des flots tumultueux des montagnes, car, en effet, le récit de la Genèse ne parle que d'une montée des eaux, ce qui concorde avec un déluge dans le delta du Tigre et de l'Euphrate. Mais, cette montée des eaux

n'est pas associée à un torrent vers la mer qui caractérise les crues situées dans des régions plus encaissées et aux pentes plus accentuées situées davantage en amont.

Durant le troisième millénaire avant Jésus-Christ, une inondation importante pouvait concrètement provoquer une étendue d'eau à l'intérieur de la Mésopotamie sans discontinuité avec le golfe Persique. La maison flottante prudemment construite par Noé a pu être emportée dans le golfe Persique puis ramenée sur la côte, près de Ur, par les courants dominants.

Dans le pays de Sumer, il est possible qu'après avoir longtemps dérivé sur les eaux qui recouvraient la vaste plaine immergée de l'adamah et qui ne formaient plus qu'une vaste étendue d'eau avec le golfe Persique de plus de 200 km de largeur dans lequel l'arche a pu dériver à perte de vue, les courants ont pu la ramener à Ur, au pied du massif de l'Ararat, là où l'un de ses fleuves venait se jeter dans le golfe Persique.

À cet égard, compte tenu du fait qu'à l'époque le rivage du golfe Persique se situait près de 200 km au nord de sa position actuelle et arrivait jusqu'à Ur, on semble donc bien, avant comme après le déluge, dans le pays de Sumer, entre le Tigre et l'Euphrate, au sud-est de l'actuelle Bagdad.

C'est donc aussi là, dans cette vaste plaine inondée, qu'il faudrait situer l'adamah immergé et donc le lieu de la création de l'humanité indiqué par le récit.

À cet égard, il faut constater qu'il n'est en rien contredit par les

connaissances historiques, archéologiques ou géographiques actuelles.

## **19. La tour de Babel**

Avant le départ de la famille d'Abraham du pays de Sumer, la Genèse nous raconte un autre récit, celui de la tour de Babel (Gn 11, 1-9).

À cet égard, le récit de « *La tour de Babel* », la fin de Noé et le départ de la famille d'Abraham de Ur présentent, dans la chronologie historique, une concordance possible du récit biblique avec deux événements historiques survenus dans le pays de Sumer : l'abandon de Babel et la disparition de la pratique de la langue sumérienne survenue lors de l'effondrement de la troisième dynastie de Ur, à la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ, à une date que les historiens fixent généralement à 2004 avant Jésus-Christ.

Babel est le nom araméen de la ville de Babylone dont les ruines subsistent encore aujourd'hui au sud de Bagdad, en Irak. Le récit biblique la situe dans le pays de Shinear ou Shinar (Gn 11, 2), qui couvre approximativement le pays de Sumer au sud, mais aussi le pays d'Akkad au nord. Les plus anciennes traces de Babylone datent d'environ 2500 ans avant Jésus-Christ.

Le mythe de la Tour de Babel imagine une explication de la diversité des langues des humains sur la terre qui, à l'origine,

parlaient une même langue, mais qui ont été punis par une dispersion divine des langages lorsqu'ils ont entrepris la construction orgueilleuse d'une tour qui devait monter jusqu'à rejoindre Dieu dans le ciel.

Le récit de la Genèse est cependant beaucoup plus sobre et les connaissances archéologiques en permettent aujourd'hui une compréhension plus réaliste.

Les ruines qui subsistent et les recherches archéologiques confirment que les Sumériens construisaient de hautes tours carrées et pyramidales (des « *ziggourats* ») et les restes de l'une d'elles (de 91 mètres de côté) a même été retrouvée à Babylone, mais sans que rien ne permette d'affirmer que c'est celle-là dont parle le récit de la Genèse, car Babylone a été détruite et reconstruite à plusieurs reprises.

La région était occupée, durant les quatrième et troisième millénaires avant Jésus-Christ, par les Sumériens qui sont les premiers, dans l'histoire humaine, à avoir élaboré une écriture de leur langue.

Contrairement à ce qu'on pense souvent, le récit de la Genèse n'affirme pas que toutes les nations « *parlaient* » le même langage, mais dit seulement que « *tous se servaient d'une même langue et des mêmes mots* » (Gn 11, 1) : il s'agit, dans le pays de Sumer, de la langue et des mots du sumérien.

Au début du troisième millénaire avant Jésus-Christ, il y avait probablement plusieurs langues et dialectes dans les diverses régions du Moyen Orient, mais, en l'absence d'écriture des sons,

leur vocabulaire et leur grammaire restaient pauvres avec des communications limitées à celles que permettaient les gestes et la parole, puis des écritures limitées à la communication de dessins (écriture pictographique).

À cette époque, l'écriture sumérienne (dite : cunéiforme) semble avoir été la première à exprimer des sons par des signes écrits, ce qui a permis progressivement un développement exceptionnel du vocabulaire et de la grammaire de la langue sumérienne qui est devenue, en quelques siècles, la langue de référence de toutes les autres dans le monde connu du Moyen Orient.

Les tablettes retrouvées dans les ruines de la cité antique d'Ebla (dans le nord-ouest actuel de la Syrie, à mille km de Babylone), datant d'environ 2300 avant Jésus-Christ, soit plusieurs siècles avant Abraham, sont, pour la plupart, en sumérien mais d'autres dans la langue locale différente (l'éblaïte) et, parmi ces tablettes, rangées comme dans une salle d'archives ou une bibliothèque moderne, on a retrouvé, notamment, un dictionnaire de traduction de l'éblaïte et du sumérien.

Il semble que le sumérien était connu et pratiqué partout. C'était la langue commune à cause de la qualité de son écriture, de son vocabulaire et de sa grammaire.

Mais, les historiens indiquent que le langage oral sumérien commun a cependant soudainement disparu après la chute de la dernière dynastie d'Ur, en 2004 avant Jésus-Christ, pour une raison inconnue. Il est possible qu'un pouvoir dominant installé dans une autre région (le plus probable c'est le pouvoir exercé

par le roi d'Akkad) ait imposé, à cette époque, sa langue particulière (l'akkadien) dans le pays de Sumer, mais cette langue n'avait pas du tout l'extension du sumérien et n'a pu le remplacer comme langue écrite universelle. L'effondrement de Ur a pu coïncider avec un abandon de la construction de Babylone à la même époque, avant que celle-ci ne connaisse ultérieurement un essor nouveau et important.

Le sumérien a cependant subsisté encore dans les écrits, notamment religieux, pendant de nombreux siècles (un peu comme le latin), mais il n'était plus parlée et n'a plus dès lors été connu que des érudits.

Il en résulte que le récit de la Genèse concernant la tour de Babel ne peut être réduit à une allégorie abstraite car il évoque des éléments historiques aujourd'hui certains : l'invention, au moyen de tablettes d'argile, de la langue écrite sumérienne, son expansion dans tout le Moyen Orient comme langue commune, la pratique mésopotamienne de la construction de hautes tours surmontée d'un autel à la divinité (des ziggourats), la construction ancienne de la ville de Babylone, et la fin soudaine de cette langue commune.

Le rédacteur croyant du récit y a perçu et présenté la parole et l'action de Dieu.

Ici encore, comme pour le déluge, rien n'impose de s'en tenir à une version légendaire et aucune constatation objective n'exclut une interprétation réaliste du récit biblique de la Genèse.



## **20. De la chute de Sumer à la construction du temple**

Les informations historiques et bibliques actuellement disponibles sur internet permettent à notre génération

d'approfondir notre compréhension des récits bibliques dans l'histoire comme jamais auparavant.

Certes, la Bible s'exprime dans un langage culturel spécifique avec beaucoup de symboles et de mystères dans les durées bibliques, mais cela n'empêche pas d'y observer une image de la réalité historique.

Il a déjà été relevé qu'une suite de nombres et de durées symboliques ou approximatives peut s'inscrire dans une durée globale qui exprime une approximation chronologique de l'ensemble de la période en cause par l'auteur du récit.

À cet égard, en entrant dans la cohérence interne des durées bibliques, on peut observer, de manière étonnante, qu'entre la chute de la troisième dynastie de Sumer, située généralement en 2004 avant Jésus-Christ, et l'achèvement du temple de Salomon située généralement en 947 avant Jésus-Christ, il y a 1057 années qui, malgré les nombres arrondis et symboliques que la Bible présente avec des années dont certaines pouvaient être de durées historiques différentes, peuvent se retrouver exactement dans l'addition des durées que la Bible énonce depuis le départ de Ur de la famille d'Abraham si celui-ci s'est produit en 2004 avant Jésus-Christ, que ce départ date la fin des jours de Noé et que la naissance d'Abraham fut le début d'une ère nouvelle.

En effet, dans ces circonstances, lorsqu'il quitte Ur, Terach est âgé de 128 ans selon la chronologie du chapitre onze de la Genèse (Gn 11, 10 à 26). Il part à Charan où il va rester 77 ans jusqu'à sa mort à 205 ans (Gn 11, 32). Si la naissance d'Abraham est le début d'une ère nouvelle, Isaac va naître 100 ans plus tard

(Gn 21, 5) et c'est le début de 400 ans d'asservissement de sa descendance (Gn 15,13 et Ac 7,6) après lesquels une période de 480 ans va s'écouler jusqu'à la construction achevée du temple de Salomon (1 R 6, 1) soit des durées dont le total de 1057 ans correspond à la durée entre l'effondrement historique de Ur en 2004 ACN et l'achèvement du temple de Salomon en 947 ACN.

Ce n'est ici qu'une méditation personnelle de l'Écriture Sainte, une promenade dans une période de l'histoire biblique pour les amateurs.

Cette période commence dans le pays de Sumer où se trouvaient deux grandes villes : Ur, la capitale, et Babel, une ville voisine.

La famille d'Abraham quitte Ur, en Chaldée, dans le pays de Sumer qui était jadis la Basse Mésopotamie et qui se situe actuellement en Irak, au sud-est de Bagdad.

Rien n'explique ce départ de la famille d'Abraham à un moment où, dans le récit biblique, elle n'avait pas encore reçu l'appel et la promesse qui l'enverront, plus tard, dans un nouveau pays (Gn 11, 31 et Gn 12, 1).

Le départ de la famille d'Abraham de cette capitale de Sumer peut, par ailleurs, coïncider avec la fin des jours de Noé qui s'arrêtent 350 ans après le déluge (Gn 9, 28), soit exactement 58 ans après l'engendrement d'Abraham dont Noé est séparé par seulement huit générations, selon le calcul précis donné par le chapitre 11 de la Genèse (v. 10 à 26).

Selon les historiens, la chute de la troisième dynastie de Ur, en

2004 avant Jésus-Christ, a été suivie d'une disparition soudaine actuellement inexpliquée de la pratique de la langue sumérienne dont l'écriture était jusqu'à cette époque utilisée par toutes les nations environnantes du fait de l'extraordinaire invention de l'écriture cunéiforme par les Sumériens, comme le récit de la tour de Babel semble le relever (Gn 11, 1).

Seules des circonstances graves, telles une persécution ou une famine catastrophique, semblent pouvoir expliquer une disparition historique aussi soudaine du sumérien. Ne serait-ce pas aussi une explication possible permettant de comprendre et de dater le départ de la famille d'Abraham qui quitte Ur en Chaldée, dans le pays de Sumer (Gn 11, 31) ?

Si son départ de Ur s'est produit en 2004 en même temps que la chute de la dernière dynastie de Ur et la cessation des jours de Noé, Abram est alors engendré depuis 58 ans et Terach qui l'a engendré à l'âge de 70 ans (Gn 11, 26) a, alors, 128 ans (64 ans dédoublés, s'il s'agit d'années sumériennes de six mois) lorsqu'il quitte la capitale de Sumer avec sa famille et remonte la vallée de l'Euphrate pour aller s'établir à mille kilomètres au nord-ouest de Ur, à Charan (actuellement Haran, au sud-est de la Turquie, près d'Alep en Syrie). Ces deux villes, Ur et Charan, partageaient la même religion, c'étaient des villes du même dieu-lune. C'est là que Terach meurt à l'âge de 205 ans (Gn 11, 32), soit 77 ans après son départ de Ur si son départ correspond à la mort de Noé.

À la fin des jours de Terach, et après avoir quitté la terre de Noé, Abram et Saraï paraissent replongés dans l'histoire d'Adam et

Ève. En effet, comme Adam et Ève, Abram et Sarai sont fils et fille d'un même père (Gn 20, 12). En outre, comme nos premiers parents séparés de leur père, éloignés de l'Eden, et dans l'attente d'une descendance qui sauvera l'humanité (Gn 3, 15), Abram et Sarai se retrouvent, de même, séparés de leur père, loin de leur pays d'origine, et dans l'attente d'une descendance nouvelle par laquelle l'humanité sera recréée. Abram est engendré depuis 135 ans (58 + 77).

Une ère nouvelle commence.

En ce qui concerne l'âge de Terach, qui « *meurt* » à 205 ans, il peut être observé que, dans les généalogies bibliques, celui qui engendre n'est pas nécessairement le père biologique direct de celui qui est engendré. Il peut en être le grand-père, voire un ascendant plus éloigné. C'est ainsi, par exemple, que la Genèse rapporte, dans la généalogie d'Abraham, qu'Arphaxad engendre Sala (Gn 11, 12) alors que, selon l'évangile de Saint Luc, il y a une génération intercalée car Arphaxad engendre Kaïnam qui lui-même engendre Sala (Lc 3, 36).

Il faut rappeler aussi qu'un nom peut être porté par des générations successives, ce qui est encore le cas aujourd'hui.

Dans ces conditions, à Charan, où la famille de Terach s'établit, ce sont peut-être des descendants qui prolongent le nom de Terach pendant 77 ans après le départ d'Ur jusqu'à la « *mort* » de Terach.

De même, l'individu nommé Abram qui est engendré lorsque Terach a 70 ans peut, en réalité, être un aïeul de l'Abraham de la

promesse, et l'individu Abram, qui quitte Ur avec son « père » Terach, n'est pas nécessairement le même Abram qui recevra la promesse. Celui-ci pourrait être le fils, voire un petit-fils ou un descendant ultérieur prolongeant le nom du patriarche initial ayant quitté Ur.

À cet égard, le fait que, dans la chronologie biblique, le patriarche Abraham reçoit la promesse et quitte Charan à l'âge de 75 ans, après la mort de son père Terach à l'âge de 205 ans, soit 135 ans après qu'il ait engendré Abram, ne permet pas de considérer, de manière cohérente, qu'il s'agit d'un même individu.

Dès lors, lorsque Terach « prend » Abram, Lot et Saraï et « sort » avec eux de Ur, cela peut être symbolique d'une réalité qui s'étend au-delà de deux générations. Lorsque Terach part, ne serait-ce pas, en réalité, son clan qui quitte Ur, ce qui met fin aux jours de Noé, et n'engage-t-il pas sa descendance ? Abram, Saraï et Lot ne sont-ils pas considérés comme étant dans le sein de leur aïeul lorsqu'il quitte Ur « avec eux » ?

Dans les conditions qui précèdent, la cessation des jours de Terach après 205 ans ne paraît pas correspondre à la mort d'un individu mais pourrait, par contre, correspondre à l'achèvement d'un cycle, celui de Noé, marquant l'ouverture d'une ère nouvelle. Celle d'un autre juste (Abraham préfiguré par Noé), d'une autre descendance (Isaac préfiguré par les fils de Noé).

À la fin des jours de Terach, 77 ans après le départ de Ur, le pays du péché originel, n'y a-t-il pas, pour Abram et Saraï, fils et fille d'un même père comme Adam et Ève, le début d'une ère

nouvelle au moment où ils sont séparés de leur « père » dans l'adamah, en vue d'une descendance qui va recréer l'humanité (Ga 3,16), selon un nombre symbolique d'années que l'on retrouve dans les 77 générations d'Adam à Jésus de Nazareth présentées par l'Évangile de St Luc à l'origine d'une autre nouvelle descendance dont nous sommes (Lc 3, 23-38) ?

La promesse d'une descendance et de la bénédiction de toutes les nations est adressée à Abram après la mort de Terach (Gn 12, 1-3).

Lamech, le père de Noé le juste (Gn 6, 9), vit 777 ans (Gn 6, 31). À la fin des jours de Noé en 2004, Terach, le père d'Abraham le juste (Rm 4, 2-3) a 128 ans et il va encore vivre jusqu'à 205 ans (Gn 11, 32), soit pendant 77 ans.

Terach prolonge et renouvelle ainsi, après le déluge, les 777 ans de la vie de Lamech en y ajoutant 77 ans après la fin des jours de son fils Noé.

De même que Noé, le fils de Lamech, a été l'homme de Dieu pour sauver l'humanité et assurer sa descendance après le déluge, de même Abraham, le fils de Terach, va être l'homme de Dieu pour sauver l'humanité par une autre descendance.

Dans le texte de la Genèse, il peut être observé que jusqu'au déluge, la vie de chaque patriarche était décrite en deux parties (avant et après l'engendrement d'une descendance) réunies ensuite par un total d'années (Gn 5, 3-31). Après le déluge, ces deux parties de la vie de chaque patriarche ne sont plus réunies en un total, mais forment seulement deux parties jointes (Gn 11,

10-25).

Avant le déluge, Noé a été engendré par Lamech après 182 ans (Gn 5, 28), soit la durée d'une année semestrielle sumérienne et de la moitié d'une année solaire. Abraham et les patriarches qui vont lui succéder vont doubler l'œuvre brisée par le déluge, jusqu'à l'installation d'un peuple nouveau sur une terre nouvelle qui remplaceront le peuple et la terre de l'adamah.

L'engendrement de Noé à la moitié d'une année solaire peut évoquer une autre moitié, mais aussi une division de l'année solaire en deux moitiés, selon un usage à Ur.

Désormais, des années divisées par moitié ont pu devenir signe de la naissance d'un nouveau peuple (le peuple hébreu issu d'Abraham, Isaac et Jacob) sur une nouvelle terre (Canaan), en remplacement du peuple issu d'Adam et de l'adamah, détruits par le déluge.

Mais, plus encore, ne faut-il pas penser que, pour les patriarches, ce temps n'a été compté par moitiés incomplètes que parce qu'il devait lui-même être doublé jusqu'à l'avènement d'un autre temple et d'un autre peuple destiné à une autre terre nouvelle ?

À cet égard, s'il y a 980 ans de la naissance d'Abraham à la réalisation du temple de Salomon en 947 avant Jésus-Christ, cette durée est doublée ensuite pour un autre temple que le Christ a promis de relever en trois jours (Jn 2, 19) 33 ans après les 947 années avant Jésus-Christ qui ont suivi l'achèvement du temple de Salomon ( $33 + 947 = 980$  ans).



Certes, qui sait si ces dates ne seront pas demain revues par de nouvelles découvertes des historiens ? Chacun des détails peut être discuté et qui sait si d'autres n'auront pas des arguments exégétiques différents ? Mais, aujourd'hui, elles nous permettent d'apercevoir et de goûter, dans le récit biblique, un tableau poétique et symbolique de la réalité historique dans lequel les événements bibliques prennent du sens. Certains pourront penser que ce ne sont que coïncidences basées sur des interprétations particulières orientées. D'autres pourront peut-être partager la beauté d'une peinture qui nous dessine un réel de l'histoire et peut nous éclairer sur la manière dont les auteurs des plus anciens textes bibliques ont pu faire de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, dans ce contexte, on peut retenir l'hypothèse qu'en ce qui concerne les âges des patriarches en cause, le récit a pu retenir des années dédoublées (lors desquelles chaque année réelle compte pour deux ans) qui font d'Abraham, Isaac, Jacob, et Moïse, des figures d'un nouveau peuple et d'une terre nouvelle, par un temps divisé incomplet (une première moitié) et en vue d'un temps futur qui l'achèvera (une seconde moitié).

Dans ces conditions, jusqu'à la réalisation de la promesse par l'installation du peuple issu de la descendance d'Abraham dans la terre nouvelle avec un temple achevé, les années des patriarches ne sont pas des temps complets mais des moitiés de 182 jours, de sorte que leurs années prises en compte par moitiés ont été doublées par rapport à la réalité historique dans laquelle deux années réduites de moitié ne correspondent qu'à

une seule année du calendrier ordinaire.

Le tableau reste néanmoins plutôt poétique sans concordance mathématique exacte avec la chronologie historique car, pour correspondre aux 1.057 années de la chute de Ur à l'achèvement du temple de Salomon, ces années sont comptées sur une base de 12 mois alors qu'elles incluent les 100 ans d'Abraham à la naissance d'Isaac qui correspondent plutôt à des années sumériennes de 6 mois. Ce que l'auteur du récit avait en vue après l'achèvement du temple de Salomon qu'il relate nous reste inconnu.

Les repères proposés ici, sur la base d'hypothèses, doivent continuer à être confrontés aux progrès de la connaissance des faits historiques qui peut varier par rapport à celle des auteurs de la Bible sans affecter l'essentiel du caractère historique des faits en cause que ceux-ci ont pu vouloir exprimer dans les limites de leurs connaissances réelles et de leurs modes d'expression.

Il importe peu de connaître l'année précise de naissance ou de mort de tel ou tel individu. Ce qui compte, c'est une parole vraie sur sa présence et ses actions réelles dans l'histoire concrète.

Les égyptologues se disputent encore aujourd'hui sur les datations des règnes des divers pharaons d'Égypte. La date exacte de l'effondrement de la troisième dynastie de Ur, de la construction du temple de Salomon ou de la durée de vie de Moïse importe peu. Les historiens proposeront leurs appréciations.

Les faits bibliques ne sont que des témoignages très indirects qui ne relatent historiquement que les connaissances limitées des auteurs bibliques et dans le cadre de finalités autres que la connaissance historique elle-même. Demain, des dates aussi précises que 2004 ou 947 avant notre ère seront peut-être davantage affinées ou rectifiées. Pour le récit biblique, cela ne change rien à l'essentiel que ce récit veut nous communiquer et qui résulte de manière suffisante des approximations possibles à l'époque où les textes bibliques ont été écrits.

Cela n'enlève rien à la valeur historique des récits que la Bible a pu raconter sur la base des connaissances de l'époque qui, à ce jour, concordent largement avec l'état actuel des connaissances archéologiques et historiques.

Comme le rappelle le catéchisme de l'Église, « *Les patriarches et les prophètes et d'autres personnages de l'Ancien Testament ont été et seront toujours vénérés comme saints* » (CEC n° 61). Ce ne sont pas des légendes.

Façonnés parmi les humains naturels à un moment de l'histoire, Adam et Ève ont été aussi historiques que Jésus lui-même, même si leur réalité historique concrète ne nous parvient qu'à travers des symboles et des images.

Les auteurs des récits bibliques en donnent davantage une peinture impressionniste qu'une description précise, ce qui, en fait, respecte au mieux les limites de la vérité historique qu'ils pouvaient connaître. Mais, il ne serait pas justifié d'en déduire que ce n'est pas une réalité historique mais seulement des légendes qu'ils auraient voulu nous présenter. Au contraire, leur prudence est l'indice d'un auteur considérant l'histoire

réelle de manière sérieuse et authentique dans le respect des limites de ses connaissances, avec un souci d'objectivité et de vérité qui n'est pas moindre que celui de scientifiques, mais toujours de manière à parler à l'homme de ce qui lui est important pour sa vie en communion avec Dieu.